

**histoire os**

**Howard Waldrop**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



HOWARD WALDROP

# Histoire d'os



Science-fiction

**HOWARD WALDROP**

**Histoire d'os**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR MICHEL DEUTSCH

**ÉDITIONS J'AI LU**

*Pour Leigh Kennedy qui sait ce que c'est que de ne pas répondre au  
téléphone pendant un mois*

*Cet ouvrage a paru sous le titre original : THEM BONES*

« On ne peut comprendre l'existence qu'en regardant en arrière mais il faut la vivre en regardant devant. »

KIERKEGAARD

« Je songe souvent aux millions et aux millions d'occupants du temps qui sont exclus de celui où je vis. »

Claude RAY

« Des monuments, noms, mots, proverbes, traditions, documents personnels, fragments de récits, passages de livres et autres, nous sauvegardons et récupérons quelque chose qui remonte au temps du déluge. »

Francis BACON

« Le passé n'est pas mort. Il n'est même pas passé. »

William FAULKNER

# Table des matières

|               |  |
|---------------|--|
| BESSIE I      |  |
| LEAKE I       |  |
| LA BOÎTE I    |  |
| BESSIE II     |  |
| LEAKE II      |  |
| LA BOÎTE II   |  |
| LEAKE III     |  |
| BESSIE III    |  |
| LA BOÎTE III  |  |
| LEAKE IV      |  |
| BESSIE IV     |  |
| LA BOÎTE IV   |  |
| LEAKE V       |  |
| BESSIE V      |  |
| LA BOÎTE V    |  |
| LEAKE VI      |  |
| LA BOÎTE VI   |  |
| LEAKE VII     |  |
| BESSIE VI     |  |
| LA BOÎTE VII  |  |
| LEAKE VIII    |  |
| LA BOÎTE VIII |  |
| LEAKE IX      |  |
| LA BOÎTE IX   |  |
| BESSIE VII    |  |
| LA BOÎTE X    |  |
| LEAKE X       |  |
| BESSIE VIII   |  |
| LA BOÎTE XI   |  |
| BESSIE IX     |  |
| LEAKE XI      |  |
| BESSIE X      |  |
| LA BOÎTE XII  |  |
| LEAKE XII     |  |
| LA BOÎTE XIII |  |
| BESSIE XI     |  |
| LEAKE XIII    |  |
| BESSIE XII    |  |
| LEAKE XIV     |  |
| LA BOÎTE XIV  |  |
| LEAKE XV      |  |

LA BOÎTE XV

LEAKE XVI

BESSIE XIII

LEAKE XVII

LA BOÎTE XVII

BESSIE XIV

LA BOÎTE XVIII

BESSIE XV

LEAKE XVIII

## BESSIE I

— Il y a un cheval dans le petit tumulus, annonça Bessie.

Assis derrière la table de camping dans la tente où régnait une chaleur suffocante, le Dr Kincaid, torse nu, tirait sur sa pipe. La flamme de la lampe à pétrole était trop haute, ce qui en noircissait le verre. Du pavillon de cuivre du Berliner Bijou placé à quelques centimètres de son oreille s'échappait la clameur de *Potato Head Blues* interprété par Louis Armstrong et son Hot Seven.

Kincaid, un quinquagénaire long comme un jour sans pain, battait la mesure avec un crayon sur son carnet de notes quand Bessie était entrée. Il s'était borné à écrire la date – 17 juin 1929 – en haut de la page. Lorsqu'il écoutait de la musique, il oubliait tout – la chaleur, les moustiques, l'humidité, le verre de lampe encrassé de suie.

Bessie attendit, debout devant la moustiquaire à l'entrée de la tente. Elle portait un pantalon de cheval, des bandes molletières, une chemise kaki et était coiffée d'un casque en liège.

Kincaid referma son carnet après y avoir glissé son crayon pour marquer la page et le reposa sur la table pliante. Une expression troublée passa sur ses traits boucanés. Il se leva sans hâte, souleva le bras du phonographe dont il arrêta le mécanisme, rangea soigneusement le disque (de la marque Okeh) dans son épaisse pochette protectrice, sortit sa pipe de sa bouche et enfila sa chemise blanche dont il rentra avec soin les pans sous son pantalon de toile. Il agrafa un nœud papillon noir sous son col, mit son panama sur son crâne en lui imprimant une inclinaison désinvolte et ficha de nouveau sa pipe entre ses dents. Toutes ces opérations avaient été effectuées avec calme et indolence.

Il tira deux longues bouffées. Ces chuintements de succion et le sifflement de la lampe étaient les seuls sons que l'on entendait dans la tente. Dehors, c'était le vacarme habituel des marécages de Louisiane : cris d'oiseaux, mugissements d'un crapaud buffle, piaulements et beuglements de mammifères indéterminés.

Kincaid sortit à nouveau la pipe de bruyère de sa bouche et laissa tomber :

— C'est impossible, Bessie.

— Je sais, répondit-elle. Mais nous sommes quand même en présence d'un cheval. Il est dans le petit tumulus. C'est William qui l'a trouvé. « Miss Bessie, j'ai trouvé un cheval ! » m'a-t-il crié. « Non, William, tu n'as pas trouvé de cheval », lui ai-je répondu. Il a insisté : « Si, miss Bessie. Venez voir. » J'y suis allée. C'est effectivement un cheval.

— Allons jeter un coup d'œil.



Kincaid souleva le verre de la lampe qu'il éteignit. De l'obscurité de la tente, son assistante et lui passèrent à l'obscurité de la nuit.

— J'ai déjà envoyé William chercher l'acétone, dit Bessie.

La bouffarde de Kincaid rougeoyait dans les ténèbres. Seule la silhouette vaguement éclairée de la toile de tente derrière laquelle se mouvaient en ombres chinoises les silhouettes des fouilleurs était visible. La nuit était ponctuée de lucioles. Des crapauds buffles coassaient dans le bayou au pied de la falaise. Bessie et Kincaid descendirent le chemin. Ils pouvaient distinguer les tumulus.

À leur gauche, sur l'ancienne terrasse alluvionnaire du Suckatoncha Bayou, se dressait le tumulus numéro un. Neuf mètres de diamètre, trois de haut. En d'autres circonstances, ç'aurait été un site prometteur, le premier sur lequel ils auraient porté la pioche.

Mais Bessie et Kincaid tournèrent à droite en direction de l'autre tumulus.

Il y en avait deux, en réalité, le 2A et le 2B – ainsi étaient-ils désignés sur les relevés topographiques. Mais ils étaient reliés par une sorte de petite banquette d'un mètre quatre-vingts de haut. C'était le plus grand, le 2A, qui leur avait mis la puce à l'oreille. Il s'agissait d'un tertre irrégulier d'environ trois mètres soixante de haut et long d'un peu plus de seize mètres, jusqu'au point où il rejoignait la levée de terre intermédiaire. Mais sur cette plate-forme se dressait un monticule conique de neuf mètres de diamètre culminant à cinq mètres quarante et dont le sommet était arrondi.

Un tumulus à étages était souvent l'indication du site d'un temple ou de la demeure d'un dignitaire et, s'il était conique, c'était fréquemment un monument funéraire. Depuis deux ans qu'elle effectuait des fouilles, Bessie n'avait encore jamais vu un tumulus d'aspect aussi étrange. Et Kincaid non plus, bien qu'il eût trente ans d'archéologie derrière lui.

Ils avaient été aussi excités en le voyant que leurs collègues de la mission de sauvetage venus l'année précédente. Pour laisser à leur exaltation le temps de se calmer, ils avaient commencé par excaver le 2B. Ils étaient arrivés en fin d'après-midi, avaient dressé le camp et quadrillé les zones tumulaires en carrés d'un mètre cinquante de côté en prenant comme point zéro l'apex du 2A. Kincaid avait quitté le chantier selon son habitude dès que le soleil s'était couché derrière le bayou.

— Je pensais que vous aviez cessé le travail, dit-il à Bessie tandis qu'ils se faufilaient entre les jalons.

Le grand tumulus avec sa levée de terre qui le liait au petit se dressait au nord-est. Ils lui tournaient le dos.

Le 2B était un cône grossier de quatre mètres cinquante de diamètre

pour une hauteur de trois mètres trente à partir de sa base. La levée de terre servant de trait d'union entre les deux tertres allait s'amincissant jusqu'au point de contact.

Vus d'en haut, le 2A et le 2B ressemblaient à la grande aiguille ornementée d'une pendule à l'ancienne indiquant le sud-ouest.

— Comme il faisait encore jour, William a continué de creuser, expliqua Bessie. Le début de la tranchée était sans intérêt. J'ai relevé la stratigraphie du site dans mon cahier de fouilles. Un mélange de sable et de terre végétale comme on pouvait s'y attendre. Une paire de traces distinctes de déblais mais pas d'empreintes de récipients. On pourra passer tout cela au tamis demain mais, sur un mètre vingt, cela me paraît tout à fait stérile. Et puis, à moins un mètre cinquante, nous avons décelé des cendres et des éclats de mica. William s'est mis à élargir la tranchée. À ce moment-là, il commençait à faire noir. C'est pendant que j'étiquetais les échantillons de mica que j'avais posés à côté du tamis que William a trouvé ce fameux cheval.

Bessie et Kincaid étaient arrivés devant le 2B.

La tranchée exploratoire était une noire balafre sabrant le versant herbeux du tumulus.

En haut de la falaise apparut la lueur d'une lanterne qui zigzaguait, contournant le camion et les tentes.

— Miss Bessie ?

— Nous sommes là, William. En dessous.

La pipe de Kincaid balaya l'étendue obscure. Bessie savait avec certitude que l'archéologue était en train d'imaginer à quoi ressemblaient les lieux quelques siècles plus tôt. Elle l'avait vu se livrer à cet exercice sur des chantiers de fouilles l'année précédente. Il y avait si longtemps qu'il faisait ce métier qu'il en arrivait presque à donner vie à ce qu'il imaginait de la sorte. Ainsi procédait-il dans ses cours quand elle en était encore au début de ses études. Cela avait été un tournant dans sa vie. Elle avait abandonné sa licence de lettres pour se lancer dans l'anthropologie et devenir le Dr Level afin de pouvoir avoir une chaire à l'université et travailler avec Kincaid.

Elle était encore trop néophyte pour ne voir dans ces tumulus silencieux que des choses qui, si elles avaient jadis été vivantes, étaient désormais mortes et dont la dissection centimètre par centimètre, strate par strate, dévoilerait les mystères. Parfois, d'ailleurs, il n'y avait aucun mystère : ce n'étaient que des amas de terre qui ne recelaient strictement rien, des monceaux de terre que l'on avait accumulés pour des motifs qui ne seraient jamais élucidés.

Elle avait eu le coup de foudre pour ces tumulus la première fois qu'elle en avait vu les photographies, l'hiver dernier, alors qu'ils préparaient l'expédition de sauvetage fixée pour l'été. Il faisait frais, ce jour-là, et elle se voyait déjà en train de creuser sous un climat

enchanteur. Et ils se retrouvaient en pleine vague de chaleur, une chaleur caniculaire qui rendait l'atmosphère étouffante et lourde.

William dégringolait le sentier avec sa lanterne, apportant le nécessaire de conservation – l'acétone, le collodion, les pinceaux, les picots, le taffetas de criblage.

— Miss Bessie vous a dit ce que j'ai trouvé ? demanda-t-il à Kincaid en posant la boîte à outils renfermant tout l'attirail.

C'était un Noir d'âge mûr qui portait des vêtements informes et chaussé de souliers tout aussi informes, entaillés pour ne pas comprimer ses oignons.

— D'après elle, tu nous aurais trouvé un cheval.

— Sur le moment, elle ne m'a pas cru, elle non plus, docteur Kincaid. Mais quand j'étais tout gamin, à Memphis, j'avais un oncle – Bodie, qu'il s'appelait – qui travaillait aux abattoirs et j'allais souvent regarder l'équarrissage. Je suis sûr que j'ai vu plus de crânes de bœufs et de têtes de cochons que vous n'en verrez jamais, vous, docteur Kincaid. Et aussi des crânes de chevaux. J'peux pas me tromper.

— Tu en as sûrement vu plus que moi, je n'en doute pas, William. (À nouveau, un nuage passa sur les traits de Kincaid.) L'ennui, c'est qu'à l'époque dont je suis spécialiste le cheval n'avait pas encore été introduit en Amérique.

Il prit la lanterne, se glissa à l'intérieur de la tranchée exploratoire et, se mettant à genoux, entreprit de dégager la terre de la paroi à l'aide d'un petit pinceau.

Personne ne soufflait mot. Bessie éternua et agita la main devant sa figure : un moustique lui était entré dans la narine. Les crapauds buffles s'étaient calmés mais des vagissements de crocodiles emplissaient la nuit. Un chien aboya quelque part au nord-est dans la propriété de Skirville, très loin, par-delà la clôture de barbelés qui coupait l'ancienne terrasse du bayou à l'endroit où, passé le méandre, ses eaux lentes se dirigeaient vers le Mississippi.

Kincaid ressortit de la tranchée pour prendre dans le nécessaire un flacon de vernis à l'acétone, deux brosses de deux centimètres et un pic à glace à la pointe incurvée. Il glissa un rouleau de taffetas dans sa poche de chemise.

Et le verdict tomba :

— Le fait est là, c'est bien un cheval. Je veux toutes vos notes et vos relevés stratigraphiques demain à la première heure, Bessie. À quelle heure se lève le soleil, William ?

— À cinq heures trente-deux, docteur Kincaid.

— Bien. Réveil à cinq heures moins le quart, petit déjeuner et que tout le monde soit là avec sa pelle quand il fera jour sur la falaise.

— On dirait que vous voulez nous en faire mettre un sacré coup, patron.

— Peut-être qu'il vous faudra éventrer tout le secteur avec vos camarades avant d'en avoir terminé, William.

— Bien, patron.

— Maintenant, allez dormir un peu parce que aucun d'entre nous n'en aura sans doute plus l'occasion pendant huit jours.

— Je croyais qu'on devait partir jeudi pour Pecania ?

— Les plans sont faits pour être changes, William.

— Oui, docteur. Si vous avez besoin de moi, appelez-moi. Bonne nuit, docteur Kincaid. Bonne nuit, miss Bessie.

William remonta en direction du camp.

— Vous aussi, Bessie, allez vous coucher, ordonna l'archéologue. J'espère que lorsque nous élargirons cette saignée, demain matin, nous constaterons qu'il y a eu intrusion d'une sépulture plus récente. Parce que le problème, pour vous comme pour moi, c'est de savoir comment un cheval a pu faire irruption dans un tumulus funéraire inviolé datant du XIII<sup>e</sup> siècle.

Kincaid fit demi-tour et redescendit dans l'excavation. Tirant sur sa pipe, il se mit au travail. Pour commencer, il badigeonna le crâne d'acétone.

— Bonne nuit ! lui lança Bessie.

Il répondit par un grognement et la jeune femme grimpa le sentier en prenant soin d'enjamber les cordelettes délimitant la grille de repérage.

Arrivée en haut de la falaise, elle s'immobilisa quelques minutes, les yeux fixés sur la tranchée éclairée où Kincaid était à l'œuvre. La lanterne découpait son ombre sur la paroi du plus grand des tumulus qui donnait l'impression de trembloter dans la nuit.

Elle regagna sa tente, ferma la moustiquaire et se déshabilla dans le noir. Il y avait un moustique qui ne demandait qu'à la saigner à blanc dès qu'elle serait endormie, c'était aussi sûr que deux et deux font quatre.

Au bout d'un moment, le silence se fit dans les tentes du personnel. De temps en temps, un chien hurlait du côté de la route conduisant à la ferme Latouche.

Un peu plus tard, la lune se leva, baignant de sa clarté le camp et la falaise.

Bessie dormait d'un sommeil agité.

Elle se réveilla au milieu de la nuit. Derrière la moustiquaire, elle distinguait vaguement la tache éclairée de la tente de Kincaid. Il avait remis le disque d'Armstrong sur son phono, mais en sourdine, de sorte que l'on n'entendait que les passages les plus tumultueux de *Potato Head Blues*. Il était exceptionnel qu'il prenne la précaution de changer d'aiguille.

Bessie se rendormit.

Le soleil était déjà presque levé. À l'est, ses premiers rayons, annonciateurs de l'aube, ourlaient la base des nuages d'un liséré rose et or. Bessie était allée chercher le breakfast de l'archéologue – des œufs au bacon et une tasse de l'imbuvable café chicoreux de Bill, l'un des ouvriers du chantier qui touchait une prime de deux dollars par semaine en sus de son salaire pour faire la tambouille. La musique s'était tue.

— Toc-toc, fit-elle en arrivant devant la tente.

— Entrez, Bessie. Vous êtes précisément la femme qu'il me faut.

— Eh bien, dites donc ! Vous êtes vraiment galant, ce matin !

Elle s'arrêta net. Le crâne de cheval, posé sur la table pliante, la dévisageait de ses orbites creuses. Le vernis jaunâtre dont il était enduit avait des reflets moirés.

— Par endroits, ce n'était pas plus épais que du papier, dit Kincaid. William connaît son métier. Dites-moi ce que vous voyez là.

Kincaid désignait du doigt le frontal du crâne, juste au-dessus des yeux.

— Un trou.

Bessie posa le plateau sur une chaise et but une gorgée de café qui lui emporta la bouche.

— Prenez ça. (Kincaid lui tendait un crayon.) Vous constaterez malheureusement qu'il traverse le crâne de part en part jusqu'à l'orifice occipital.

Bessie enfonça avec précaution le crayon dans l'ouverture. Il y eut un bruit sec quand son extrémité opposée heurta la table. Elle examina l'alvéole.

— Il n'a pas pu être foré.

— Continuez.

— Ce ne peut pas non plus être un impact de projectile. (Elle fit doucement glisser le crâne jusqu'au bord de la table afin d'en étudier la face arrière.) Cela aurait fracassé l'os occipital ou l'aurait désintégré.

— Bravo, Bessie. Vous êtes incollable.

Cela dit, Kincaid présenta à la jeune femme une sorte de nodule verdâtre et terreux, visiblement corrodé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle sortit de sa poche une petite brosse à l'aide de laquelle elle nettoya l'objet que recouvrait une mince pellicule de terre durcie. Une fois débarrassée de cette carapace, la chose se révéla être un cylindre creux de teinte plus ou moins olivâtre tirant sur le bleu.

— Une parure de coiffure ? Un tuyau de pipe en cuivre ? Ce serait une nouveauté dans une région aussi méridionale. Shetrone en a trouvé dans l'Ohio, l'année dernière. Attendez... Ce métal me paraît

bien trop mince pour avoir été travaillé à froid.

Bessie retourna le fragment.

— C'est par l'autre bout qu'il faut regarder. (Kincaid sourit.) J'en ai un second absolument identique. Je les ai trouvés tous les deux sous le crâne *in situ*. Vous me voyez désolé de vous avoir privée de cette découverte.

Il tendit à son assistante un autre cylindre de métal verdâtre de la taille du petit doigt.

— Si nous ne détectons pas d'indices d'intrusion récente dans ce tumulus, je nous vois mal partis, Bessie. Il va falloir que je téléphone à l'université pour demander au directeur des fouilles de venir sur place. Même si nous parvenons à une explication quelconque...

Bessie retourna le cylindre. Il était ouvert à une extrémité, fermé à l'autre. Il y avait une collerette en saillie à la base et, au centre de celle-ci, une protubérance.

— Je n'ai jamais rien vu de semblable. Ni sur le terrain ni dans la littérature.

— Mais si, Bessie, mais si. On voit ça chaque fois qu'on va à la chasse au gros.

Bessie considéra le crâne de cheval et le trou qui le perforait juste au-dessus des yeux. Son regard revint à l'objet qu'elle avait dans la main.

— Qu'est-ce que nous allons faire, Bessie ?

Derrière ses lunettes, les yeux de Kincaid étaient graves.

Soudain, Bessie comprit : l'objet verdâtre et rongé par le temps qu'elle tenait était une douille de balle de fusil en cuivre.

# LEAKE I

« Si tu veux prédire l'avenir, étudie le passé. »  
CONFUCIUS

Je ne suis pas Audie Murphy<sup>(1)</sup>.

Aussi, à l'heure dite, j'empoignai mes rênes, pris une profonde aspiration et franchis le portail temporel.

Il y avait toutes les chances pour que nous nous matérialisions, mon cheval et moi, à l'intérieur d'un bombardier B25 Mitchell ou, un peu plus tôt, dans les entrailles d'un bulldozer ou d'un rouleau compresseur. Ou dans le mur d'une maison préfabriquée. D'après eux, rien de tel ne s'était produit du fait que l'on n'avait pas détecté d'explosion qui aurait anéanti la moitié de la Louisiane au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Le plus probable était que nous nous matérialiserions juste devant un bulldozer, un rouleau compresseur ou un B25 qui nous réduirait en bouillie en nous passant dessus.

Idéalement, nous devrions apparaître à l'endroit où l'aérodrome *serait* construit vers 1930, ou un peu avant.

Au moment du passage, il y eut une sorte d'embarquée accompagnée d'un bruit – une secousse comme lorsqu'un ascenseur rate l'étage et remonte pour être de niveau. Le cheval la ressentit, lui aussi, mais je lui avais mis des œillères.

Je retombai de quelque cinq centimètres. Ma monture et moi trouvâmes cela aussi déplaisant l'un que l'autre.

Je jetai un coup d'œil à la ronde.

Quelque chose ne collait pas. Mais alors pas du tout.

D'accord, il n'y avait pas de terrain d'atterrissage datant de la Seconde Guerre mondiale. Ce qui, en soi, était une bonne chose. Excellente, même.

Il n'y avait pas de chantier. C'était encore mieux : cela voulait dire que l'époque que j'avais ralliée était antérieure à 1942.

Mais, au sud, pas trace d'habitations. Rien que des forêts et des prairies. Pas de routes. Pas de poteaux télégraphiques. Au nord, le terrain descendait en pente douce jusqu'à ce qui aurait dû être le lit du bayou. Seulement, le bayou brillait par son absence. Il était environ un kilomètre plus loin, je l'entrevois au-delà des arbres.

Derrière moi, la falaise s'étirait d'est en ouest.

Le soleil luisait et une brise légère faisait onduler les herbes. Je percevais, très loin, le bruissement qu'aurait pu faire une chute d'eau. L'altitude de toute cette partie de l'État n'excédait pas vingt-cinq

mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce ne pouvait pas être une chute d'eau.

Ma première tâche était de baliser le périmètre et de le faire évacuer. Je mis en place le panneau d'orientation pointé vers le nord-est et détachai mon mousqueton de calibre 30. Dans une minute, ça allait se bousculer au portillon – cent quarante bonshommes, des chevaux, des chariots, des animaux domestiques, des groupes électrogènes, du matériel.

Je fis avancer mon cheval. Aucun signe d'occupation dans les parages. S'il y avait des maisons, il faudrait bien que quelqu'un trouve des justifications à fournir. Inutile pour moi de chercher un trou où me terrer. Ou de chercher à expliquer devant les corps constitués qui j'étais ni ce que venaient faire cent quarante types surgis du néant.

Le bruit de la cataracte s'intensifia et sa tonalité changea. Ce n'était plus, maintenant, un grondement assourdi mais une espèce de tambourinement. Cela semblait venir du sud. Je regardai par là.

D'abord, je pensai que c'était une tornade et que j'étais un homme mort. Dans le ciel limpide était apparue une nuée qui se précipitait sur moi – et vite. Mais elle manquait de consistance. Et ce n'était pas un nuage : c'était un vol d'oiseaux, ce *tsunami*. Ce spectacle me cloua littéralement au sol. Je n'avais jamais vu autant d'oiseaux. Leur colonne, qui faisait peut-être un kilomètre de large sur vingt mètres de profondeur, s'étirait jusqu'à l'horizon, à perte de vue.

Et les premiers passèrent à la verticale, fines silhouettes aux ailes battantes. Des pigeons ? Le gros de la troupe suivit et leurs battements d'ailes redevinrent grondement.

Le cheval piaffa.

À présent, la troupe d'oiseaux était si épaisse qu'elle masquait le soleil. Une ombre mouvante s'était abattue sur la clairière et les bois. Ils arrivaient au rythme de plusieurs milliers par seconde à deux cents mètres au-dessus de ma tête, minuscules projectiles emplumés fonçant à cent kilomètres à l'heure, et leur masse était si compacte qu'aucune faille dans ce conglomerat ne laissait passer la lumière.

Il commença à neiger. De prime abord, on eût dit, en effet, des flocons de neige tombant en tourbillonnant, des flocons qui pleuvaient sur moi et sur mon cheval dont les flancs frémissaient à leur contact. Mais ce n'était pas de la neige : c'étaient des fientes, un blizzard de petites boulettes tièdes. L'odeur était insoutenable. Je tirai sur la bride pour me mettre à l'abri sous l'arbre le plus proche.

Belle réception en perspective pour Spaulding et les autres ! Lorsqu'ils franchiraient le portail temporel, ce serait pour entrer dans un monde plongé dans une semi-obscurité balayé par une tempête de chiures. Les gars qui avaient mis l'opération sur pied n'avaient pas prévu un pareil accueil !



J'arrêtai le cheval sous l'arbre. Encore heureux que je ne lui eusse pas enlevé ses œillères. Les oiseaux, friselis d'ombres et de clartés, occultaient le soleil, brassant l'air de leurs ailes effilées. Leur compagnie s'allongeait du nord au sud sans que l'on en vît la fin. Le tumulte était assourdissant.

Tout en les regardant, je flattai mon cheval pour le rassurer sans quitter des yeux le portail temporel. Les autres auraient déjà dû arriver. J'attendis.

Et j'attendis. Et j'attendis.

C'était incroyable. Il y avait deux heures que je poireautais et personne ne s'était encore montré. Ils avaient dû avoir un pépin. Là-Haut, dans le futur.

Le vol d'oiseaux continuait de passer. Je m'étais presque habitué à l'odeur et au bruit. On aurait dit que le paysage avait subi les premières offensives des rafales de neige hivernales. Le sol, les arbres, tout était recouvert de petites mouchetures blanches et grises. Ces piafs ressemblaient à des pigeons, à ce détail près que leur plumage était roussâtre avec des moirures bleutées et que leur gorge tirait sur le rouge. Ce fut seulement lorsque je m'en rendis compte que je compris qu'il avait dû y avoir un pépin de première grandeur dans le futur.

Il ne pouvait pas, d'évidence, y avoir autant d'oiseaux dans le monde entier. Une colonne de mille mètres de large sur vingt d'épaisseur filant dans le ciel pendant deux heures à une vitesse de l'ordre de cent kilomètres-heure... L'arithmétique n'est pas mon point fort mais cela devait représenter au bas mot un milliard de volatiles.

Il n'y a pas un aussi grand nombre d'oiseaux dans le monde. Aujourd'hui. Mais autrefois, c'était différent.

Le dernier pigeon migrateur que j'avais eu l'occasion de voir, c'était huit ans plus tôt, quand j'étais encore à Washington. C'était une femelle du nom de Martha et elle était empaillée. Elle était morte le 1<sup>er</sup> septembre 1914 à l'époque où tant de choses agonisaient. L'ère victorienne, notamment.

Je me rappelai aussi des souvenirs de mon enfance dans le Mississippi. Il y avait un endroit au bord de l'autoroute Natchez Trace où nous allions parfois pique-niquer et qui s'appelait Pigeon Roost Creek. C'était immense. Et il y avait là des vestiges d'une forêt. De gros arbres amputés de leurs branches. Un vol de pigeons migrateurs y avait fait étape plus d'un siècle auparavant, si nombreux qu'ils avaient mutilé la forêt sur un rayon de quinze kilomètres carrés.

C'étaient des pigeons migrateurs qui passaient au-dessus de moi. Ils étaient des milliards. Quand Martha, la dernière représentante de l'espèce, était morte, cela faisait vingt ans qu'aucune migration de quelque conséquence n'avait été signalée. Je me rappelle vaguement

qu'une gigantesque averse de grêle avait exterminé la majeure partie de l'ultime troupe de grande importance (après que l'on eut chassé et pris au piège des millions de ces oiseaux durant un siècle et demi) dans les années 1880.

Donc, j'étais arrivé au plus tard en 1894.

Le Projet avait les années 1930 dans le collimateur. L'erreur était de l'ordre d'une cinquantaine d'années. Mais d'après les cartes que nous avions étudiées, la route, si elle méritait ce nom, avait été construite dans les années 1870.

Avais-je été projeté à une période aussi éloignée que celle de la guerre de Sécession ?

Et où étaient les autres ? Pourquoi personne n'avait-il encore passé le portail ? Qu'est-ce qui avait marché de travers ?

Je connus un moment de peur existentielle. Puis cela passa. Je m'appelle Madison Yazoo Leake et je ne suis pas une bleusaille. J'ai fait la guerre de Chypre, il y a dix ans – en 92 (si l'on admet qu'interroger les Chypriotes dans les camps d'internement soit faire la guerre : je n'ai, grâce à Dieu, jamais tiré un seul coup de feu, sauf à l'exercice).

Je venais d'une époque sinistrée où, à la suite des bombardements, le monde entier était voué à l'extermination du fait des radiations, des épidémies, des armes chimiques. Je... nous, le Groupe spécial, tentions une opération de la dernière chance pour que l'espèce humaine ne disparût pas totalement de la surface de la terre. Nous devions être transportés par le miracle d'une machine temporelle rudimentaire, à peine expérimentée et ne fonctionnant qu'à sens unique, dans le passé, dans l'espoir d'empêcher la Troisième Guerre mondiale d'éclater avant qu'elle eût commencé. En fait, j'étais un éclaireur. J'avais fait la guerre de Chypre comme appelé et, pour la Troisième Guerre mondiale, il n'y avait que des appelés.

Je persiste à penser qu'intervenir dans le passé pour faire avorter le conflit dans l'œuf implique un paradoxe temporel. Je m'en étais ouvert quelques jours plus tôt à l'une des chercheuses qui travaillaient au Projet.

— Et si nous modifiions tout ? lui avais-je demandé. S'il n'y avait pas de guerre ? Si notre immixtion avait pour conséquence que vous ne soyez jamais née ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? m'avait-elle répondu. Vous, vous serez vivant.

Ce qui était vrai.

Et voilà pourquoi j'étais là, couvert de fientes de pigeons migrateurs (une fois que c'est sec, cela part quand on le brosse mais j'avais sacrément besoin d'un bain, et vite), à attendre l'arrivée du reste du

Groupe spécial. Là-haut, la harde commençait à s'effiloche. Le soleil faisait des apparitions de plus en plus fréquentes à travers les déchirures du nuage ailé. Il surgit enfin dans toute sa gloire, n'éclairant plus que les derniers retardataires.

Nous étions seuls, mon cheval et moi, dans un paysage surnaturel, hivernal et pestilentiel.

Et j'attendais que les autres franchissent à leur tour le portail temporel.

J'attendis ainsi quatre jours.

Il y avait eu un gros, un très gros pépin, Là-Haut. J'étais seul. Je disposais de quinze jours de vivres mais, quand ils seraient épuisés, je serais forcé de me rabattre sur les racines, les baies et les bestioles sauvages.

Je commençais à voir la situation comme un exercice de survie qui risquait de durer jusqu'à la fin de mes jours. J'avais peur.

Je n'avais fait qu'un kilomètre pour rejoindre le bayou, au nord. Le second jour, je m'étais baigné, mais se baigner ici c'était comme de plonger dans de la poudre à récurer. J'étais ressorti de l'eau mouillé, certes, mais cela me grattait de partout.

J'avais entravé le cheval et l'avais laissé paître à l'orée du bois où la croûte de fientes durcies par le soleil présentait ici et là des lacunes.

Je n'avais jamais vu autant d'oiseaux et d'animaux que ces derniers jours – des lapins, des écureuils, une caille, des chevreuils, des musaraignes. J'avais entendu quelque chose piailler, quelque chose toussoter, mais aucun son qui fût humain. Des multitudes d'oiseaux menaient grand tapage dans les branches : des rouges-gorges bleus, des cardinaux, des grives, des merles à épaulettes rouges, des hirondelles des prés. Subsister en me nourrissant de noisettes, de baies et de bestioles sauvages ne serait pas aussi pénible que je me l'étais figuré.

Du coup, je me trouvais confronté à un dilemme difficile à résoudre. Devais-je rester ici à attendre les autres – qui ne viendraient peut-être jamais ? Ou essayer de trouver des gens, de déterminer à quelle époque j'avais atterri et gagner Bâton Rouge ? Je ne pouvais pas modifier l'histoire à moi tout seul.

La machine avait-elle eu une défaillance et m'avait-elle expédié dans un passé antérieur à celui où elle avait projeté mes compagnons ? Ou, ce qui serait encore pire, dans un passé postérieur ? En cas de problème, nous avions prévu un autre point de rendez-vous à Bâton Rouge. Mais si la ville de Bâton Rouge n'existait pas encore ?

Dans les deux hypothèses, j'étais de toute façon livré à moi-même. L'opération avait été minutieusement préparée et tout avait été prévu, *hormis* cette éventualité. Ma mission numéro un avait été d'ouvrir le

passage et d'éloigner tout ce qui aurait pu s'approcher du portail temporel. J'avais d'autres tâches à remplir au cours des jours suivants mais on n'avait envisagé ni que je disparaîtrais ni que personne n'arriverait.

Je n'avais vraiment pas besoin de ce malheur supplémentaire. J'en avais assez vu Là-Haut, en 2002, pour ne pas l'oublier de sitôt.

Trouver des hommes – voilà ce que je voulais.

Aussi, je pris ma décision. J'écrivis une note que je fixai au panneau directionnel. Je me rappelais mon entraînement d'éclaireur : je ferais une encoche sur tous les arbres pour le cas où d'autres naufragés échoués comme moi ici se manifesteraient. J'avais indiqué dans mon message que je suivrais le Suckatoncha Bayou jusqu'au Mississippi et mettrais ensuite le cap sur Bâton Rouge.

Car tel était mon plan.

Sur mes cartes, le Suckatoncha Bayou coulait d'abord en direction du nord, puis son cours s'infléchissait. « Couler » n'est peut-être pas le mot approprié : la plupart des gens croient que les bayous sont des marécages stagnants. Marécageux, ils le sont, certes, mais ils coulent quand même. Lentement. Dans ma jeunesse, ils n'avaient pas de nom dans le Mississippi car ils n'existaient pas dans cet État. On n'en trouvait qu'en Louisiane et dans le sud de l'Arkansas. Ce sont de vastes étendues d'eau hérissées de souches affleurantes, se ramifiant en une multitude de petits ruisseaux et de bras morts, mais le terrain est si plat qu'ils se déploient sur des kilomètres.

Le Suckatoncha n'était pas là où il aurait dû être.

Je m'approchai de la berge en tenant le cheval par la bride, puis je l'enfourchai et en avant.

Je n'ai jamais aimé les chevaux et je n'ai pas changé. Lorsque j'étais gosse, tout le monde voulait en avoir un. Tout le monde sauf moi. Ce bourrin-là non plus ne m'avait pas tellement à la bonne. Et il était trop ombrageux.

Lorsque le Groupe spécial avait décidé de nous envoyer dans le passé, il avait choisi comme moyen de transport sur place des véhicules hippomobiles. (Nous étions pour la même raison armés de mousquetons de calibre 30 et non du fusil réglementaire de 7,62. Si nous faisions le contact là où il le fallait, c'est-à-dire dans les années 1930 ou 1940, des munitions de 30 seraient beaucoup plus faciles à trouver.) En 1930, ce coin perdu de la Louisiane était tout juste entré dans l'âge de bronze et des chevaux n'auraient guère attiré l'attention. De plus, ils se reproduisaient eux-mêmes et n'avaient pas besoin de pièces détachées.

Nous pataugeâmes pendant quelques heures, le canasson et moi, sur le sol spongieux au bord du bayou. Celui-ci allait presque droit vers l'est. Il devait effectivement se jeter dans le Mississippi mais plusieurs

kilomètres au nord du point où, selon mes cartes, il aurait dû le rejoindre.

Ou ma boussole était folle, ou la situation dans laquelle je me trouvais était infiniment plus critique que je ne l'avais imaginé. Nous avions étudié les cartes de la région remontant jusqu'à l'occupation française à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur toutes, le bayou allait vers l'est-sud-est et se jetait dans le Mississippi à quelque deux kilomètres de son point de confluence en 2002.

Depuis trois cent vingt ans.

Il faut extrêmement longtemps pour que le lit d'un cours d'eau se modifie dans de telles proportions. Je devais avoir échoué dans un lointain, un très lointain passé.

Si le commando est là, ils devront s'armer sérieusement de patience, Là-Haut. Changer l'histoire ne se fera pas en l'espace d'une existence. Ce sera l'œuvre de plusieurs générations. Ils ne verront pas la fin de leur entreprise. Ils ne sauront jamais quel en aura été le dénouement.

À supposer que je ne sois pas seul ici.

Au crépuscule, je fis halte pour la nuit. J'installai mon bivouac sur une modeste éminence – environ un mètre au-dessus du sol. Là, il y avait une petite brise mais je ne me faisais pas d'illusions : les moustiques (certains de la taille d'une libellule) n'allaient pas tarder à fondre sur moi. Tandis que les grenouilles et autres habitants inconnus des marais commençaient leur tintamarre, je fouillai dans mes sacs pour y chercher à bouffer.

Au matin du cinquième jour, je tombai sur une piste laissée par un animal au milieu des aiguilles de pin et, comme elle longeait le marais, je la suivis.

À la surface de l'eau, des alligators gros comme des collecteurs d'égout se prélassaient au soleil, avachis sur des troncs pourrissants. Un peu plus tôt, en pissant dans le marais, j'avais aperçu un serpent d'eau – un mocassin – rôder en quête de grenouilles. Pendant la nuit, ces batraciens avaient fait un raffut de tous les diables. La plupart ne paraissaient pas effrayés, juste un peu méfiants. Peut-être que je m'offrirais des cuisses de grenouilles au dîner.

Tout à l'heure, j'avais vu un énorme héron qui barbotait au bord du bayou. Il s'était mis à courir pour prendre son envol en dépliant ses ailes. J'ai cru qu'il n'y parviendrait jamais. Et puis, il a allongé le cou, s'est arraché, ses grandes ailes bleues déployées, et il a disparu.

Vers midi, je repérai une empreinte de pied sur la piste que je suivais et tirai sur les rênes. Au moins, il y a du monde par ici, je ne suis pas perdu au cœur d'un lointain holocène. C'est une empreinte à peine marquée qui ne dessine que le contour d'une semelle. Donc,

c'est à des Amérindiens que nous avons affaire. Ou à des Cajuns(2). Ou à un type qui se promène en chaussons.

C'est à mon tour d'être méfiant et de me tenir sur mes gardes. Je ne connais pas les dialectes amérindiens. (Mon grand-père était un Choctaw et mon arrière-grand-mère une Chickasaw. Seulement, ils n'étaient pas les descendants des Choctaws et des Chickasaws que l'on n'avait pas déplacés dans les années 1880 mais de ceux qui possédaient des esclaves, qui avaient le droit de vote et qui vivaient dans des maisons de briques. Je doute fort qu'un seul membre de ma famille ait parlé un dialecte autochtone depuis un siècle et plus. J'ai l'air d'un Indien – les pommettes haut placées, une ébauche de repli épicanthique – mais je n'y prêtais guère attention dans ma jeunesse. D'ailleurs, ça m'étonnerait que le fait d'être un Choctaw ou un Chickasaw soit pour moi un grand avantage de ce côté-ci du fleuve.) Le français ? Après tout, ici, c'est la Louisiane. Mais je serais bien incapable de demander où sont les toilettes en français. J'ai des notions d'espagnol. Avec un peu de chance, De Soto a déjà débarqué et peut-être que les gens du cru sont peu ou prou hispanophones. Mon grec me sera aussi utile qu'une tétine à un marcassin. L'anglais. Il y a toujours l'anglais. Les gestes ? Je n'ai jamais étudié le langage des sourds-muets amérindiens ou américains.

Il s'agit peut-être tout bonnement d'un type qui se baladait en pantoufles. Peut-être n'ai-je pas échoué dans un passé inimaginable. Peut-être que, lorsque j'aurai atteint le Fleuve, je trouverai des vapeurs, des gens qui jouent aux cartes à bord de riverboats, des téléphones et des automobiles.

Mais avec ce bayou qui file vers l'est droit comme une flèche pour se jeter dans le Mississippi, c'est peu probable.

Madison Yazoo Leake, tu ne dois compter que sur toi-même, mon vieux.

L'événement se produisit plus tard tandis que je me baignais dans un petit ruisseau qui sortait des bois pour se jeter dans le bayou. Cela faisait deux heures que je remontais ces traces et elles ne m'avaient pas l'air d'être plus fraîches qu'au début. Il faisait chaud et lourd.

Je ne nourris pas une affection particulière pour les serpents et les alligators, et la vase du bayou n'avait pas plus d'attraits à mes yeux. Aussi, à la vue de ce cours d'eau limpide, je ne résistai pas à l'envie de prendre un bain. Il n'avait qu'un mètre de large et cinquante centimètres de profondeur à cet endroit. C'était rafraîchissant. J'avais récuré deux fois chacun de mes orifices, je m'étais savonné, rincé et, maintenant, je faisais trempette en regardant l'eau faire onduler mes poils pubiens.

Soudain, le cheval hennit.

Je me retournai.

Ils étaient là à m'observer tous les trois – Larry, Curly et Moe(3).

Sauf que ces trois-là étaient pour ainsi dire nus. Seulement vêtus d'un pagne, ils étaient armés d'arcs, de flèches, de lances et de casse-tête. Ils avaient des plumes dans les cheveux et des colliers de perles autour du cou.

Mon cœur rata un battement.

— Nah Sue Day Ho, dit Moe.

Il ne ressemblait pas vraiment à Moe, exception faite de la frange qui lui retombait sur le front, de sa brioche et de ses jambes en cerceau. Larry, lui non plus, ne ressemblait pas tellement à Larry, sauf qu'il avait les cheveux noués en chignon au-dessus des oreilles, un gros nez épaté et que c'était le plus maigre du trio.

Curly, en revanche, était le portrait tout craché de Curly. Mastoc, un gabarit de gorille et le crâne rasé. Il avait aussi des tatouages sur tout le corps – des ronds, des raies bleues et vertes. Un svastika s'enroulait autour de son nombril.

Tous arboraient des pendants d'oreilles qui avaient le diamètre d'une tasse à thé.

— Nah Sue Day Ho, répéta Moe.

L'illusion s'évanouit. Les hommes que j'avais devant moi étaient des Amérindiens. Et étaient armés. Deux lapins et quelques écureuils attachés à des lanières de cuir brut étaient suspendus à la ceinture de chacun d'eux.

Moe remit ça :

— Nah Sue Day Ho.

Était-ce une question ? Une formule de salutation ? Un avertissement ? Je n'en avais pas la moindre idée. Leur expression était indéchiffrable.

— Bonjour, dis-je en levant le bras droit, paume ouverte.

C'était, en principe, universellement considéré comme un gage de paix. En même temps, je me mis debout dans l'eau et cherchai de la main gauche la crosse de mon mousqueton. Leurs yeux s'écarquillèrent un tantinet et se fixèrent sur mon bas-ventre. Je résistai à la tentation de baisser la tête. C'était probablement là une vieille ruse de guerre.

— Bonjour, répétais-je. (Et, cette fois, j'ajoutai :) Ami.

Je ne savais pas très bien si je tenais ou non à faire ami-ami avec eux. Ce qui était sûr, c'était que je souhaitais éviter tout affrontement. Je m'en voulais de m'être ainsi laissé surprendre.

— Cue Way No Hay ? demanda Moe. (Son regard se posa de nouveau sur mon sexe, puis il me dévisagea.) Ho Gway Din Now.

— *Amigos*, répliquai-je. *Como se llama ?*

— Cue Way No Hay, fit derechef Moe avec une grimace.

Curly étreignait une sorte de gros casse-tête – une boule munie d’une pointe fixée au bout d’un manche. J’avais vu des masses du même genre dans les peintures de Thomas Hart Benton.

Le cheval poussa un second et sonore hennissement. Mes trois paroissiens sursautèrent et tournèrent la tête vers lui. Je me réconciliai avec moi-même. Le cheval devait être derrière les broussailles quand ils avaient surgi et ils ne l’avaient pas vu. À présent, ils roulaient des yeux comme des soucoupes. Ils se retournèrent pour examiner le bourrin. Puis un conciliabule s’institua.

J’attirai le mousqueton à moi de la main gauche (je suis gaucher) tout en gardant toujours la droite levée, paume ouverte.

— Bu Show Mo Toy ? s’enquit Moe.

— Condo Ku Moy No-Hat ? renchérit Curly.

— Moy Doe ! s’exclama Larry en brandissant sa lance en direction du cheval.

Celui-ci piaffa, expédiant des mottes de terre dans les airs, prouvant par là son naturel ombrageux.

— Cue Way No Hay ? réitéra Moe (et il répéta en articulant lentement comme s’il s’adressait à un enfant :) Cue-Way-No-Hay ?

C’était Larry qui me causait du souci. Il allait avant peu faire quelque chose avec sa lance. En transpercer ma monture – c’était ce que je craignais.

— *Amigos*, fis-je à nouveau. Amis. Salut.

J’avais le cerveau en panne sèche.

Curly recula et dit quelques mots à Moe.

Il fallait absolument que je fasse quelque chose.

J’épaulai et tirai en l’air.

Je ne sais à quelle réaction je m’attendais – de la peur, de l’étonnement, de la colère... J’en fus pour mes frais.

— Ah Muy Nu-Ho, laissa tomber Moe en haussant les épaules, puis faisant un geste du doigt comme si, tant pis pour moi, il s’en lavait les mains.

Le cheval tira sur sa longe. Les yeux de mes trois gaillards s’exorbitèrent. Des gens qui avaient peur d’un cheval et pas d’un fusil ? Étrange...

Je tournai la tête vers l’animal. Quand je regardai de nouveau en face de moi, le trio n’était plus là. À quelque distance, l’un des buissons que les trois hommes avaient effleurés au passage frémissait encore.

— Eh ! leur criai-je. Attendez !

Ma main commençait à trembloter. Je la tenais en l’air depuis le début.

Je les suivis à la trace. Je repérai un sentier où d’autres empreintes



se mêlaient à leur piste. J'avancai au pas. Je ne pense pas que je tenais vraiment à les rattraper. Il se faisait tard. J'approchais du Mississippi.

J'aperçus le village bien avant de l'avoir atteint. Les arbres se raréfièrent, laissant finalement place à une zone déboisée et essartée large de cinq cents mètres. Au-delà, des champs se déployaient dans toutes les directions sur une bande d'un kilomètre. Le village était derrière.

Il était entouré d'une palissade ceinturée d'un remblai dominant les champs. Là-bas, le Mississippi roulait ses eaux. Je distinguai deux constructions élevées à l'intérieur de l'enceinte – l'une d'elles était surmontée d'un édifice sur le toit duquel des espèces de statues montaient la garde.

Deux gigantesques tertres de terre étaient érigés en bordure des champs : dix mètres de haut, vingt de diamètre. Leurs flancs étaient nus comme la main, sans un soupçon de végétation.

Dans les champs poussaient diverses espèces de cultures : fèves, courges, citrouilles et autres cucurbitacées. La saison était avancée. Les vrilles des fèves enroulées autour de tuteurs décolorés par le soleil se tortillaient dans les airs. À droite, des rangées et des rangées de maïs à épis courts s'étiraient à perte de vue. Leurs feuilles commençaient à se retrousser et à jaunir. On devait être en septembre.

Il aurait dû y avoir des gens mais je n'apercevais pas âme qui vive. Je me dis que toute la population avait peut-être pris la fuite. C'est alors que je me rendis compte que les murs d'enceinte, sans doute aménagés en remparts, étaient hérissés de lances. Derrière les troncs servant de créneaux, plus de deux cents guerriers m'observaient, immobiles.

Et puis, je constatai que les champs n'étaient pas absolument déserts. Quelqu'un, assis sur une souche, était occupé à bricoler je ne sais quoi. Un bout de bois qu'il taillait, peut-être. La souche en question, entourée de poivriers, se trouvait en bordure du sentier qui coupait à travers champs.

Je mis pied à terre à trente mètres de l'homme assis et attachai mon cheval à un autre chicot. Je fis basculer le cran de sûreté de mon mousqueton et jetai un coup d'œil en direction du village. Les guetteurs, toujours immobiles, me rendirent mon regard.

Je me mis en marche vers l'homme, la main levée. Le vent léger faisait ondoyer les maïs.

L'homme arrêta de faire ce qu'il était en train de faire. En fait, il tenait une sorte de pierre qu'il gravait à l'aide d'un morceau de métal.

Il n'était pas armé. Il était vêtu d'un pagne aux rayures blanches et rouges et avait aux pieds des mocassins. Une plume solitaire était plantée dans sa chevelure noire qui formait deux tresses. Une petite perle était incrustée dans le lobe de son oreille gauche. Il m'inspirait

beaucoup plus confiance que les trois gars qui m'avaient surpris au bain.

Je fis halte. Il me regarda paisiblement. Sa peau avait la couleur du cuivre – on aurait dit un penny de jadis.

Son regard se posa sur le cheval à l'attache un peu plus loin, puis il me considéra, considéra mon mousqueton, mes vêtements.

Je brandissais toujours ma main en l'air en un geste de salut.

— Bonjour, lui dis-je. *Amigo*. Ami.

— Bonjour, me répondit-il en grec.

# LA BOÎTE I

A : Dép. de la Déf.

État de situation mod. I 1<sup>er</sup> octobre 2002  
14 h 32 TU

Effectifs compagnie 147

Présents à l'appel 146

Porté disparu  
en service commandé 1

Total 147

Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
cap. Bornes, Bonnie, attaché d'état-major

JOURNAL DE SMITH

4 octobre

*Il a fallu deux jours et demi pour que tout le monde saute le pas bien que nous ayons commencé par effectuer le passage à trente secondes d'intervalle. En ce qui me concerne, j'ai impacté au milieu de la première nuit.*

*Et cela a continué comme ça toute la nuit et toute la journée du lendemain jusqu'au matin du second jour, très tôt.*

*Nous sommes cent quarante-six en tout.*

*Toujours aucun signe de Leake ni de ce qui a pu lui arriver. Le Dr Heidegger pense que les anomalies constatées sur les instruments de mesure juste après son passage ne sont peut-être pas sans rapport avec sa disparition. Possible que notre éclaireur soit revenu Là-Haut quelques jours avant ou après notre départ.*

*Dans ce cas, il a plus de chance que nous : il sait où il est, lui. Le colonel a envoyé des cavaliers en reconnaissance dans toutes les directions et dans un rayon de deux heures de marche. Ils ont seulement relevé des pistes. Pas un seul objet fait de la main de l'homme, jusqu'à présent. Pas de fumée, pas d'empreintes de pieds, pas de bateaux, pas d'habitations, pas d'avions.*

Nous avons établi notre camp en haut de la falaise qui surplombe le bayou. C'est le point le plus élevé à des kilomètres à la ronde. Spaulding nous a fait creuser des tranchées de défense en étoile comme d'habitude mais il ne veut pas encore de fortifications permanentes.

Tout le monde a maintenant le même regard hagard, même ceux qui ne l'avaient pas déjà quand nous sommes partis de Là-Haut. Où et quand se trouve Là-Haut ? Nous sommes coincés ici à moins que tout le monde ne soit pas mort Là-Haut et que les survivants ne trouvent un moyen de nous récupérer. Cela, on le savait quand nous sommes passés mais nous pensions que nous arriverions quelque quatre-vingts ans avant notre date de départ.

Spaulding prend ça très bien. Il se comporte exactement comme s'il s'agissait d'un problème concocté à son intention par les instructeurs de l'École de Guerre. Que peut-on attendre d'un garçon de trente ans ? Réflexion faite, d'ailleurs, qu'est-ce qu'un pilote d'hélicoptère comme moi fabrique ici ? Chef d'état-major adjoint intérimaire, rien de moins !

Ce qui vaut mieux que de retourner Là-Haut pour crever avec les autres.

En tant que chef d'état-major adjoint par intérim, je me vois d'ici donner des ordres effrayants aux gens de la CIA un jour où il n'y aura plus personne d'autre dans le camp. Ils ont tous des yeux sournois, on dirait des agents d'assurances qui font des heures supplémentaires. La joie !

Je n'avais jamais imaginé qu'il aurait pu y avoir une telle quantité de lucioles et des moustiques aussi gros en Louisiane.

Et maintenant, comme disait Pepys, à la dorme.

## BESSIE II

On aurait dit une armée de fourmis. Ils faisaient plusieurs choses en même temps en y mettant le minimum de fébrilité. Les pioches et les pelles s'élevaient, retombaient, grattaient. Deux fouilleurs lançaient des poignées de terre sur un crible à mailles fines. Seuls les pieds et les coudes de Kincaid émergeaient de la tranchée témoin.

Bessie passait le deuxième crâne de cheval à la laque. Celui-ci ne portait pas de traces de balles. Le tumulus recelait un tel fouillis d'ossements enchevêtrés qu'il était impossible d'en laisser la coiffe *in situ* avec l'espoir de trouver encore quelque chose. Des ossements de chevaux amoncelés, dont cinq ou six squelettes complets – peut-être même davantage.

Bessie leva les yeux vers le grand monticule double quadrillé de jalons. Elle eut un léger frisson et se frotta les bras. L'atmosphère bleutée était étouffante et il n'y avait aucune promesse de pluie.

Le Suckatoncha Bayou étirait son étendue grise et plate au milieu de la brousse. Deux ans plus tôt, lors de la grande inondation, deux personnes y avaient péri noyées. Il avait charrié durant des semaines des cadavres de bêtes ballonnés et disloqués. On avait retrouvé des maisons entières à quatre-vingts kilomètres des pilotis sur lesquels elles avaient été construites. Les eaux étaient montées jusqu'à mi-hauteur de la falaise.

Sous l'impulsion du gouverneur Huey Long, dit Kingfish, les pouvoirs publics avaient mis sur pied ce que l'on avait appelé le « projet de protection du Suckatoncha Bayou », une succession de barrages destinés à prévenir pareille catastrophe à l'avenir. Le premier avait été édifié à quinze kilomètres de là et il était prévu que des bassins de retenue couvriraient petit à petit toute la région au cours des deux années à venir. La commission de sauvegarde avait repéré les sites archéologiques qui seraient submergés (ce faisant, elle en avait découvert quelques autres encore inconnus). En conséquence, Bessie, Kincaid et cinq autres équipes creusaient le long du bayou pour essayer d'en apprendre le plus possible avant que tout ne soit définitivement englouti.

Initialement, il était entendu que le projet de sauvegarde disposerait de trois mois avant que le premier tumulus ne soit submergé. Mais c'était avant les pluies du printemps qui avaient conduit les services hydrographiques de l'État à clore les barrages avant la date prévue. Les déversoirs situés à quinze kilomètres plus haut n'étaient pas encore achevés, de sorte qu'on avait fermé ceux qui étaient en aval, d'où une lente montée du niveau des eaux.

Les deux ennemis étaient, maintenant, le temps et la pluie. S'il se

mettait à pleuvoir à verse, le niveau monterait terriblement vite en l'espace de quelques jours. Il faudrait alors arrêter ou ralentir tous les chantiers et les équipes devraient s'employer exclusivement à essayer de protéger et de maintenir au sec les tumulus excavés et les sites habités.

Il risquait d'ailleurs de pleuvoir cet après-midi – les habituels orages du soir caractéristiques du Sud. Bien qu'il n'y eût pas encore le moindre nuage dans le ciel, l'air était humide et lourd.

La journée avait commencé tôt et s'annonçait aussi frénétique que la veille. Kincaid s'était rendu à Suckatoncha et, du bureau du marshall, il avait téléphoné à l'université. Quand il avait eu le directeur du projet en ligne, il lui avait fait savoir qu'il voulait que deux autres équipes, plus des grands chefs, plus des photographes, plus des dessinateurs et des conservateurs rapproquassent dare-dare.

Tout cela à cause du premier crâne de cheval que l'on avait mis au jour.

Pendant qu'il était en ville, Bessie avait exhumé le deuxième de la tranchée exploratoire. Maintenant, Kincaid était rentré et il creusait comme un fou.

William apporta à Bessie quelques tessons de poteries. Chacun portait à l'encre écrit de la main de l'archéologue un numéro indiquant sa position originelle. Elle reconnut immédiatement dans ces poteries rouge et blanc bordées de noir des spécimens dits de Coles Creek. Cela correspondait normalement à une période se situant entre 700 et 1500 après J.-C. Là, pas de surprise, sauf pour ce qui était de la branche supérieure de la fourchette. Voilà qui pourrait expliquer la présence de ces chevaux... Non, pas vraiment. Les chevaux n'étaient pas apparus sur le continent américain avant la deuxième ou la troisième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle et on n'en trouvait nulle trace dans cette région avant 1540, date de la marche de De Soto vers le nord.

Peut-être la culture de Coles Creek avait-elle duré quelques décennies de plus, jusqu'au milieu du siècle, jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Seulement, il y avait ces cartouches.

Ce n'étaient pas des projectiles de mousquets ou d'arquebuses espagnols. Pour l'essentiel, l'armement des conquistadores était constitué d'arbalètes – jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle en tout cas. En général, chaque groupe de cent soldats disposait seulement de dix ou douze armes à feu, plus quelques bombardes. Or, il s'agissait là d'une douille en cuivre moderne.

Il devait forcément y avoir eu une intrusion. De part et d'autre de la saignée témoin, la coupe était franche : les couches de terre superposées n'avaient pas été dérangées. On avait commencé à en creuser une seconde, perpendiculaire, qui rencontrerait la première en

un point un peu décalé par rapport au centre du tumulus.

Jusqu'à présent, le sol, là non plus, n'avait pas été remué, les strates n'avaient pas été bouleversées, était-il indiqué dans la dernière note de Kincaid accompagnant les tessons.

Sortant de la tente laboratoire, Bessie prit la direction du chantier. Elle entra dans la tranchée. De Kincaid, elle ne voyait que le dos.

— Comment ces fragments de poteries sont-ils arrivés là ?

— Si c'est une mystification, chapeau ! répondit l'archéologue qui dégageait les tessons à l'aide d'un pinceau. Venez voir.

Bessie le rejoignit en se faisant toute petite. L'odeur de la terre sèche emplissait ses narines, l'assiégeait, imprégnait ses vêtements. Elle leva les yeux dans la direction que Kincaid lui désignait du doigt.

Enchâssé dans la terre au-dessus des ossements de chevaux qui formaient le plancher de la tranchée, il y avait tout un mobilier funéraire – des armes, des récipients, des haches dont le manche de bois s'était désagrégé. Tous ces objets avaient été brisés à l'aide d'instruments pointus. Les récipients avaient été perforés de façon à être rendus inaptes à l'usage quotidien. Les constructeurs de ces tumulus avaient délibérément cassé les objets qu'ils enterraient avec leurs défunts, les avaient « tués » pour qu'ils soient morts comme l'étaient les personnes et les animaux inhumés.

Bessie se releva, s'essuya les mains sur son pantalon et redressa l'un des piquets fichés au bord de la tranchée. Kincaid se mit debout à son tour.

— William ! Washington ! appela-t-il.

Les deux hommes abandonnèrent leur tâche et s'approchèrent.

— Oui, docteur Kincaid ?

— Posez la bâche numéro deux sur ce tumulus, voulez-vous ? Vous enfoncez les goujons dans les œillets mais ne touchez à rien. Il sera peut-être bon de planter un mât de tente dans la tranchée pour la soutenir. Cessez de fouiller ici. Je veux que tout demeure en l'état jusqu'à ce que le directeur soit là.

— Très bien, dit William. Et qu'est-ce qu'on fait pour la seconde tranchée ?

— Vous avez trouvé d'autres chevaux ?

— Deux ou trois. Il y en a peut-être plus.

— Des mobiliers funéraires ?

— Oui.

— Le contraire m'aurait étonné. Je savais que vous m'auriez alerté si vous aviez fait d'autres trouvailles insolites. Nous terminerons cette saignée dès que les autres seront arrivés.

— Une fois que j'ai eu pris l'habitude de déterrer des chevaux, je m'y suis fait.

William s'essuya la main sur le bas avec lequel il se protégeait les

cheveux quand il travaillait de la pelle et de la pioche.

— Cela va être l'excavation principale. Où en sommes-nous, question vivres ?

— Pour notre équipe, il n'y a pas de problèmes. Vous attendez combien de personnes ?

— Les autres équipes apporteront leur propre ravitaillement. Mais il y aura l'état-major. Je crois qu'ils prendront la grande tente.

— Je pense qu'on pourra s'arranger en y allant à l'économie. De toute façon, il faudra se réapprovisionner à la fin de la semaine. Quelques jours de plus ou de moins...

— Bon. Prévenez-moi quand la bâche sera mise en place, William. À ce moment, on pourra réfléchir à la suite des événements.

Bessie et Kincaid remontèrent le versant de la falaise. Ils entrèrent dans la tente laboratoire et s'assirent devant la table. Le crâne du premier cheval, troué d'une balle, les regardait comme un monstre à trois yeux.

Kincaid ôta son chapeau et alluma sa pipe.

— Vous êtes bien silencieuse, Bessie, dit-il. Cela ne vous ressemble pas.

— C'est là que notre réputation entre en jeu, n'est-ce pas ? Je veux dire... qu'il y a peut-être une explication rationnelle.

Kincaid sourit.

— Bien sûr ! Quelqu'un a creusé un trou, y a entassé des chevaux morts, leur a tiré dessus avec un fusil contemporain, a laissé les douilles dans la fosse, a continué à y empiler des cadavres de chevaux, y a placé tout un mobilier funéraire de type Coles Creek, a parachevé le tumulus et a planté un arbre à son sommet. Et tout cela a été réalisé il y a au bas mot soixante ans quand les premières balles à chemise métallique sont devenues courantes, histoire de faire une bonne blague à un pauvre imbécile d'universitaire en l'an de grâce 1929. Je ne vois pas d'autre explication.

— Et nous laissons les choses en l'état jusqu'à l'arrivée du directeur ?

— En ce qui concerne le tumulus 2B, oui. Dès que William l'aura bâché et que j'aurai terminé ma pipe, nous commencerons à excaver le 2A.

Bessie alla se poster devant l'entrée de la tente. Les hommes faisaient de leur mieux pour mettre sous bâche le maximum de la surface exposée du petit tumulus. Kincaid craqua une allumette. Téta sa bouffarde. Il regardait fixement les orbites vides du cheval comme si elles pouvaient lui confier un secret.

Le regard de Bessie revint au plus grand des tumulus qui dominait l'autre comme un petit fortin. Ses genoux tremblaient.

— Merde ! fit-elle à mi-voix.



Kincaid la considéra derrière les verres épais de ses lunettes.  
— Vous m'enlevez le mot de la bouche, dit-il.

## LEAKE II

« Le temps amènera à la lumière tout ce qui est caché. Il dissimulera et recouvrira ce qui brille aujourd'hui d'un éclat resplendissant. »

HORACE

Ils voulaient à toute force donner de la viande à mon cheval.

L'homme m'avait dit s'appeler Prend-Son-Temps en raison des douleurs épouvantables qu'avait endurées sa mère au moment de l'enfantement.

Je lui demandai où il avait appris à parler le grec. Il me répondit que, tout jeune, il avait été enlevé par des Marchands sans scrupule qui avaient fait de lui leur interprète. Il avait réussi à s'évader mais continuait à parler le grec parce que d'autres Marchands, beaucoup mieux intentionnés, ceux-là, passaient chaque année faire du négoce.

Il voulut savoir si j'étais un Marchand ou un Nordique.

— Ni l'un ni l'autre, lui répondis-je.

— C'est bien ce que nous avons pensé (du geste, il désigna la petite foule qui était sortie de l'enceinte du village) parce que ton *dong* n'est pas coupé.

Je rougis.

— Chez nous, les hommes ont tous le prépuce coupé, enchaîna Prend-Son-Temps. Les Nordiques et les Marchands aussi, même si leurs coutumes sont tout à fait différentes des nôtres.

— Euh... où suis-je ?

— Eh bien, ici.

— Non. Je veux dire... quel est ce fleuve ?

— Le Mes-A-Sepa. Cela signifie la Grande Rivière. C'est le nom que nous lui donnons.

J'observai les gens du village poser timidement des écuelles remplies de viande à quelques mètres de mon cheval à l'attache qui commençait à donner des signes de nervosité.

— Pourrais-tu dire à tes amis qu'il se nourrit d'herbe, pas de viande ?

Prend-Son-Temps demeura quelques instants à me dévisager de ses yeux noirs, puis il prononça quelques mots dans son dialecte. Les autres le regardèrent. Enfin, l'un d'eux regagna le village fortifié au pas de course.

— Ils le prennent pour un gros chien. Qu'est-ce que c'est ?

— Un cheval.

— Ah ! (Prend-Son-Temps l'examina.) C'est donc à cela que les chevaux ressemblent ! J'avais toujours pensé qu'ils avaient des ailes.

— Tu sais ce que sont les chevaux ?

— Oui... de nom. Par moments, c'était le seul sujet de conversation des Marchands. Ils ne parlaient plus que de leur pays d'au-delà des mers et de leurs chevaux. Mais je n'en ai jamais vu. Ça court vite, ces animaux ?

— Pas celui-là. Tu veux le toucher ?

— Il m'a l'air dangereux.

Il ajouta quelque chose dans sa langue et je notai un subtil changement dans l'attitude de six ou sept des types armés de lances et de casse-tête : maintenant, ce n'était plus le cheval mais moi qu'ils observaient.

— Je dois te poser une question, reprit Prend-Son-Temps. C'est une vieille coutume. As-tu l'intention de nous porter tort, ou es-tu un voleur ?

— Hein ? Non, je ne veux de mal à personne. Je suis perdu.

Il dit encore quelque chose à ses amis qui sourirent et tournèrent à nouveau leur attention vers le cheval.

— Si tu es perdu, pouvons-nous t'aider à retrouver ton chemin ?

— C'est ce que j'espère. Avez-vous vu d'autres hommes comme moi ?

— Des gens au *dong* non coupé et qui ont des chevaux ? Je te garantis que tu es le premier.

— Il se pourrait qu'il y ait aussi des femmes. Mais elles monteraient à cheval aussi.

— À cette vue, la plupart d'entre nous mourraient de peur.

Quelqu'un fit rouler en direction du cheval une sorte de légume qui ressemblait à un chou. Le bourrin tendit le col et commença à en grignoter les feuilles.

— Ooooh ! s'exclama la petite foule.

— Est-ce que tu es... je ne sais pas, moi... tombé récemment, peut-être ? s'enquit Prend-Son-Temps. Excuse-moi. J'ai oublié de te demander ton nom.

— Madison Yazoo Leake.

— Yazoo est un nom que je peux prononcer. Veux-tu venir dans ma maison partager mon repas, Yazoo ?

— Mon cheval ne risquera rien ?

— Je te certifie que personne ne s'en approchera !

Il habitait une espèce de hutte de torchis qui ne différait en rien des autres. Une jeune femme ravissante, enceinte d'environ huit mois, faisait la cuisine.

Prend-Son-Temps fit les présentations :

— C'est Fleur de Soleil, mon épouse. Nous allons bientôt avoir un enfant.

Il lui dit quelque chose et elle répondit en souriant.

Un genre de ragoût cuisait dans une marmite – du maïs, des fèves et je ne sais quelle viande. Mais le récipient n'était pas posé sur le feu. Des boulettes d'argile portées au rouge étaient empilées sur les charbons. De temps à autre, Fleur de Soleil en laissait tomber une dans sa ratatouille qui ne tardait pas à se mettre à bouillir. Ce fricot sentait merveilleusement bon.

La pièce unique, plongée dans la pénombre, était tendue de peaux de bêtes. Dans les coins étaient disposés des pierres et des bois sculptés. J'examinai un de ces objets – un petit raton laveur tenant un poisson entre ses pattes. On distinguait chaque raie de la queue du raton laveur et chacune des écailles du poisson.

Prend-Son-Temps se saisit de la sculpture.

— Ce n'est pas très réussi, dit-il. Mon défunt oncle, lui, savait vraiment ce que c'était que de sculpter une pipe.

— C'est ce que tu fais ?

— Graver les pipes ? Oui. (Il s'abîma dans la contemplation de ses pieds.) Enfin, les autres le disent.

— Ce sont de très belles sculptures.

Il sourit et dit quelque chose à Fleur de Soleil qui me regarda et sourit à son tour avant d'éclater de rire.

— Le souper n'est pas encore prêt. Veux-tu faire un tour avec moi, Yazoo ? Cela t'aidera peut-être à te rappeler le chemin.

— Certainement.

Le village qui dominait les champs cultivés et le fleuve était construit autour d'une place centrale en terre battue de part et d'autre de laquelle se dressaient deux grands tertres. Le premier, arrondi, n'était qu'une cabane comme les autres, mais un peu plus spacieuse. L'édifice qui lui faisait face ressemblait à une pyramide tronquée, couronnée d'un bâtiment long et bas fait de gros rondins. À ses extrémités et en son centre étaient érigées les effigies d'un oiseau muni d'une huppe et d'un long bec.

— C'est notre temple, m'expliqua Prend-Son-Temps. Il est modeste mais nous y tenons.

— Qui habite là-bas ? lui demandai-je en tendant le bras de l'autre côté de la place.

— Si nous restons quelques minutes, tu devrais le voir. C'est la demeure de l'Homme Soleil, notre chef. Tous les matins, il s'égosille pour que le soleil se lève et, tous les soirs, il pousse des cris de lamentation quand il se couche. Comme le font tous les autres Hommes Soleil.

— Combien sont-ils ?

— Oh ! Il y en a dans chaque village. Ils sont des milliers, je pense –

peut-être même plus. La plus grande partie de la confédération à laquelle nous appartenons est sur l'autre rive du Fleuve. À l'ouest, c'est la terre des Huastecas, que l'on appelle aussi les Meshicas. Dans leur langage, le nom de leur dieu sonne comme un gros pet. Ils sont malveillants mais nous faisons du troc avec eux. Et aussi des guerres rituelles.

— Comment occupez-vous votre temps ?

— On chasse. On va à la pêche. On travaille les champs. Moi, je confectionne des pipes, d'autres tannent les peaux, fabriquent des lances – des choses comme ça. Nous entretenons des relations commerciales avec d'autres Villages Soleil. Nous enterrons les morts, nous élevons les enfants – comme tout le monde.

— Et vous faites aussi du négoce avec ceux que tu appelles les Marchands et les Nordiques ?

— Une fois par an, à peu près. Tu les as manqués et il faudra attendre le printemps, juste avant la récolte, pour que tu puisses les voir. Nous passons presque tout l'hiver à faire des trucs et des machins et ils nous donnent en échange des vêtements, des haches, des couteaux, des perles – bref, des choses que nous sommes trop paresseux pour apprendre à faire nous-mêmes.

Je remarquai un groupe rassemblé à côté d'une des grandes cabanes au nord de la place, des hommes et des femmes qui avaient presque tous de curieux et éclatants tatouages semblables à ceux des trois types que j'avais vus quand je me baignais.

En fait, Moe et Curly étaient là. Le second agita le bras pour dire bonjour à Prend-Son-Temps.

— C'est l'un des chasseurs que j'ai rencontrés cet après-midi.

Un autre gus se tourna vers moi. Son visage était bariolé d'éclairs verts. Sur son front était peint un troisième œil d'où coulaient des larmes. Il avait des dents d'ours en guise de pendants d'oreilles. De petites mains de plus en plus minuscules décoraient ses propres mains.

— Ce sont les adorateurs du Busard, me dit Prend-Son-Temps sans tourner la tête. L'homme qui te regarde s'appelle Hamboon Bokulla, ce qui veut dire Tueur-Qui-Rêve. Il est leur chef.

— Les adorateurs du Busard ? répétais-je.

— Nous, le Peuple Soleil, nous prenons la mort comme elle vient. Nous ensevelissons nos morts sous de grands tas de terre avec de jolies choses pour les accompagner. Mais les adorateurs du Busard sont une nouveauté. Ils rendent un culte à la mort elle-même, au deuil, aux pleurs, à la putréfaction. Ils n'adorent pas le Pivert. (Prend-Son-Temps tendit le menton en direction du temple.) Mais ils font quand même partie du village. Ils surgissent partout. Ils croient que la fin du monde est proche et ils dansent pour l'amadouer.

— Et toi, qu'est-ce que tu crois ?

— Je crois que le souper est prêt.

Et c'est ainsi que tout a commencé. C'est ainsi que je vis maintenant dans un village de deux cents huttes au bord du Mississippi parmi des gens qui adorent un pivert et élèvent des tumulus pour ensevelir leurs morts.

Mon intention première n'était pas de mener ce genre d'existence mais le sort en a décidé ainsi. J'étais consciencieux. J'essayais de découvrir où j'étais – et... quand. Apparemment, personne ne le savait.

Le deuxième jour, j'amenai mon cheval à proximité de la place du village. Les habitants lui apportaient des quantités de choses à manger et restaient des heures à le regarder en échangeant force commentaires.

Dans les débuts, je branchais ma radio-balise environ toutes les heures pour le cas où il y aurait eu du nouveau du côté de la brèche temporelle. Prend-Son-Temps me présenta à l'Homme Soleil, un sympathique vieillard maigre comme un cent de clous, et à son neveu qui était vraisemblablement son dauphin. (Quand un Homme Soleil meurt, toutes les femmes se réunissent en conciliabule pour choisir son successeur, à savoir son parent le plus proche du côté de sa sœur.) Je m'efforçais de recueillir le plus d'informations possible, des choses que tout un chacun semblait connaître – combien il existe de Villages Soleil, quelle est la longueur de la Grande Rivière, quand ont lieu les semailles, comment on fabrique les bébés. Patient comme l'indiquait son nom, Prend-Son-Temps me servait d'interprète. Lui et Fleur de Soleil m'apprenaient quelques mots, quelques expressions par-ci, par-là.

Le village s'appelait le Village, le fleuve le Fleuve, le ciel le Ciel et le peuple le Peuple. Le troisième jour de ma présence, après une longue palabre, Prend-Son-Temps et Fleur de Soleil me proposèrent de m'offrir l'hospitalité jusqu'à ce que je trouve ceux que je cherchais.

J'acceptai leur offre. Je me mis à aider Fleur de Soleil à vaquer aux tâches domestiques, je faisais des promenades avec son mari et j'essayais de voir comment il s'y prenait pour fabriquer ses pipes. J'enrichissais mon vocabulaire et prenais soin de mon cheval.

Dans les premiers temps, je graissais mon mousqueton et affûtais mon poignard tous les soirs. Je branchais ma radio-balise d'heure en heure, puis une fois par jour, puis une fois tous les deux jours. Finalement, je rangeai mon mousqueton, enveloppé dans une peau huilée, derrière ma couche. Je lavai mon treillis dans la Rivière. Je m'initiai aux coutumes locales. (Le deuxième jour, j'interrogeai Prend-Son-Temps à propos de certaines fonctions physiologiques. Il tendit le doigt vers un point de la rive en dehors du village. « C'est la Colline de

la Merde, me dit-il. Regarde où tu mets les pieds. Au-delà des champs, on pisse n'importe où. »)

Et voilà. Je m'exerce à façonner des pipes en pierre. Fleur de Soleil vient de confectionner un pagne à mon intention. Je me suis senti tout bête mais j'ai enlevé mon treillis (derrière une peau tendue sur cadre en guise de paravent) et il a rejoint le reste de mon barda.

J'ai attaché le pagne autour de mes reins comme eux.

Fleur de Soleil a fait une remarque.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demandai-je à Prend-Son-Temps.

— Qu'on ne devinerait jamais que ton *dong* n'est pas coupé.

Je souris. Et rougis.

— Merci, Fleur de Soleil.

## LA BOÎTE II

JOURNAL DE SMITH

8 octobre

*Nous avons de la musique, maintenant. Si on peut appeler ça de la musique.*

*Au mépris des consignes, le technicien Jones a son mini-cassetophone portable et ce qu'il considérait comme ses vingt meilleures cassettes. Il avait planqué tout ça dans son paquetage.*

*Seulement, avant qu'il fasse le saut, quelqu'un avait fouillé dans son fourbi et lui avait fauché toutes ses bandes, à l'exception de trois : Great Movie Love Themes, chanté par Roger Whitaker, 16 Hits by Glenn Miller et Rip My Duck par Moe et les Meanies. Question éclectisme, il est difficile de faire mieux.*

*Tout cela, nous le savons parce que, le sixième jour de notre exil, Jones a sorti son zinzin. Il n'était pas le seul à avoir remarqué que les bonshommes étaient en train de devenir fous de cafard. Il a apporté sa musique pour remonter le moral de la troupe.*

*Le sergent Sigmo, chargé des communications, a branché l'engin sur la sono du système d'alerte générale et, désormais, nous avons droit à la musique de quatorze heures à la tombée de la nuit.*

*C'est le Miller qui fonctionne le plus. Moe et les Meanies vous font sortir les gars de leurs tentes en moins de trente secondes. Mais c'était le but recherché. J'ai vu des types faire semblant d'armer leurs mousquetons chaque fois que la sono diffuse Roger Whitaker. Ça chauffe dur tandis qu'on contemple le bayou, qu'on remplit des sacs de terre, qu'on nourrit les chevaux ou je ne sais quoi encore en attendant le retour des éclaireurs.*

*Spaulding a convoqué tous les officiers. La patrouille envoyée en reconnaissance vers le nord vient de rentrer à la base.*



### LEAKE III

Nous le baptiserons Ismaël.

Nous étions allés jusqu'au Fleuve pour voir s'il y avait quelque chose à attraper. Il faisait chaud et le soleil donnait, bien que, pour moi, on dût être fin novembre.

Prend-Son-Temps avait un harpon – un manche sur lequel étaient montés trois crochets de cuivre et à la tête duquel était enfilée une lanière de cuir vert enroulée autour de ses reins.

Arrivé à l'extrémité du banc de sable, il scruta le Fleuve, la main en visière au-dessus des yeux pour se protéger de l'éclat du soleil.

Quelque chose nageait entre deux eaux. C'était gros.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je pensais que c'était peut-être un alligator.

Prend-Son-Temps se retourna, vit ce que je lui désignais du doigt, m'empoigna par le bras pour me faire comprendre qu'il fallait que j'observe le silence et, d'un signe, m'ordonna de lui passer mon javelot. Je m'exécutai.

Il rebroussa chemin avec lenteur, puis s'enfonça au milieu des herbes qui bordaient le Fleuve. Je ne bougeai pas. Pendant quelques minutes, je ne le vis plus mais les hautes herbes qui ondulaient m'indiquaient qu'il rampait. Leur sommet se balançait au bout des tiges. La chose plongeait de temps en temps pour refaire ensuite surface à plus ou moins grande distance de la berge. J'étais toujours incapable de l'identifier. Dans l'ombre des arbres surplombants, on ne discernait qu'une masse sombre.

Soudain, le harpon de Prend-Son-Temps jaillit de la végétation et, en un éclair, creva la surface des eaux.

Une tonne d'écume fusa dans les airs.

— Youh-ha ! Oh-hyaha ! cria Prend-Son-Temps.

La lanière se tendit, entraînée par le harpon, en claquant contre les arbres.

— Yaz !

Déjà, des hommes se précipitaient, venant du village et des champs.

Tandis que je m'élançais pour répondre à l'appel de Prend-Son-Temps, je vis son javelot surgir des hautes herbes, traçant une parabole qui acheva sa carrière dans les eaux bouillonnantes. Une sorte de monstrueuse toux retentit alors. Comme je m'enfonçais, coudes au corps, dans la végétation, j'eus le temps d'entr'apercevoir d'autres formes sombres, qui jusque-là m'avaient échappé, disparaître en aval.

Quand j'arrivai, quelques villageois étaient déjà là.

Ils lancèrent leurs harpons. L'eau devint rouge et ses remous

cessèrent.

Des membres de la tribu sautèrent dans des pirogues en criant à tue-tête pour se lancer à grand renfort de coups de pagaies à la poursuite des ombres qui avaient pris la fuite.

Je rejoignis Prend-Son-Temps et agrippai la lanière qu'il tenait. Quelqu'un dans une pirogue balança une corde dans l'eau rouge et nous en envoya l'extrémité. Nous halâmes de toutes nos forces, et ho-hisse.

Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais mais, en tout cas, pas à cela.

On vit d'abord émerger une queue plate et fourchue, puis des bourrelets de peau rose, puis des nageoires transpercées de harpons et, enfin, quelque chose qui ressemblait à une tête de morse, moins les défenses. Ce satané bestiau devait bien peser une demi-tonne. Sa gueule était hérissée de poils raides gros comme des crayons.

C'était un lamantin. Je n'en avais jamais vu de cette taille. Dans mon temps d'origine, l'espèce était quasi éteinte. Des connards les pourchassaient dans des hors-bord (c'était avant la Guerre), les mêmes les descendaient au 22 long rifle. Jadis, il y en avait des quantités dans les fleuves du Sud.

Eh bien, ici, l'espèce n'était pas éteinte. Deux canoës en avaient harponné un et, pendant que le reste de la troupe filait, des clameurs victorieuses retentissaient d'un bout à l'autre de cette portion du Fleuve.

Tout le monde exultait. Une tonne de viande, c'était une tonne de viande. Les villageois, après avoir hissé les deux lamantins jusqu'à la rive, se mirent en devoir de les dépecer.

Je m'approchai de la prise de Prend-Son-Temps. Un nénuphar était encore fiché au coin de la gueule aplatie de l'animal. Dans le village, c'était l'extase.

Ici, tout le monde est resté très enfant.

### BESSIE III

Le premier camion fit l'ascension de la falaise pendant qu'ils attendaient.

L'équipe placée sous la direction du Dr Jameson arriva un peu après midi. Bessie et Kincaid étaient allés surveiller la mise en place du quadrillage préliminaire du grand tumulus. Ils avaient en tête de modifier l'orientation de la tranchée pour la faire aboutir à six mètres de l'axe central du tertre au lieu des trois initialement prévus.

Jameson examina les crânes de chevaux et les projectiles, puis, sans mot dire, alla explorer la tranchée témoin du plus petit des deux tumulus en se glissant sous la bâche qui le recouvrait.

Quand il en ressortit, il était en nage.

— Je n'ai remarqué aucune intrusion, sacré nom de Dieu ! dit-il en s'épongeant le front. Oh ! Pardonnez-moi, Bessie.

Son visage brûlé par le soleil devint encore plus rouge. Bien qu'il n'eût guère plus de la quarantaine, il avait les épaules voûtées à force de se couler dans des boyaux trop étroits pour qu'on pût garder la tête levée. Il portait un pantalon de cheval marron, une chemise kaki et était coiffé d'un vieux béret de marine. Bessie savait que son idole n'était pas un archéologue mais le paléontologue Roy Chapman Andrews dont la trouvaille spectaculaire d'œufs de dinosaures dans le désert de Gobi avait été l'événement le plus marquant depuis la découverte, en 22, de la tombe de Toutankhamon. Ses yeux avaient la couleur de la poussière dont il était en permanence recouvert.

— Il est possible que nous ayons affaire à deux cultures différentes. (Il avait ôté son béret et, tout en parlant, le faisait tourner au bout de son doigt.) En premier lieu, une survivance postcolombienne combinée à une péripétie espagnole datant peut-être de De Soto, voire de l'occupation française. Ce serait déjà un phénomène rarissime. Et, en second lieu, une intrusion de projectiles. Non, ne m'interrompez pas ! Quelqu'un a vidé son chargeur sur le tumulus, il s'est trouvé que l'une des balles a touché un cheval et que, au bout de quelques années, les douilles se sont enfoncées jusqu'à ce niveau. (Il dévisagea Bessie et Kincaid.) C'est un canular, conclut-il.

Il resta une bonne minute à contempler ses interlocuteurs qui gardaient le silence. Devant lui, les crânes, les cartouches, les tessons et les notes de fouilles étaient alignés sur la table. Il s'assit sur un tabouret.

— J'ai besoin d'un verre.

— Je ne peux vous proposer que de la citronnade ou de l'eau pure, fit Bessie. Je ne crois pas que Washington soit passé chez le bootlegger cette semaine.

— Moi, si, dit Jameson.

Il sortit de la tente et revint quelques instants plus tard avec une flasque qu'il tendit à la ronde, mais les autres déclinèrent l'invite. Il feuilleta à nouveau les notes.

— Ah ! Ces sacrées poteries Coles Creek ! soupira-t-il. J'en ai assez vu depuis quinze jours pour en être dégoûté jusqu'à mon dernier soupir ! Il y a des moments où je me dis que ces gens-là passaient exclusivement leur temps à dormir, manger, enterrer leurs morts et fabriquer de la vaisselle.

— C'est encore une chance, rétorqua Kincaid. Autrement, nous n'aurions plus qu'à nous inscrire au chômage tous autant que nous sommes.

— Gillihan a quand même fini par exhumer cet abri de pierres au bord du fleuve. Il était très emmer... très ennuyé quand vous lui avez dit de le démanteler. Il est venu avec ses étudiants, bien sûr, et c'était le plus bel abri que nous ayons encore jamais vu. Il contenait des os de gros félins.

— Toute la question est de savoir ce qu'on va faire, répliqua Kincaid. Est-ce qu'on commence tout de suite à excaver le tumulus ou est-ce qu'on attend le patron ?

— Je n'ai pas envie de laisser mes pelles et mes pioches se couvrir de toiles d'araignée.

— Qu'en pensez-vous, Bessie ?

— Mettons-nous au travail. Le seul ennui, c'est que nous aurons à répondre à pas mal de questions quand Gillihan appliquera.

— Nous épinglerons sur la tente une note le priant d'examiner ce qui a été exhumé avant de venir nous rejoindre en bas.

— À propos, dit Jameson, vous savez que, dans le Nord, il pleut sans discontinuer depuis deux jours ?

## LA BOÎTE III

JOURNAL DE SMITH

13 octobre

*Il faut que je parle du chien.*

*Le deuxième jour de notre installation sur l'emplacement de ce qui sera un jour une piste d'atterrissage en haut de la falaise, Spaulding a remarqué que l'un des hommes avait avec lui un vieux dalmatien (qu'il appelait Sparky). Le gars a expliqué qu'il l'avait trouvé errant lorsque nous étions arrivés et qu'il serait bon que le véto l'examine si le colonel n'y voyait pas d'inconvénient.*

*Spaulding lui donna le feu vert mais lui recommanda de ne pas trop s'attacher à cette bête car il n'était pas question qu'il puisse l'emmener pour cette mission.*

*Le véto examina donc Sparky et le garda en pension au chenil car la pauvre bête était efflanquée et bien mal en point.*

*Puis, une semaine plus tard, Heidegger s'est amené et il a commencé à faire voyager les souris d'abord, les singes ensuite pour étalonner le portail temporel. Qu'on ne me demande surtout pas comment il se débrouillait pour suivre leurs pérégrinations : je n'en ai aucune idée. Heidegger vit dans un monde tellement à part que personne ne peut avoir de conversation avec lui.*

*Bref, il a besoin de quelque chose pour étalonner réellement sa machine. Il cherche un peu partout et repère Sparky chez le véto. Il n'est au courant de rien. Aussi, un beau soir, il va chercher Sparky pour le fourrer dans son zinzin.*

*Comprenant qu'il va lui arriver des désagréments, Sparky essaie de le mordre (ce n'est pas moi qui le lui reprocherais), et, non sans mal, Heidegger réussit finalement à le mettre à l'intérieur de la machine. Du coup, l'animal devient fou furieux et, dans sa rage, il se blesse en se jetant sur les parois. Heidegger appuie sur le bouton.*

*Après que Heidegger l'a expédié, le soldat se pointe pour jouer avec son chien. Plus de chien. Il demande au véto où il est passé. Le véto n'en sait rien. Ils vont tous les deux voir Spaulding et Spaulding va voir Heidegger.*

*— Je crois bien qu'il est perdu, dit celui-ci. Je regrette, mon vieux, mais j'ai pensé que c'était un animal expérimental. Et je suis désolé de l'avoir blessé.*

*— Comment ça, blessé ? s'exclame le soldat, les larmes aux yeux.*

*— En essayant de me mordre, il a accroché un de ses ergots dans la machine et cela l'a arraché. Je suis navré.*

*— Bougre de salaud ! se met alors à hurler le soldat. Vous mériteriez*

*que je vous étrangle !*

*Le véto s'est interposé pour séparer les deux hommes. Il a calmé le soldat. Après le départ de ce dernier, il s'est tourné vers Heidegger.*

*— Où qu'il puisse se trouver maintenant, Sparky n'a plus d'ergots à accrocher nulle part.*

*— Que voulez-vous dire ? s'enquit Heidegger.*

*— Eh bien, j'avais moi-même procédé à l'ablation d'une de ses griffes surnuméraires qui ne tenait plus qu'à un fil et qui était infectée quand ce garçon me l'a amené.*

*Heidegger planta ses yeux dans ceux du vétérinaire.*

*— Quel ergot était-ce ?*

*— Le gauche. Il ne lui restait plus que le droit lorsque vous vous êtes livré à votre expérimentation.*

*Heidegger ôta ses lunettes et se massa les paupières.*

*— Il avait ses deux ergots quand je l'ai transféré dans la machine. (Il contempla celle-ci avec un respect nouveau.) Et c'est le gauche qui a été arraché et est demeuré planté dans la cloison avant que je l'expédie.*

*Spaulding nous a raconté cet épisode quand Heidegger s'est déclaré certain que tout irait comme sur des roulettes, et c'est à ce moment-là que nous aurions dû commencer à nous faire de la bile.*

*Il faut de tout pour faire un monde.*

## LEAKE IV

« Les pierres tombales disent la vérité à peine quarante ans. Les générations passent et quelques arbres demeurent. Les Familles anciennes ne durent pas trois Chênes. »

BROWNE, *Urn Burial*, 1658

Fleur de Soleil était en travail et une sacrée tempête s'approchait.

La météo, ici, n'a aucun rapport avec celle de mon époque d'origine. Le ciel s'était couvert en fin d'après-midi. Au crépuscule, un gigantesque nuage noir oblitérait le ciel, au sud. Avant même que le soleil ne fût entièrement couché, son dôme brasillait d'éclairs d'argent et de pourpre. La nuée d'orage avait dû se former à une quarantaine de kilomètres de là. Elle avançait vers nous – lentement, majestueusement.

Les premiers coups de tonnerre coïncidèrent avec l'arrivée de la sage-femme qui, avant toute chose, commença par nous mettre à la porte sans autre forme de procès. Une lueur éblouissante embrasa les cieux. L'une après l'autre, des torches s'allumaient sur la place centrale. Je demandai à Prend-Son-Temps ce qui se passait.

— La population va adresser des prières au Dieu Pivert. La foudre risque fort de tomber sur le village.

— Ah bon ? Il faut que nous y allions ?

— Je peux aussi bien prier ici. L'Homme Soleil est au mieux de sa forme. Il n'a pas besoin de moi.

De la hutte s'éleva une plainte aiguë. C'était Fleur de Soleil.

— Éloignons-nous un peu, dit Prend-Son-Temps.

— Tu es inquiet ? Moi, oui.

— Tout est dans le bec du Dieu. La tradition exige que je ne sois pas à portée d'oreille sinon le bébé peut naître sourd.

Nous nous dirigeâmes vers l'esplanade. Quelques adeptes du culte du Busard, plantés devant l'entrée d'une cabane, avaient les yeux fixés sur l'orage. Ils ne bougeaient pas. Ne parlaient pas.

Les grondements du tonnerre se succédaient sans trêve, dans un fracas continu, et les nuages ne cessaient de s'illuminer. Des éclairs scintillaient au-dessus des créneaux de la clôture et une odeur d'ozone imprégnait l'air.

— Bientôt, les adorateurs du Busard vont danser pour attirer l'orage, m'avertit Prend-Son-Temps.

— Pourquoi donc ?

— Ils ont encore plus le goût de la mort que nous. Ils la sollicitent. Ils sont comme ça.

— Je ne crois pas que cette tempête aura besoin de quelque assistance que ce soit.

Les grondements du tonnerre étaient tels qu'on aurait dit que quelqu'un tapait sur des cymbales juste devant nous.

Je tournai mon regard au-delà de l'enceinte et des tumulus funéraires en direction des champs desséchés. Là-bas, les arbres qu'éclairait la tempête naissante commençaient à ondoyer. Le vent et la pluie nous giflaient.

Les éclairs grésillaient à la base des nuages, déchiraient le ciel d'un bout à l'autre, fermentaient à l'intérieur d'un cumulus.

Des torches luisaient devant le tertre servant d'assise au temple et les lambeaux d'une mélodie dont les rafales et le tumulte m'empêchaient de comprendre le sens me parvenaient.

— Allons jusqu'à la grande butte, fit Prend-Son-Temps.

Des gens couraient vers la place. Contrairement à eux, nous nous rendîmes d'un pas tranquille jusqu'au monticule qui servait jadis à ensevelir les morts et nous nous assîmes.

Le vent cinglait la forêt, courbant les arbres. Le bruit du tonnerre ressemblait à l'explosion d'un 155 qui vous pète aux oreilles. Le ciel bas était oppressant. Une nappe de nuages qui s'effiloçaient tourbillonnait autour de nous, comme un mur qui atteignait presque la cime des arbres. Sa base était un panachage de verts et de violets.

— Nous allons avoir de la grêle, dis-je, comme si la remarque s'imposait.

Prend-Son-Temps tenait à la main une pipe inachevée. Il aurait pu continuer de la ciseler à la lueur des éclairs qui fusaient sans discontinuer.

Là-bas, à l'extrémité de la place, l'Homme Soleil était debout en haut des marches du temple. Le chaume arraché du toit de l'édifice voletait alentour, on aurait cru voir passer des traînées de neige. Plusieurs torches s'étaient éteintes, soufflées par la bourrasque.

La bouffée d'air humide et froid nous assaillit comme une volée de coups de poing. Les grêlons tombaient dru sur le Fleuve et, de l'autre côté, les arbres semblaient mugir comme des animaux.

La foudre frappa la palissade, à l'est. Les craquements du tonnerre évoquaient l'huile bouillante aspergeant de la glace. Des grêlons gros comme des œufs de poule se mirent à pleuvoir sur nous, une vraie séance d'entraînement à la batte sur l'Astrodrome ! Nous abandonnâmes le monticule au moment où l'averse s'abattait sur le village.

Nous rejoignîmes, coudes au corps, la cabane d'un cousin de Prend-Son-Temps où allaient chercher abri quelques parents à lui. Le vent hurlant faisait trembler les murs de torchis. Agglutinés devant l'entrée, nous regardions. La place centrale, dont on n'avait plus qu'une vue



brouillée, était déserte. Quelques torches luisaient sous l'auvent du temple où des gens s'étaient réfugiés.

La foudre tomba sur une paillote à l'autre bout du village et sa toiture s'embrasa dans une explosion assourdissante. Dans le ciel illuminé, les grêlons prenaient de faux airs de guirlandes d'arbres de Noël. Ses occupants évacuaient la case en feu et aidaient les autres à sortir du brasier. L'un d'eux fut assommé par un de ces grêlons. Puis à la grêle succéda la pluie. Des chapes de pluie qui tombaient verticalement.

Le tonnerre gronda et j'eus peur que mon sphincter ne se relâchât. Une section de la hutte où nous avions trouvé asile fut littéralement soufflée. Sous la pluie torrentielle qui se déversait sur nous, nous nous précipitâmes à l'intérieur en nous cognant les uns aux autres pour récupérer ce qu'il était possible de sauver dans le sol boueux.

Deux choses, alors, se produisirent en même temps.

Je vis la sage-femme et Fleur de Soleil se diriger vers la place en se faufilant entre les cabanes. Elles portaient quelque chose.

Et le temple se désintégra, atteint de plein fouet par la foudre.

Les villageois se ruèrent vers l'éminence en hurlant, Prend-Son-Temps avec eux. Moi, je me précipitai vers Fleur de Soleil.

Les éclairs étaient hallucinants et nous risquions tous d'être foudroyés d'un instant à l'autre. Les rafales de vent et de pluie nous assaillaient. Au bout de quelques pas, j'étais trempé jusqu'aux os. Si la grêle ne s'était pas arrêtée, je serais aujourd'hui un homme mort.

Entre les éclairs, les incendies illuminaient la nuit. Tout le faîte du tumulus était en flammes. Des hommes escaladaient les murs du temple, grimpaient sur le toit pour trancher les attaches des gerbes de paille qui le constituaient, le bombardaient de poignées de boue et de terre détrempée.

J'arrivai à la hauteur de Fleur de Soleil et de la sage-femme. Fleur de Soleil leva les yeux vers moi. Son visage était ruisselant. Les deux femmes portaient une sorte de paquet enveloppé dans une couverture. Elles ne dirent rien. Ce n'était pas la peine.

Entre les roulements de tonnerre, j'entendais les sanglots presque inaudibles de Fleur de Soleil.

À nouveau, la foudre frappa. Cette fois, ce fut le mur d'enceinte qui se désagrégea du côté nord et des éclats de bois voltigèrent en tous sens.

À présent, les adorateurs du Busard dansaient, groupés au milieu de l'esplanade. Ils se balançaient sur place d'avant en arrière en psalmodiant leur mélopée. Aucun d'eux ne participait à la lutte contre les incendies, aucun n'aidait quiconque à sortir des cabanes en flammes.

La pluie nous obligeait à nous plier en deux.

Le toit d'une case s'envola et s'abattit sur la place. Ce fut un miracle si personne ne fut écrasé. Un chœur de plaintes et de gémissements commença à retentir d'un bout à l'autre du village. On s'appelait en employant les vrais noms de chacun, pas les noms rituels. Il y avait des blessés, des estropiés, des brûlés, des morts, peut-être.

Je tendis les bras pour que la sage-femme me passe le paquet inerte et attirai Fleur de Soleil contre moi. À bout de force, elle tremblait comme une feuille. Je la guidai vers le temple.

En haut de la butte, les sauveteurs s'étaient en partie rendus maîtres du feu et presque tous les objets de culte avaient été sauvés. Il y avait toujours des gens qui couraient çà et là, et l'Homme Soleil, qui avait pris la direction des opérations, les envoyait vers d'autres foyers d'incendie. Il ordonna d'une voix stridente aux femmes d'aller chercher des paniers et des cruches. Il n'y avait plus personne dans les maisons, maintenant : tout le monde était dehors en dépit de l'averse et des éclairs.

Soudain, il y eut, venant de la forêt et se dirigeant du nord au sud, un tintamarre semblable au ferraillement qu'aurait pu produire un train de marchandises – le bruit des arbres déracinés.

Et, d'un seul coup, la pluie cessa. Comme si l'on avait tourné un robinet.

Le vacarme gagna en intensité. Des éclairs jaillissaient au sein de la muraille de nuages rampants que j'apercevais entre deux illuminations. Nous vîmes alors la tornade, tel un monstrueux anaconda, se ruer vers les champs et le village.

Je n'entendais pas seulement son rugissement. J'entendais aussi des petits riens – le grésillement d'un grillon, le floc-floc des gouttes d'eau tombant d'un toit. J'entendais les piétinements de quel-qu'un qui pataugeait dans une petite flaque. J'entendais crépiter les flammes qui dévoraient le toit du temple. J'entendais à l'autre extrémité du village quelqu'un crier le mot « panier ».

Le fracas de la tornade était de plus en plus assourdissant. Comme quand on pousse à fond le volume du son.

Devant les marches du temple, j'incitai Fleur de Soleil à monter.

— Je ne pourrai pas, dit-elle.

— Si.

Je l'entraînai. Et elle me suivit.

Tout le monde était hypnotisé par le spectacle des arbres que la tornade arrachait sur son passage. Il y avait encore des éclairs mais son tumulte noyait les échos du tonnerre.

Le cyclone affectait la forme d'un S bancal. Le long de son pourtour, on entr'apercevait des masses informes – troncs d'arbres, alligators, blocs de rocher – qui s'évanouissaient aussitôt, englouties par les ténèbres. Une maxi-poubelle, quoi ! Les yeux m'en sortaient de la tête.

Quelqu'un nous vit.

— Non ! nous crièrent les gens. Non !

Nous étions arrivés en haut des gradins. Fleur de Soleil, moi et l'enfant mort-né. Levant bien haut le paquet enveloppé dans sa couverture, je le brandis à bout de bras.

La tornade hurlante balaya la lisière des champs, arrachant feuillages et vrilles mortes sur son passage. Elle s'éloignait vers le sud.

Je tenais le bébé au-dessus de ma tête, le plus haut possible. Personne n'essaya de m'arrêter.

La tornade décrocha.

L'entonnoir qui aspirait tout, la terre et les débris, s'éleva. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Pendant quelques secondes, la farandole des éclairs violets s'interrompit et l'obscurité fut totale. Pour la première fois depuis deux heures.

Puis, une intense clarté nous enveloppa.

La tornade était suspendue entre ciel et terre. Son cône renversé s'évasait directement au-dessus de moi. J'éprouvai dans tout le corps des picotements de frayeur qui s'alliaient au fourmillement de l'électricité statique. Mes cheveux crépitaient d'étincelles. L'ouragan battait en retraite, majestueusement, telle une montagne inversée en marche. Sa clameur se fit plus forte à la lisière nord des champs où il déracinait encore des arbres sur son chemin. Il allait vers le Fleuve.

L'orage s'apaisa. Maintenant ce n'était plus qu'une pluie légère, fraîche et indolente qui nous arrosait. Des éclairs fulguraient encore de temps à autre mais le tonnerre n'était plus qu'un lointain fracas assourdi. L'incendie du temple ravagé était presque éteint, il n'y avait plus que quelques flammes.

Prend-Son-Temps nous rejoignit. Il prit Fleur de Soleil par les épaules et je lui tendis l'enfant.

Je redescendis l'escalier. Les seuls bruits humains étaient maintenant les tambourinements des pieds des adorateurs du Busard qui s'étaient remis à danser – ils ne s'étaient arrêtés qu'à l'approche de la tornade.

Quand nous arrivâmes à la dernière marche, la sage-femme n'était plus là. Quelques-uns des parents de Prend-Son-Temps nous accueillirent sur l'esplanade.

En haut du tertre, l'Homme Soleil entonna un chant d'action de grâces que tout le monde reprit en chœur, à l'exception de Prend-Son-Temps, de Fleur de Soleil et de moi-même.

Des étoiles scintillaient à l'ouest quand nous regagnâmes la cabane.

## BESSIE IV

La tranchée témoin, longue de quatre mètres cinquante, rejoignait le grand tumulus en un point situé à un peu moins d'un mètre de son centre, à gauche. William, Washington et les fouilleurs de Jameson ne l'avaient dégagée que jusqu'à son niveau originel. Kincaid leur avait alors donné l'ordre de s'attaquer au tumulus lui-même.

— Je veux une coupe de trente centimètres pour commencer. Bessie, vous veillerez à ce que le jalonnement demeure en place. Je tiens à ce que rien ne nous échappe, ici.

Au bord de la saignée, Jameson ne tenait pas en place. Kincaid et lui envoyèrent deux ouvriers aider à décharger les camions, et prirent leurs pelles pour se calmer les nerfs.

Des nuages étaient en train de s'amonceler au nord. Il n'y avait pas un souffle d'air. La chaleur était torride et une épaisse couche de brume bouchait le ciel. Jusqu'à présent, on n'avait ni entendu tonner ni vu d'éclairs zébrer ces nuages sombres.

Bessie surveillait en permanence les progrès de l'excavation, dessinant des croquis dans son cahier de fouilles d'une main sûre. Elle avait déjà tracé et numéroté seize plans de coupe décalés de trente centimètres en trente centimètres avant que les fouilleurs eussent atteint le centre du tumulus.

Quand ces derniers furent arrivés au faîte du tertre et redescendus de l'autre côté, Kincaid et Jameson se séparèrent et entreprirent de se couler dans la tranchée en rampant, l'un partant de la gauche, l'autre de la droite. On aurait dit qu'ils jouaient comme des enfants. Ou qu'ils illustraient une caricature de deux hommes mourant de soif dans le désert.

Les ouvriers, appuyés sur le manche de leurs pelles, bavardaient et plaisantaient entre eux. Ils ruisselaient de sueur. L'un d'eux en sortit une vraiment bonne et tous rirent à gorge déployée. En les entendant, Bessie tourna vivement la tête vers eux.

Kincaid et Jameson continuaient leur progression, sourds et aveugles à tout le reste, veillant à ne pas déplacer les jalons de quadrillage. Quand ils firent leur jonction, ils se relevèrent, s'essuyèrent les mains, s'époussetèrent et, après avoir brièvement tenu conseil, ils se dirigèrent vers les fouilleurs. Ceux-ci s'approchèrent de la saignée qu'ils avaient commencé à creuser et se remirent à l'ouvrage. Ils travaillaient lentement, minutieusement, transportant avec soin la terre qu'ils enlevaient jusqu'aux tamis. Large d'un peu moins d'un mètre et profonde de trente centimètres, la tranchée, partant du sommet du monticule, descendait du côté opposé.

Bessie savait qu'il avait fallu probablement un mois, peut-être

davantage, aux bâtisseurs de la culture Coles Creek pour édifier des tumulus de pareilles dimensions. Ils avaient amené à pied d'œuvre outres de cuir sur outres de cuir, paniers sur paniers remplis de terre. Pour ce faire, ils avaient affouillé le sol avec des houes constituées d'une omoplate d'animal fixée à un manche, des coquillages ou même à la main. Ériger un tumulus est une œuvre de longue haleine, mais ils durent des centaines, voire des milliers d'années. Ils peuvent être exposés en quelques jours par des fouilleurs expérimentés ou, comme cela s'est déjà malheureusement vu, éventrés en l'espace de quelques heures par des chercheurs de trésor opérant à la pelleuse et à la dynamite.

William et Washington étaient capables d'ouvrir en un temps record une tranchée que l'on eût dite tracée au cordeau et dont la profondeur ne variait que de trois à cinq centimètres. William avait le compas dans l'œil, aimait à répéter Kincaid. Il y avait aussi dans l'équipe de Jameson deux bons excavateurs, dont un Blanc du nom de Griggs, qui pouvaient faire un excellent travail sous sa direction.

Le creusement de la seconde saignée avançait plus vite que cela n'avait été le cas pour la première : on avait déjà mis au jour les racines sous-jacentes des trente premiers centimètres. Les ouvriers s'arrêtèrent et, à nouveau, Kincaid et Jameson explorèrent le boyau, chacun commençant sa lente reptation par l'extrémité opposée. Ils se rencontrèrent presque au sommet du tumulus.

— Comment allez-vous ? fit Kincaid.

Les deux hommes s'esclaffèrent, puis se remirent à l'ouvrage. Quelqu'un fit descendre du haut de la falaise un seau d'eau fraîche et une louche à puiser aux fouilleurs qui se reposaient, accablés par la chaleur.

Lorsque Kincaid en eut terminé, il se releva et but à son tour à la louche commune. Jameson, quand il arriva de l'autre côté du tumulus, sortit de la poche de sa chemise une timbale télescopique avec laquelle il étancha sa soif.

— Venez un peu, dit Kincaid à Bessie.

Quand elle les eut rejoints, il ouvrit le feu :

— Il n'y a aucun signe d'intrusion, ni d'un côté ni de l'autre. Ou alors, c'est que le tumulus a été proprement décapité, mais j'en doute. Nous allons maintenant jusqu'à preuve du contraire partir de l'hypothèse qu'il est dans son état originel.

— Il est possible, dit Jameson, qu'il s'agisse d'une terrasse de culture et qu'il n'y ait rien en dessous, auquel cas nous perdons notre temps avec ces coupes de trente centimètres.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Bessie.

— On fonce ?

Jameson acquiesça et l'on donna des instructions à William.

Et la mécanique du camp changea de nouveau de vitesse. Cela n'allait pas plus rapidement, moins, au contraire, mais ça tournait sans à-coups comme un moteur qui a un surcroît de puissance. Bessie le sentait. Les gens allaient plus lentement mais ils ne perdaient pas leur temps. On mettait tout en place pour le gros effort à venir. On remplissait les bidons. Une noria de brouettes apportait son chargement de terre à l'endroit où avaient lieu les opérations de tamisage et des tumulus miniature commençaient à pointer sous les cribles.

La jeune femme rapporta en coupe la paroi gauche de la saignée de soixante centimètres. On relevait les habituels conglomerats sphériques là où le contenu des paniers pleins de terre avait été vidé et damé. Mais Jameson et Kincaid avaient raison : il n'y avait pas eu d'intrusion. La seule disparité résidait dans la composition de ces décharges de terre : celles utilisées pour la partie inférieure et celles utilisées pour la partie terminale du cône étaient différentes. Ou bien le plus petit des deux tumulus avait été édifié postérieurement à la plate-forme, ou bien ses constructeurs avaient délibérément utilisé des matériaux hétérogènes. Ce n'était pas une technique inconnue mais elle était rare.

D'ailleurs, tout était insolite sur ce chantier. L'emplacement des tertres – au-dessous de la falaise et non à son sommet –, la forme même des tumulus, le fait qu'ils étaient reliés l'un à l'autre, cette étrange plate-forme et l'aspect conique du plus grand, le matériau employé. Outre les ossements de chevaux que le petit était le seul à receler, il y avait ces deux sortes de terre différentes dont était constitué son homologue.

Les fouilleurs travaillaient maintenant dans la tranchée exploratoire. Ils opéraient minutieusement mais les bêches s'enfonçaient un peu plus profond, fouillant le mystère, balançant des tranches successives du passé dans les brouettes qui attendaient.

Le tonnerre gronda, soudain.

Une rafraîchissante bouffée de vent passa sur le chantier, faisant claquer les tentes plantées sur la falaise.

# LA BOÎTE IV

JOURNAL DE SMITH

15 octobre

*Juste après le coucher du soleil, j'ai quitté ma tente pour faire ma ronde puisque j'étais l'officier de permanence.*

*Derrière nous, l'ombre engloutissait déjà la falaise. Un de nos hommes qui était allé à la pêche revenait du bayou avec quelques poissons-chats.*

*En l'espace de deux semaines, nous étions tous devenus des pêcheurs émérites. Une odeur de viande grillée s'échappait du gourbi du cuistot. Le petit déjeuner et le déjeuner de demain qui se préparaient. Nous n'étions pas encore dégustés du gibier.*

*La sono marchait. C'était le calme plat. Des types bavardaient assis par terre. Les sentinelles étaient à leurs postes dans les abris, face au bayou et en haut de la falaise. La tente de Spaulding était éclairée – la seule lumière à part les feux de bivouac. De temps en temps, un éclat de rire fusait. Les soldats discutaient à voix basse. J'escaladai la falaise pour effectuer ma ronde et dire bonjour aux hommes de garde.*

*La lune surgit au-dessus de l'eau, semblable à une citrouille. Le camp se préparait pour la nuit. Le bayou n'était plus qu'une surface de verre lisse ceinturée d'arbres que striait le reflet orangé du disque lunaire devant lequel on voyait voler les chauves-souris.*

*Le haut-parleur distillait Moonlight Serenade.*

*C'était l'image même de la sérénité.*

## LEAKE V

« Au commencement, le monde tout entier était semblable à l'Amérique. »

John LOCKE

Cette nuit, il a neigé. La veille, avant de m'endormir, j'avais eu froid en dépit de la peau de chevreuil dans laquelle j'étais entortillé. Le flac-flac des chandelles de glace qui, en fondant, tombaient du toit de la cabane m'avait réveillé au petit matin.

Le village disparaissait sous un tapis blanc épais de dix centimètres. Prend-Son-Temps était debout devant la porte. Fleur de Soleil avait tisonné le feu et l'odeur de la fumée de sapin emplissait la hutte.

— L'hiver est arrivé, dit Prend-Son-Temps.

— Je ne pensais pas qu'il neigeait ici.

— Cela arrive mais ce n'est pas fréquent.

Nous nous assîmes pour attaquer le petit-déjeuner – viande séchée et bouillie de gruau – mais un appel venant de dehors nous interrompit avant même que nous eussions commencé.

— Qu'est-ce que c'est encore ? s'exclama Fleur de Soleil.

— Entrez ! fit Prend-Son-Temps.

Hamboon Bokulla, le Tueur-Qui-Rêve, surgit, suivi de Moe. Ils se mirent à parler avec un débit si précipité que je n'attrapai au vol qu'un mot sur cinq. Fleur de Soleil écouta quelques instants, puis elle prit deux sacs de pemmican qu'elle compléta avec du gruau.

Moe et Tueur-Qui-Rêve ressortirent. Prend-Son-Temps dit quelque chose à sa femme qui lui remit les deux sacs de viande boucanée.

— Yaz, fit-il tout en fouillant dans sa réserve de pipes en pierre, il y a quelque chose que je dois faire et il faut que tu y assistes.

— Je ne demande pas mieux.

Je n'aimais pas trop Tueur-Qui-Rêve et je n'avais pas l'impression qu'il était porteur de bonnes nouvelles.

Prend-Son-Temps fourra quelque chose dans son sac à pipes et serra Fleur de Soleil dans ses bras. Elle se tourna vers moi et posa un instant la main sur mon épaule. Je ne sais pourquoi mais, quand nous sortîmes, j'avais les joues en feu. Tous les quatre, nous prîmes le pas de gymnastique. Regarder la neige est une chose. Courir dedans avec des mocassins en est une autre.

Nous n'avions pas parcouru trois kilomètres que j'étais déjà à bout de souffle. Prend-Son-Temps n'avait pas ouvert la bouche depuis que nous avions quitté la case. Il n'avait pour tout bagage que son couteau et son sac à pipes. Moi, j'avais ma baïonnette, mon court javelot et un



casse-tête. On aurait dit que Moe et Tueur-Qui-Rêve étaient prêts pour une petite guerre.

Tournant le dos à la rivière, nous nous dirigions vers le nord-ouest. La neige craquait et crissait sous nos pas. Moe, qui ouvrait la marche, suivait une sorte de piste pour moi indiscernable. Je me contentais de mettre scrupuleusement mes pieds dans ses traces. Et serrais plus étroitement ma couverture autour de mes épaules.

Sous la neige, le paysage était totalement différent. Il faisait un peu penser à un Bruegel avec ce ciel gris et glauque, ces lointains qui se perdaient dans des ombres verdâtres. Les flaques étaient autant de mini-patinoires et des stalactites pendaient aux branches. De temps en temps, un flocon m'arrivait entre les yeux.

Au bout d'un autre kilomètre, nous ralentîmes l'allure : nous arrivions en vue d'un petit hameau de cinq feux entouré de champs qui n'étaient travaillés qu'en été. Une dizaine ou une vingtaine de personnes étaient occupées à faire l'inventaire des dégâts.

Deux cabanes étaient complètement aplaties. On aurait dit qu'un bulldozer était passé par là. La neige et le sol qu'elle recouvrait étaient éventrés, retournés. Un tas de fumier éparpillé dégageait des remugles agressifs qui imprégnaient l'air froid. Un silo avait été dévasté. La moitié du grain qu'il contenait s'était envolée et le reste était répandu un peu partout dans le village. Des traces gigantesques, venant du nord, traversaient celui-ci et s'éloignaient vers l'ouest au-delà de la zone saccagée.

Moe et Tueur-Qui-Rêve tinrent conciliabule avec les habitants, après quoi nous nous remîmes en marche en suivant ces énormes empreintes boueuses.

— Il est encore à six portées de flèche, me chuchota Prend-Son-Temps. Fais le moins de bruit possible.

Je m'efforçai de mon mieux d'appliquer la consigne. L'air glacial me brûlait les poumons. La neige tombait plus dru, à présent, et le ciel prenait une teinte d'un blanc laiteux.

Un peu plus loin, un homme debout au milieu de la piste agitait sa lance en signe d'avertissement en désignant une petite éminence.

Nous ralentîmes encore le pas. Moe se plia en deux et fit signe à Prend-Son-Temps de le rejoindre pour entreprendre l'ascension du monticule. Nous nous déployâmes en éventail. Prend-Son-Temps se laissa tomber à plat ventre et nous fîmes l'ascension des derniers mètres en rampant. Je voulus jeter un coup d'œil de l'autre côté de la cime mais Moe me retint.

Des craquements et des piétinements, tout proches, parvenaient à nos oreilles. Cela me faisait l'effet d'une voiture qui dérape sur le verglas et verse dans le fossé.

Prend-Son-Temps sortit de son sac un objet façonné à profil, se

dressa précautionneusement sur les genoux, puis se mit debout.

— Holà, le Vieux ! fit-il d'une voix posée et avec une articulation si distincte que je saisisais chaque mot. J'ai ton esprit et j'ai ta force captifs de cette pierre. (Il brandit le fourneau de sa pipe.) Pour cette fois-ci, va ton chemin en paix. Nous ne te ferons pas de mal. Mais ne reviens pas dans nos champs, sinon nous aurons ta peau.

De nouveau, il leva le fourneau de pipe au-dessus de sa tête, ouvrit son autre main tendue et rangea sa pipe dans son sac. Moe et Tueur-Qui-Rêve se mirent alors debout à leur tour, et je les imitai.

Je n'aurais pas dû. Je faillis choir en arrière.

Imaginez une montagne vagabonde qui serait partie à l'aventure. Une montagne titanesque, une montagne de poils bruns se découpant contre le ciel, poils roussâtres et noirs, hirsutes et qui traînaient par terre.

La bête faisait bien quatre mètres au garrot. De sa gueule sortaient deux longues défenses blanches incurvées vers le haut et qui s'entrecroisaient. Des bourrelets de graisse saillaient sur sa tête et ses épaules. Tel un serpent charnu, sa trompe pompait l'eau à travers une crevasse de la glace, faisait une boucle gracieuse pour rejoindre la bouche et recommençait. Et cette bouche, comme les oreilles, était cachée sous une épaisse toison. On n'apercevait qu'une paire d'yeux noirs, semblables à deux petites flaqes de goudron. Par comparaison, tout avait l'air rabougri à côté de cette monstruosité. L'étang gelé, le paysage étaient hors de proportion avec une pareille masse. Il n'existait aucune créature vivante d'une taille aussi phénoménale.

L'animal ne remarqua pas tout de suite notre présence. Enfin, il se tourna vers nous, brisant la couche de glace de ses pattes semblables à des troncs d'arbres et s'immobilisa. Nous également.

Il était à quarante mètres. Il leva sa trompe et souffla un geyser d'eau dans un éternuement, puis émit un bruit, que je n'oublierai jamais, moitié tuba, moitié diesel, qui s'acheva sur une tonalité caverneuse qu'emporta le vent.

Un peu des embruns jaillis de sa trompe m'éclaboussèrent le visage. Je n'avais qu'une seule envie : prendre mes jambes à mon cou, mais j'étais incapable de bouger – c'était comme dans un rêve.

Les yeux de jais du pachyderme se braquèrent sur notre groupe, puis il fit demi-tour avec une interminable lenteur et, pataugeant dans la mare, s'éloigna en direction des bois sombres et touffus.

À un moment donné, le béhémoth, le léviathan, le monstre fit halte et, levant la trompe, lança un nouveau coup de trompette. Une sorte de barbiche roussâtre parsemée de noir et de gris faisait une frange autour de sa gueule. Quand il barrissait, l'extrémité de ses défenses dressées était à trois mètres du sol. Les bois et la campagne enfouie sous son tapis blanc renvoyèrent l'écho de son rugissement. Il y eut un

bruit de branches fracassées, le choc sourd de ses pattes pilonnant la terre, et il disparut.

Des fragments de glace brisée sur lesquels l'eau clapotait étaient les seuls indices de son passage.

Un nouveau barrissement retentit, très loin, et ce fut le silence.

Les rafales de neige nous cinglaient avec de plus en plus de violence. Le vent se levait. Nous rebroussâmes chemin pour rentrer.

Mon cœur battait comme un tambour et j'étais étonné que les autres ne l'entendissent pas.

— Il n'en reste plus beaucoup des comme ça, dit Tueur-Qui-Rêve.

— Tant mieux, répliqua Moe.

## BESSIE V

Le directeur des fouilles arriva avec ses collaborateurs quelques heures plus tard – une caravane de quatre camions et deux conduites intérieures. Là-haut, la falaise commençait à prendre des airs de hall d'exposition de véhicules d'occasion.

La tempête menaçait. La tranchée avait maintenant une profondeur d'un mètre vingt sur le flanc nord du grand tumulus. Kincaid furetait dans la saignée témoin.

Le directeur, le Dr Perch, un homme de petite taille tiré à quatre épingles, portait un complet, était coiffé d'un chapeau un peu avachi sur les bords et avait des lunettes aux verres épais. Il était le patron du département d'anthropologie depuis la création de celui-ci. (Des plaisantins faisaient courir le bruit qu'il tenait le décamètre pour Squier et Davis quand ces auteurs faisaient leurs recherches pour leur ouvrage *Les Monuments antiques de la vallée du Mississippi*, publié en 1848. C'était entièrement faux mais il avait été l'assistant de Cyrus Thomas lorsque ce dernier avait rédigé son *Compte rendu des explorations tumulaires du bureau d'ethnologie* en sept cent trente pages qui était paru in extremis dans le douzième rapport annuel 1890-1891. Depuis, il n'était plus allé sur le terrain.)

Bessie le conduisit à la tente-atelier où elle lui montra les crânes de chevaux, les cartouches, les tessons et ses coupes stratigraphiques. Perch examina le tout sans mot dire.

Le vent balayait le camp et les toiles de tente claquaient comme les voiles d'un bateau au grand large. De l'autre côté du bayou, la tempête prenait corps, tel un crépuscule inversé.

Perch ouvrit enfin la bouche :

— On dirait qu'un sacré orage se prépare. Nous allons rentrer à l'hôtel. Je compte sur vous pour tout mettre à l'abri afin que nous puissions commencer demain à prendre des photographies. Je téléphonerai au bureau du gouverneur bien qu'il soit quelque part dans le Mississippi en pleine tournée de discours, l'animal ! On aurait pu penser qu'il aurait eu assez de bon sens pour ne pas quitter l'État alors qu'on a essayé cinq fois d'entamer une procédure de destitution contre lui pendant la session de printemps. Il a dû flanquer tous les parlementaires en prison !

— Qu'envisagez-vous de faire ?

— Laisser ces satanées vannes fermées en amont et ouvertes en aval – si je peux. Ce sera déjà un commencement.

— Si, dans cette affaire, nous faisons fiasco, il y aura des gens qui prendront cela plutôt mal.

Perch regarda Bessie par-dessus ses gros verres.

— Si cette affaire tourne en eau de boudin, et vous savez aussi bien que moi ce que j'entends par là, Kincaid, vous et moi, nous n'aurons plus qu'à chercher du travail ailleurs. Ces trucs-là... (Perch embrassa l'atelier d'un geste circulaire de la main)... je n'y crois pas une minute. Mais si vous, Kincaid et Jameson, mettez votre situation dans la balance, moi aussi. Et je suis trop vieux pour me mettre en quête d'un autre emploi.

Perch et sa suite s'embarquèrent dans les deux voitures et un camion pour retourner en ville.

— Bessie, cria Kincaid depuis le tumulus, venez me chercher dès que Perch se pointera !

— Il est déjà reparti, répondit Bessie en se dirigeant vers le chantier.

Kincaid essaya d'allumer sa pipe avec une des grosses allumettes de cuisine qu'il avait toujours sur lui. Un nuage de poussière aveugla Bessie. Le vent gagnait en force.

— Qu'est-ce qu'il en pense ? s'enquit l'archéologue, renonçant à sa tentative pyrotechnique.

— Il va appeler le gouverneur à propos des barrages.

Kincaid se mit à rire.

— Je vois d'ici le gouverneur laisser les fermiers se noyer sur les injonctions de Perch ! Je doute même qu'il sache que cet État était jadis peuplé d'Indiens.

— Où est Jameson ?

— Sous la bâche de protection du 2B. Il voulait encore y jeter un coup d'œil avant qu'il commence à pleuvoir. Mais qui c'est, ce type ?

Bessie suivit la direction du regard de Kincaid.

Il y avait, en effet, une silhouette immobile au milieu des hommes qui s'activaient sur la falaise. Ce n'était pas, en tout cas, quelqu'un de l'entourage de Perch. L'inconnu contemplait les tumulus. Il portait un chapeau de cow-boy, un gilet noir et une chemise kaki. Son pantalon était rapiécé. Il serrait un sac tyrolien sous son bras.

— Eh bien, voilà déjà les curieux qui s'amènent, soupira Kincaid. C'est peut-être quelqu'un de chez La Touche. Il faudrait essayer de s'informer. Je vais encore jeter un coup d'œil en vitesse sur la saignée avant qu'elle ne soit entièrement bâchée.

Un éclair fusa de l'autre côté du bayou, dessinant la forêt en ombre chinoise.

Bessie se précipita vers le camp. En chemin, elle croisa Washington.

— Vous savez qui c'est ? lui demanda-t-elle en désignant l'étranger du doigt.

— Non, je ne sais pas, miss Bessie, mais William a causé avec lui, il y a quelques minutes.

Au même moment, ce dernier sortit de la tente-atelier.

— Ce type ? Il s'appelle Bob Basket, qu'il m'a dit. Moi, miss Bessie, il m'a fait l'effet d'être rien qu'un Indien. Paraît qu'il a entendu dire qu'on creusait les tumulus. Alors, il a voulu les voir une dernière fois. Je lui ai expliqué qu'il pouvait rester là, au bord de la falaise, à condition de ne gêner personne et de ne pas descendre. Ça fait au moins une heure qu'il est là, sans bouger.

Un bruit de crépitement monta du bayou – cela faisait comme de la friture. Et ce fut l'averse. La forêt devint indistincte et, là-bas, la toiture en tôle galvanisée de la ferme Crimstead disparut à la vue. Puis, les eaux du Suckatoncha se mirent à bouillonner et à écumer.

— Bâchez tout ! cria Bessie à l'adresse des équipes.

Elle se précipita pour s'assurer que les vitres du camion de l'état-major étaient bien fermées, remit le pare-brise baissé en place et ajusta la bâche du véhicule. Tout autour d'elle, d'énormes gouttes de la taille du poing commençaient à marteler le sol, soulevant chaque fois un petit nuage de poussière.

Il y eut un roulement de tonnerre, tout proche.

C'étaient, maintenant, des nappes de pluie qui s'abattaient en rafales.

Bessie se rua vers la tente la plus proche.

# LA BOÎTE V

JOURNAL DE SMITH

17 octobre

*Ils nous appellent le Peuple de la Musique.*

*C'était une idée qui ne m'était jamais venue à l'esprit. Dans les sociétés primitives, quelles qu'elles soient, la musique n'existe que s'il y a des gens qui en font ici ou là. Sans musique, il n'y a que des bruits naturels – les conversations, les chants d'oiseaux, les cris des bêtes, des choses comme ça.*

*Cela a dû être la première chose qui leur a mis la puce à l'oreille.*

*La première chose qui nous a frappés, nous, c'est qu'ils ne ressemblent pas aux Indiens de Hollywood.*

*Beaucoup de ceux que nous avons vus sont tatoués. Ils ont des plumes sur la tête mais il est rare qu'ils aient des tresses. En fait, il y en a des tas qui ont le crâne rasé. Enfin, je parle des hommes. Les quelques femmes que nous avons aperçues ont des sortes de chignons ou de macarons. Elles se tiennent à l'écart.*

*Leurs tatouages sont étranges : des ronds, des éclairs, de curieux motifs avec des mains, des crânes, des larmes, des oiseaux, des serpents, une espèce de curieux svastika à trois branches qui ressemble à un Y bicornu.*

*Quant à la couleur de leur peau, elle va du brun foncé au cuivré. Certains portent d'énormes pendants d'oreilles en forme de bobines comme on voit dans les dessins représentant les Oubanguis et qui leur déforment les lobes.*

*J'en ai remarqué deux au crâne pointu mais ils ont l'air d'être intelligents, pas microcéphales pour deux sous. D'après les rumeurs qui courent, ils seraient originaires d'une région située beaucoup plus au nord et auraient pris femme dans la tribu à laquelle nous avons affaire.*

*Splevins nous a gratifiés d'un topo pour nous mettre au courant des renseignements que nous possédons d'ores et déjà sur eux. Ces gens représentent un ou deux villages membres d'une sorte de vaste clan aux liens assez lâches et dont le territoire s'étend de part et d'autre du Mississippi. Ils ont un sens artistique prononcé (j'ai vu quelques exemples de leur artisanat : c'est bizarre mais beau), ils maîtrisent une certaine technologie (ils façonnent le métal à froid, ils pratiquent une forme d'agriculture basée sur l'irrigation – essentiellement le maïs, la fève et la courge) et ils entretiennent des relations pacifiques avec les autres tribus dans un rayon de cinquante kilomètres.*

*D'après les observations que nous avons été en mesure de faire, ils parlent un dialecte proto-muskeogan et ont un langage gestuel élaboré pour communiquer avec les autres (nous y compris). Ils rendent un culte à divers*

animaux totémiques (la tribu appartient au clan de la Tortue). Leurs chefs portent le nom d'Hommes Soleil parce qu'ils adorent le soleil, et ces Hommes Soleil sont les leaders à la fois spirituels et séculiers des communautés. Le premier des Hommes Soleil, qui demeure à une trentaine de kilomètres d'ici, porte le titre de Roi Soleil – curieux mélange de Louis XIV et de tatouages agrémentés de coiffures de plumes. Ils ont une profonde vénération pour les morts qu'ils ensevelissent dans des tumulus de terre édifés sur les restes incinérés (quand il s'agit de nobles) ou inhumés des défunts.

(Il semble qu'il existe un autre courant religieux, minoritaire mais important, prônant l'adoration de la mort en tant que telle, d'où ces tatouages figurant des larmes, des mains, des yeux et des serpents. D'après ce que nous avons appris, la moitié des habitants de tous les villages pratique ce culte de la mort.)

Certains de leurs tumulus sont des hauts lieux rituels. Ils mesurent une vingtaine de mètres et sont surmontés d'un temple où, tous les ans, se tient une cérémonie religieuse. En général, ils sont érigés dans les villages mêmes ou à leurs abords immédiats. Ceux qui sont à l'extérieur servent d'ossuaires, les autres sont réservés au culte solaire.

Splevins et Putnam ont effectivement vu de leurs yeux le village indien. Ils s'y sont rendus hier et c'est à leur retour qu'ils ont tenu cette réunion d'information à notre usage.

Les Indiens sont un peuple ouvert et industriel qui pourrait nous rendre bien des services – et la réciproque est vraie.

Mais il y a un détail qui nous chiffonne : ils n'ont encore jamais vu d'hommes à la peau blanche ou noire. Ils ignorent tout de l'existence des Nordiques, des Espagnols, de quiconque pourrait être français, irlandais ou chinois. Les seules autres peuplades qu'ils connaissent en dehors de la confédération à laquelle ils appartiennent sont quelques tribus de chasseurs qui habitent très loin au nord-ouest et viennent leur rendre visite chaque été pour faire du troc, plus deux émissaires (qui, selon Splevins, auraient beaucoup de traits communs avec les Amérindiens du Mexique) qui se pointent tous les trois ans ou à peu près pour leur expliquer comme c'est bien dans le Sud.

Ils n'ont jamais vu de chevaux.

Ils n'ont jamais vu, non plus, de fer ni d'acier, encore qu'ils sachent travailler l'or et le cuivre.

Splevins est arrivé à la conclusion inéluctable que nous sommes à une époque un peu antérieure à la découverte de l'Amérique. (Pour mettre tellement de temps à s'en rendre compte, il faut être de la CIA !) Nous avons impacté quatre cents ans trop tôt – sinon plus. Et nous sommes définitivement coincés dans le passé, à moins qu'ils ne trouvent une solution Là-Haut, en 2002.

Quatre cents ans alors que le saut prévu était de soixante-dix ans. C'est



*vraiment ce qu'on peut appeler une mission très spéciale.*

*P.-S. : Il semble que les Indiens qui viennent nous rendre visite aient une prédilection pour In The Mood.*

## LEAKE VI

« Garder plus longtemps nos yeux ouverts serait seulement être à nos Antipodes. Les chasseurs sont à l'œuvre en Amérique et ils sont déjà sortis de leur premier sommeil en Perse. »

BROWNE, *The Garden of Cyrus*, 1658

L'Homme Soleil réveilla tout le monde comme il le faisait chaque jour.

— Yého-hyého-hyé ! se prit-il à hurler de sa demeure en haut du tertre, au moment précis où le soleil pointait au-dessus des bois de l'autre côté du Fleuve.

J'étais déjà réveillé depuis quelques minutes. C'était physique : je me réveillais tous les matins avant que le vieil homme ne se mît à pousser ses hurlements de damné. Prend-Son-Temps et Fleur de Soleil s'étirèrent sous les peaux qui leur servaient de literie. Nous allions vers la fin de l'hiver, c'était déjà presque le printemps. Les arbres commençaient à bourgeonner, encore que nous fussions tellement au sud qu'il n'y avait que deux mois qu'ils avaient perdu leurs dernières feuilles.

Tout bouillonnait de sève, y compris moi.

— Est-ce qu'il lui est déjà arrivé de rater un matin ? demandai-je à Fleur de Soleil.

Elle était en train de se lever. Elle avait retrouvé sa sveltesse après la grossesse brutalement interrompue la nuit de la tornade.

— Pas encore, répondit-elle en se préparant à ses ablutions matinales.

— Une fois, nous avons cru qu'il allait rencontrer le Grand Pivert, fit Prend-Son-Temps, toujours couché. Il a demandé aux hommes de le maintenir debout, appuyé à l'entrée de sa hutte. Il n'a pas crié bien fort, ce jour-là, mais cela a quand même réveillé les gens proches de la place. Et puis, il a guéri. C'était il y a dix ans.

— Que se passerait-il si l'Homme Soleil ne poussait pas son cri ?

— Le soleil ne se lèverait pas. Tes affaires sont prêtes ?

Deux semaines auparavant, après avoir farfouillé dans sa réserve de pierres, Prend-Son-Temps m'avait regardé et il m'avait dit :

— Le moment est venu de nous rendre à la Colline.

— La Colline de la Merde ? lui avais-je demandé.

D'habitude, il ne parlait guère de ce genre de nécessités physiologiques.

— Non, la Colline aux Pipes. Elle est en amont, à cinq jours de navigation. Si tu veux devenir pipier, il va falloir que tu apprennes.

Que tu voies du pays, que tu déchausses de gros rochers par-ci, par-là, que tu t'écorches les doigts, et encore pas mal d'autres choses.

— D'accord. Tout est bien monotone depuis la visite du Grand Vieux. Quand partirons-nous ?

— L'hiver est monotone, en général. Le printemps approche. Alors, ce ne sont pas les occupations qui manquent. Les Guerres des Fleurs, la venue des Marchands, le repiquage des cultures, la cérémonie du Breuvage noir, la Danse du Pivert... Et puis arrive le temps de la récolte. L'année passe vite, crois-moi. C'est la dernière occasion d'aller chercher de nouvelles pierres à pipes d'ici sept ou huit mois. Je suis à court de matière première pour mes effigies.

— Comme celle dont tu t'es servi pour capturer l'esprit du Grand Vieux ?

— Exactement. Il ne reste plus que quatre ou cinq de ces bestiaux, à tout casser. Mais, parfois, nous avons des ours, parfois, des troupeaux de bisons en rangs si serrés qu'on finit par être écœuré rien que de sentir l'odeur de leur viande. Alors, il faut que je les fasse partir. Tiens, les pigeons... Il n'y a rien de meilleur que deux bonnes brochettes de pigeons au souper mais, en l'espace d'une semaine, ils dévorent tout dans les champs. Aussi, je dois faire une pipe à pigeons pour qu'ils décampent.

— Tu ne peux pas utiliser le stock que tu as là ?

Tout un coin de la cabane était rempli de pierres de la taille du poing.

— Ah non ! Pour les simples pipes, je pourrais me servir de racines de sumac si je voulais. Ça te brûle les lèvres d'un bonhomme en un clin d'œil. Mais pour les effigies, j'ai besoin de pierres d'une nature bien particulière. Ne me demande pas lesquelles : secret professionnel. Je te ferai voir sur place.

Cette conversation avait eu lieu quinze jours plus tôt. Et, ce matin, c'était le départ. Voilà pourquoi Prend-Son-Temps avait voulu savoir si mes affaires étaient prêtes.

J'allais lui demander comment nous rapporterions ses pierres par le Fleuve quand Fleur de Soleil est revenue. Elle nous a enfoncé son pied dans les côtes.

— Debout, paresseux ! Les autres sont déjà en train de pêcher.

La force de l'habitude jouant, j'avais mis ma radio-balise dans mon paquetage. Bien sûr, au bout d'une journée de navigation nous serions hors de portée de réception, mais je pensais quand même qu'il fallait que je l'emporte. J'emmenai aussi des munitions et le mousqueton mais je l'avais laissé enveloppé dans son fourreau de peaux huilées.

Pendant que nous faisons nos derniers préparatifs, je remarquai une femme qui habitait la cabane voisine, occupée à racler une peau

de renard. Fleur de Soleil ne cessait de sortir et de rentrer. Un vieux – il était beaucoup plus âgé que l’Homme Soleil, c’était vraiment un ancien – fumait, assis devant sa porte.

La population du village passait la moitié de son temps à fumer. Prend-Son-Temps était à la tête d’une entreprise florissante et je m’initiais lentement au métier. Il fabriquait toutes les pipes – à usage personnel, pour les cérémonies religieuses, pour les riches Hommes Soleil de villages éloignés de l’autre rive. Tout le monde avait son petit lopin où il faisait pousser son tabac. Personne ne touchait à celui des autres. Et chacun avait son mélange personnel et secret de simples, de tabac et d’herbes. Ces mixtures avaient parfois l’odeur d’une fabrique de pneus ravagée par un incendie.

Prend-Son-Temps, celui qui façonnait des pipes pour toute la tribu, n’avait, lui, pas le droit de fumer. C’était une prescription religieuse.

Nous traversâmes le village avec notre matériel, franchîmes le portail d’enceinte et descendîmes vers le Fleuve. Le canoë, paré depuis la veille, nous attendait. Plusieurs villageois agitèrent la main en signe d’adieu.

— Remonter ce courant, c’est comme de payer dans de la mélasse, dis-je. (Prend-Son-Temps, installé à l’avant, me considéra en haussant les sourcils.) Dans du miel, rectifiai-je, me rabattant sur l’équivalent grec le plus voisin.

Nous parlions presque exclusivement en grec, lui et moi, bien que j’eusse acquis suffisamment de vocabulaire local pour balbutier, au moins comme un débile léger. J’étais capable de dire des choses telles que « Moi ai javelot » ou « Javelot très droit » mais je comprenais beaucoup plus de mots que je ne pouvais en exprimer, sauf quand les gens s’énermaient (ce qui était très fréquent) et que leur débit s’accélérait. J’estimais qu’au bout de trois mois ce n’était pas si mal que ça.

— Ce sera beaucoup plus facile quand nous redescendrons, Yaz. Alors, ce sera comme si tu payais dans de l’huile d’olive.

Lorsque nous bivouaquâmes, le premier soir, j’avais l’impression que nous étions les deux seuls et uniques habitants du continent. Nous nous étions installés sur une petite éminence à l’écart du Fleuve. Ici, en été, les moustiques ne devaient pas être plus gros que des phalènes au lieu d’avoir la taille d’un moineau comme c’était le cas pour ceux qui hantaient le Fleuve même, plus bas.

Nous avions allumé un feu. Bien que l’on fût encore en hiver, la nuit fourmillait de bruits divers : alligators qui vagissaient, grenouilles qui coassaient, oiseaux qui pépiaient. Des chauves-souris voletaient au-dessus de nos têtes. Tout autour de nous, c’était un concert

ininterrompu de grondements, jappements et autres piailllements.

Les étoiles scintillaient comme des fleurs de givre. Orion, le grand chasseur, bandait son arc dans le ciel. À Chypre, pendant le black-out et même après la Grande Guerre, jamais les nuits n'avaient été aussi noires, jamais les astres n'avaient été aussi nombreux ni aussi étincelants.

Le visage de Prend-Son-Temps se découpait comme une tache sombre à la lueur des astres. Je désignai du doigt celui que je pensais devoir être la planète Mars.

— Cette étoile-là, comment l'appelles-tu ?

— Moi, je ne l'appelle pas tellement. Les Marchands, eux, l'appellent Arès et les Nordiques Loke. Quand nous lui donnons un nom, c'est Celle-Qui-Avance-À-Reculons-Tous-Les-Deux-Ans.

— Vous êtes-vous demandé pourquoi il en va ainsi ?

— C'est parce que le Grand Pivert lui a dit de faire comme ça.

— Lorsque tu étais petit et que tu étais avec eux, les Marchands parlaient-ils des étoiles ?

— Tout le temps. C'étaient des marins émérites. Ils se servaient d'elles pour naviguer, pour savoir l'heure et d'autres choses de ce genre. Pourtant, j'ai dû leur dire qu'ils se trompaient.

— Comment cela ?

— Eh bien, je faisais le compte des jours depuis mon enlèvement et, quand j'ai dépassé sept cents, j'ai compris que cela faisait plus de deux ans que j'étais avec eux. Une fois qu'ils parlaient de calendriers, de dates et de tout ça, ils ont dit quelque chose qui était faux et je leur en ai fait la remarque. « Qu'est-ce que tu veux dire ? » m'ont-ils demandé. J'ai répondu qu'il y avait un demi-jour de plus depuis ma capture. « Un demi-jour ? Qu'est-ce que tu entends par là ? » se sont-ils exclamés. « Eh bien, tous les quatre ans, il y a un jour de plus », je leur ai expliqué. Ils ont protesté : « Cela fait maintenant plus de cinq cents années que nous nous servons de ce calendrier. » « Eh bien, ai-je répliqué, vous devez probablement faire vos semailles à la fin de l'automne. » « Tu as douze ans et tu es un païen, ont-ils fait. Que sais-tu donc de ces choses ? »

» Je leur ai alors dit de regarder dans le ciel Celle-Qui-Avance-À-Reculons-Tous-Les-Deux-Ans et qu'on verrait qui en savait le plus long. Je n'étais pas aussi instruit dans ce domaine que le grand-oncle de l'Homme Soleil mais je leur ai parlé du grand rocher gravé qui était à deux journées en aval du village où j'étais né et qui nous annonçait quand le jour supplémentaire était arrivé. C'était à l'origine une stèle huasteca que l'un des nôtres avait recopiée il y avait très longtemps. Tous les gens de chez nous y vont et elle leur indique quand il faut faire telles et telles choses. Les Marchands ne m'ont, bien sûr, pas cru.

» Cela remonte à quinze années, avant qu'ils n'aient réellement

commencé à commercer avec les Huastecas. Depuis, ils ont tenu une longue palabre avec leurs prêtres. Tout l'Est a alors abandonné ses vieux calendriers pour adopter le nouveau. D'après ce que j'ai entendu dire, ils ne font plus les semailles en hiver, à présent.

Sur ce, Prend-Son-Temps s'allongea sur ses peaux de bêtes et s'endormit.

Mars, Là-Haut, était une tête de clou rouge plantée dans le ciel.

Le deuxième et le troisième jour de notre voyage, j'observai que les villages se raréfiaient et étaient de plus en plus espacés sur la rive ouest du Fleuve alors que, au contraire, ils se faisaient plus nombreux et plus serrés sur l'orientale.

À l'ouest, c'était une étendue plate et moins boisée. Nous aperçûmes au matin du troisième jour un troupeau de bisons, des milliers et des milliers de bisons qui se pressaient à perte de vue.

— Ce n'est pas la viande qui leur manquera, au printemps, dit Prend-Son-Temps en tendant la main vers le village voisin. Ils ont dû arriver hier sur le tard, sans quoi ils auraient les chasseurs aux trousses à l'heure qu'il est.

Sur l'autre rive, la rive orientale, les autochtones mettaient déjà les canoës à l'eau. Ils avaient vu les bisons. Leur village était deux à trois fois plus grand que celui de Prend-Son-Temps et il comptait des dizaines et des dizaines de tumulus, dont certains faisaient plus de quinze mètres de hauteur.

— Ce sont de bons constructeurs, non ? fis-je remarquer à mon compagnon.

— Plus loin, il y a un endroit, Kohoka, qui est plus vaste que tous les villages réunis. On y trouve un tertre cinq fois plus haut et vingt fois plus large que celui-là. Évidemment, il a fallu mille années pour l'édifier et ils devaient être cinquante mille à y travailler. Probable qu'ils n'ont plus de terre en suffisance, maintenant.

Comme je poussais un sifflement, il ajouta : — Donne-nous seulement cinquante mille garçons et tu verras, Yaz. On en dresserait un si colossal qu'il faudrait l'échancrer pour laisser passer la lune.

Au soir du quatrième jour, nous remontâmes un petit affluent et établîmes notre camp quatre kilomètres en amont, à peu près. Deux canoës étaient amarrés mais les feux étaient déjà éteints : leurs propriétaires dormaient.

— Dors, maintenant, Yaz, me dit Prend-Son-Temps en se couchant au fond de l'embarcation. Nous aurons besoin de toutes nos forces, demain.

Au réveil, il m'enjoignit de l'aider à construire un radeau.

— Pourquoi commencer par cela ? lui demandai-je. Nous n'avons encore rien à embarquer.

— On commence par faire le radeau parce que, quand nous reviendrons avec notre charge, nous serons trop fatigués pour le fabriquer. Fais-moi confiance.

Pendant que je ramassais des branches mortes et les assemblais, il entreprit de façonner des baliveaux et de faire durcir au feu leur extrémité taillée en forme de coin. Le travail progressait bien. À midi, Prend-Son-Temps me fit signe de le suivre. Il avait à la main ses coins, un maillet et des cordes constituées par des lanières de cuir vert.

Nous nous enfonçâmes dans un petit bois en suivant une piste bien foulée et arrivâmes à une clairière. Il y avait là une colline de taille modeste au sommet de laquelle deux ou trois types cassaient des cailloux à coups de marteau.

Nous fîmes l'ascension de l'éminence. Les éboulis et les petits rochers pointus me meurtrissaient les pieds malgré mes bottes. Je ne sais pas comment Prend-Son-Temps se débrouillait avec ses mocassins.

— Ohé, Prend-Son-Temps ! cria l'un des hommes qui tapait comme un sourd sur un rocher cinq fois plus grand que lui.

— Ohé, Acacia ! répondit l'interpellé en s'avancant vers lui. Voici mon ami Yazoo.

Nous nous serrâmes brièvement les poignets. Acacia était un vieil homme sec et noueux qui pétait tellement que c'était à croire qu'il avait des grenouilles sous son pagne.

— Tu apprends le métier à ce garçon ? fit-il.

— En quelque sorte. (Prend-Son-Temps considéra le vieillard en nage.) Tu ne trouves pas que tu n'es plus en âge de faire ça toi-même ?

— Oh ! Ce n'est pas fatigant. C'est de la pierre tendre.

Prend-Son-Temps balaya du regard le bloc de trois tonnes.

— Nous serons là toute la journée. Viens donc nous retrouver à notre feu.

— Merci de l'invitation.

Sur ces mots, Acacia se mit à faire des bonds de cabri sur le baliveau qu'il avait enfoncé, à force, dans la roche.

Nous nous éloignâmes et Prend-Son-Temps se pencha vers moi.

— Il va droit au centre du rocher. Il faut être sorcier pour ça et lui seul en est capable. Ce genre de choses, ça ne s'explique pas. Son village est à deux jours de voyage. Il doit avoir dans les quatre-vingts ans. (Tout en parlant, il palpait la surface d'un rocher que zébrait une fissure.) Voilà. (Il prit ma main et la posa à plat sur la pierre.) Tu sens ?

Il y avait une différence de texture et de couleur. Au-dessus de la fracture, la pierre était sèche comme du grès mais, en dessous, elle était humide et grasse, comme onctueuse.

- On a l'impression de toucher une salamandre.
- C'est exactement le matériau dont nous avons besoin.
- Il t'en faut quelle quantité ?
- Tout le bloc.
- Dieu du ciel !

À la nuit tombée, nous avons foré les trous, enfoncé les coins et les leviers étaient prêts à soulever une section de deux mètres sur un mètre cinquante.

- On finira demain matin, dit Prend-Son-Temps.

Je lui emboîtai tant bien que mal le pas dans ces ténèbres de poix et nous ralliâmes notre bivouac. Il remua les cendres et fit repartir le feu. Nous mangeâmes un peu de pemmican et des noix séchées.

Acacia nous rejoignit avec une outre contenant une boisson qui avait un peu l'odeur de la *root beer*.

- Tenez, dit-il. Buvez un petit coup.

Nous ne nous fîmes pas prier.

Tout en se chauffant les mains devant le feu, le vieil homme bougonna :

— Les hivers ne sont plus ce qu'ils étaient. Ils sont de plus en plus froids.

Prend-Son-Temps lui parla de l'incursion du mammoth.

— Je n'en ai jamais vu, moi, répliqua-t-il. Et je n'ai aucune envie d'en voir. Tu sais que les Huastecas sont venus l'an passé ? Ils envoient leurs émissaires toujours plus loin dans le Nord chaque année. Ils souhaitent faire du commerce, je suppose. Ils ont travaillé au corps tous ceux qu'ils ont pu. Maintenant il ne reste plus rien d'autre à faire qu'à acheter et à vendre. (Il lâcha un nouveau pet phénoménal, agita les mains pour brasser l'air, puis s'abîma dans la contemplation du feu.) Nous allons devoir chercher une autre Colline, Prend-Son-Temps. J'ai causé avec deux douzaines de facteurs de pipes ici et là le long du Fleuve. Cette Colline aux Pipes sera épuisée d'ici vingt ou trente ans. Je n'aurais jamais pensé que je verrais ça. Ce sera à vous, les jeunes comme toi et ton ami Yaz, d'en trouver une nouvelle. Moi, je suis trop vieux pour traîner par monts et par vaux, pour sûr. C'était pourtant une bonne Colline. Si je te disais qu'elle avait un rendement de plusieurs milliers de pipes par an ?

Acacia se tut. Au bout d'un moment, il se leva.

— Eh bien, tu feras mes compliments à l'Homme Soleil et à sa vaurienne de sœur. Passe nous voir de temps en temps. J'imagine que tu seras déjà reparti depuis deux jours quand j'en aurai fini, ici.

Nous nous dîmes adieu et le vieil homme, tournant le dos au feu, disparut dans l'obscurité.



— Attention, là-dessous !

Au cri d'avertissement de Prend-Son-Temps, le type qui travaillait un peu plus bas escalada le versant pour nous rejoindre.

— On peut y aller, dis-je.

— Ho-hisse ! lança Prend-Son-Temps.

Nous nous arc-boutâmes. Une sorte de plainte déchira le silence de l'aube, suivie d'un craquement sec : l'un des baliveaux qui faisaient office de leviers venait de se rompre. Nous le remplaçâmes et nous nous remîmes à la tâche. Les tendons saillaient sur les bras de Prend-Son-Temps et j'avais l'impression que mes tempes allaient éclater.

Puis il y eut une secousse, tout s'ébranla et je perdis l'équilibre. L'hémisphère de la pierre à pipes se détacha du reste du rocher et dévala jusqu'au pied de la colline. Les choses se présentaient bien : il tournoya et déboula à travers le petit bois jusqu'au cours d'eau en laissant derrière lui un sillage de jeunes arbres broyés.

Les autres artisans ès-pipes applaudirent.

— Que le Grand Pivert me damne ! s'écria Prend-Son-Temps.

Nous récupérâmes nos cordes et descendîmes la Colline. Comme nous approchions du petit bois, je me retournai. Acacia et les autres s'étaient déjà remis à l'ouvrage. Le vieux sautait à pieds joints sur un levier. Quelque chose glissa. La large fente qu'il avait faite dans le bloc se referma, faisant éclater les coins enfoncés dans la faille. Il brandit un poing menaçant et, l'espace d'un instant, on n'aurait su dire s'il allait faire voler le rocher en éclats ou le recoller.

Nous retrouvâmes notre pierre à moins de cinquante mètres du cours d'eau.

— La chance est avec nous, dit Prend-Son-Temps. Tiens, empoigne cette corde.

Chance ou pas chance, le soleil se couchait quand nous fûmes prêts à partir.

Le rocher hémisphérique était arrimé au centre du radeau. Nous avions construit à l'arrière une petite plate-forme en rondins et dressé dessus une tente de peaux. Prend-Son-Temps avait fabriqué une godille à l'aide de petits arbres.

Nous primes le radeau en remorque, et vogue la galère ! J'avais les muscles liquéfiés. Heureusement encore que nous étions portés par le courant : je n'aurais eu la force de manier ni perche, ni godille, ni pagaie.

Prend-Son-Temps s'allongea sous la tente.

Je lui demandai ce que je devais faire.

— Rien, me répondit-il. Quand nous atteindrons le Fleuve, vire à droite. Tu aurais toutes les peines du monde à virer à gauche. Appelle-moi lorsqu'il fera tout à fait nuit.

Presque aussitôt, il se mit à ronfler. Derrière nous, le soleil était à moitié en dessous de l'horizon mais il faisait encore grand jour. Les arbres se raréfièrent. Enfin, ce fut le delta. Je ne me rendis pas réellement compte du moment où nous retrouvâmes le Fleuve. Le bras s'élargit, nous obliquâmes vers le sud – et nous fûmes environnés d'eau de toutes parts : l'affluent s'était perdu dans la Grande Rivière.

Une orphie coassa plus loin et les grenouilles se mirent de la partie. La première chauve-souris de la nuit effleura la surface des eaux. À l'ouest, le soleil prit la couleur de l'or et le Fleuve se transforma en un miroir d'ambre. Des hérons pataugeaient dans une anfractuosité du rivage.

Le Fleuve dessinait un majestueux méandre avant de disparaître plusieurs kilomètres plus loin. Un engoulement solitaire, qui n'en finissait pas, prit son essor et s'éloigna du côté du soleil.

— Sacré merdier ! maugréai-je.

— Quoi ?

— Rien. Je crois qu'on ferait aussi bien d'arrêter les frais pour le moment.

La tête de Prend-Son-Temps émergea de la tente.

— C'est pas rien comme Fleuve, hein ?

# LA BOÎTE VI

JOURNAL DE SMITH

21 octobre

*Le bruit court qu'ils sont victimes d'une épidémie.*

*Spaulding a interdit à tout le monde, sauf au personnel médical, d'entrer en contact avec eux. Le toubib est parti avec une équipe volante voir ce qui se passait dans le deuxième village.*

*Deux Indiens, au moins, sont morts. Ils ont eu des rhumes accompagnés de fièvre, ils saignaient du nez – et ils sont morts.*

*Nous avons pourtant pris toutes les précautions. Avant le départ, on nous avait administré toutes les piqûres possibles et imaginables en plus des injections de routine. Tellement que nous avons eu les bras et les fesses meurtris pendant plusieurs jours avec un peu de température et que nous avons été patraques une semaine durant. Mais cela remonte à un mois. Nous devrions être maintenant immunisés contre à peu près n'importe quoi.*

*Ce qui ne veut pas dire pour autant que nous ne soyons pas porteurs de germes.*

*Le toubib est rentré.*

*Il y a de nouveaux cas dans le deuxième village et un mort de plus. Et, à l'exception des malades, il est désert. Les habitants ont enseveli l'un des morts dans le tumulus collectif mais tout le monde a fui avant que les deux autres soient décédés. Apparemment, tous les préparatifs pour une nouvelle cérémonie funéraire avaient été faits mais ils ont tout abandonné et ils ont décampé.*

*L'équipe médicale a ramené des frottis et des échantillons dans l'espoir que nous parviendrons à détecter quelque chose avec nos moyens limités. Mais s'il faut des vaccins, nous ne pouvons évidemment pas en fabriquer sur place.*

*Spaulding a donné ordre au médecin de ne quitter la base qu'en cas d'absolue nécessité et escorté par un homme armé. Le toubib a estimé que pareille mesure n'était pas très judicieuse mais la discussion ne s'est pas éternisée.*

*Pourvu que tout rentre dans l'ordre ! Comme si nous n'avions pas déjà suffisamment de problèmes ! On m'a confié le soin d'imaginer quelques scénarios. S'ils n'ont pas un programme tout prêt, ils sont complètement déboussolés !*

## LEAKE VII

« L'Antiquité – je préfère ses ruines à ses reconstitutions. »

JOUBERT

C'était à croire qu'un millier de perroquets s'étaient suicidés pour leurs beaux yeux.

Ils étaient six, plus leur suite, des coureurs et le reste.

Ils arrivèrent au village une heure environ après que nous eûmes entendu résonner leurs cornes et leurs conques. Ils étaient plus petits que Prend-Son-Temps et ceux de la tribu, leur peau était plus cuivrée que la moyenne et deux d'entre eux portaient la moustache.

C'étaient les Meshicas, les Huastecas. Ils venaient tous les ans, me dit Prend-Son-Temps, rendre visite à l'Homme Soleil et organiser une Guerre des Fleurs avec les solides bâtisseurs de tumulus que nous étions.

Ils n'arrêtaient pas de sourire. On aurait dit que leur sourire était collé sur leur visage.

Et, en plus, ils étaient somptueusement parés pour peu que l'on réduisît la beauté à un salmigondis de paons, de coqs et de faisans passés à la moulinette.

Je me sentis soulagé quand ils repartirent. En leur présence, nos pagnes paraissaient ternes et défraîchis.

## BESSIE VI

La pluie crépitait sur les toits des tentes et l'eau commençait à suinter autour des viroles des mâts. Leurs parois gémissaient plaintivement comme des créatures vivantes.

Bessie était assise sur un tabouret. Dehors, le vent hurlait, mais il faisait chaud sous la tente hermétiquement close. Quand un éclair fulgurait à proximité, on pouvait voir à travers la toile celle du cuistot, une partie de la falaise et les arbres qui ployaient sous les rafales.

L'un de ces éclairs, plus intense que les autres, frappa quelque chose près du bayou et tous tressaillirent. Bessie distingua nettement chaque goutte de pluie comme sur un instantané. Le rugissement du tonnerre retentit dans l'instant qui suivit.

— Seigneur, quel orage ! s'exclama William.

— Ce n'est pas tellement cette tempête, ni même une ou deux, qui m'inquiète, fit Bessie. Le tout, c'est que ce temps de cochon ne s'éternise pas. S'il continue de pleuvoir, le bayou va grossir et ils devront ouvrir les vannes en amont. Alors, tout le chantier sera submergé.

Ned et Leroy, les mains croisées sur les genoux, ne pipaient pas. Il était visible que le simple fait d'être sous cette tente en compagnie de Bessie les mettait mal à l'aise. Ils étaient plus jeunes, moins expérimentés que les autres ouvriers et la présence de Kincaid et de son entourage les faisait se sentir dans leurs petits souliers.

— Le Dr Kincaid s'est mis à l'abri, j'espère, dit William. La dernière fois que je l'ai vu, il sortait de la tranchée et remettait la bâche en place.

Ce fut alors que Bob Basket parla pour la première fois :

— Il y a deux ans..., commença-t-il.

Bessie tourna vivement la tête vers lui. Elle ne l'avait pas remarqué dans la bousculade quand tout le monde s'était engouffré dans la tente. Il était assis en tailleur à même le tapis de sol tout au fond et il avait encore son chapeau sur la tête. À la lueur hésitante de la lampe à pétrole installée devant le battant d'entrée de la tente que boursoûflaient les coups de vent, sa figure étirée ressemblait à une branche noueuse.

Un nouveau et gigantesque éclair aveuglant, suivi du grondement du tonnerre, éclaira son visage anguleux qui se découpa en ombre chinoise. La foudre tomba quelque part dans les bois de l'autre côté de la route. Bessie distingua derrière les murs de la tente la silhouette de la maison La Touche. Elle vit aussi autre chose en Basket.

— Il y a deux ans, répéta-t-il tandis que le roulement de tonnerre s'éloignait, la rivière est sortie de son lit, recouvrant quelque soixante-

cinq kilomètres carrés de terrain. Des quantités de gens moururent noyés. La catastrophe a mis les autorités en émoi et les pouvoirs publics veulent maintenant que le bayou coule comme un ruisseau.

» Mais au temps de l'arrière-arrière-grand-père du grand-père de mon père, il a plu, une fois, pendant trois ans sans discontinuer. Il n'y avait pas plus de deux jours de soleil d'affilée. Il n'y avait plus de récoltes. Il n'y avait plus ni été ni hiver, rien que la pluie, le brouillard, les bois, les champs et la nappe grise du ciel. La deuxième année, le sol imbibé ne pouvait plus absorber toute cette eau. Les rivières montaient de plus en plus. Les petits ruisseaux débordaient et se rejoignaient comme des mains liquides. Les eaux recouvraient les herbes pourrissantes. Les arbres étaient encore debout mais les crues montaient à l'assaut de leurs troncs.

» Notre peuple commençait à s'inquiéter. Où aller ? Que faire ? Déjà, les eaux charriaient des cadavres de bisons et de loups en nombre toujours plus grand. Les serpents montaient dans les arbres et, quand l'eau les atteignait, ils se laissaient glisser comme d'énormes lianes et nageaient pour se réfugier dans d'autres arbres plus élevés. Et ils attendaient que cela recommence.

» Or, il arriva ceci qu'un poisson-chat de la taille d'un ours surgit entre les huttes du village inondé. Il s'immobilisa à la hauteur des genoux du chaman et se mit à nager lentement en rond autour de lui. "Il veut que nous le suivions, dit le chaman. Que tout le monde embarque aussi vite que possible dans les canoës."

» Alors, les gens sont montés dans leurs canoës et ils se sont rassemblés au centre du village. Quand ils ont été prêts, le poisson-chat a fait demi-tour et, toujours en nageant, il est passé devant la maison du chef, il a pris la direction des champs inondés et tout le village pagayait derrière lui. Il nageait si lentement que même les plus faibles n'avaient pas de mal à naviguer.

» Ils ont longé les pyramides que les Anciens qui vivaient là avant nous avaient élevées. Sous l'effet de la montée des eaux, la terre dont elles étaient faites se ravinaient, exposant à découvert les ornements, les armes, les ossements et le mobilier funéraire. Beaucoup des tumulus s'effondraient dans les torrents bouillonnants, des grands et des petits, certains entièrement vides, d'autres aussi remplis d'objets qu'une boutique à Bâton Rouge.

» Finalement, le poisson-chat a conduit ceux de mon peuple à l'endroit où nous nous trouvons maintenant. Il les a amenés jusqu'à ce tumulus et ils ont mis leurs canoës à l'ancre à son sommet. Ils étaient dix mille. Ils se rappelaient que, en contrebas de la falaise, les pyramides étaient très petites, mais ils étaient tous à l'abri à la cime de celle-là. On ne voyait pas la falaise. Elle était engloutie sous les eaux tumultueuses.

» Et puis, le poisson-chat s'en est allé sans se retourner une seule fois mais certains ont affirmé l'avoir vu se transformer en corbeau, s'envoler dans la pluie et se perdre dans l'obscurité.

» Et ceux de mon peuple sont encore restés là une année. Ils ont semé, le maïs a levé et ils étaient contents. Ils se sont habitués à la pluie, à cette plaine liquide qui se déployait à perte de vue.

» Et un jour, un an plus tard, il a cessé de pleuvoir. Le soleil s'est montré et les eaux ont commencé à baisser, découvrant tour à tour les arbres de la falaise, le faite de celle-ci, les arbres bordant le bayou et les baliveaux, et les arbustes et les prairies que le soleil séchait peu à peu.

» Et ceux de mon peuple ont vu que les tumulus étaient très petits, que les tiges des maïs n'avaient pas plus de quelques centimètres et que leurs pirogues n'étaient pas plus grandes que des jouets. Ils remarquèrent aussi que la falaise et les arbres n'étaient pas beaucoup plus hauts que le tumulus et c'était une chose qui les étonna fort.

» Mais le chaman leur ordonna de rendre grâce au poisson-chat et aux Anciens qui avaient construit ces tertres et au corbeau (si corbeau il y avait eu) et au miracle qui s'était produit.

» Et ils cueillirent leur petite récolte, puis, halant leurs canoës de la taille de joujoux, ils se sont mis en route et ils ont marché pendant des kilomètres et des kilomètres pour rejoindre le site du village et ils ont tout recommencé à zéro. Et ils ont appelé cet endroit le Great Big Small Place et ils s'en sont souvenus dans leurs prières jusqu'à ce que les hommes blancs leur aient interdit d'adresser des prières aux choses qu'ils ne pouvaient voir ni entendre.

» Tout cela est arrivé au temps de l'arrière-arrière-grand-père du grand-père de mon père et c'est le récit qui nous a été transmis. Il me semble qu'il ne pleut plus.

Bessie tourna la tête. En effet, la pluie avait cessé. On n'entendait plus que le clapotis insistant des gouttes qui ruisselaient le long du double toit, le gargouillement d'un ruisseau dévalant le flanc de la falaise. Elle ne savait pas combien de temps elle était restée à écouter Basket dont les éclairs et la flamme de la lampe éclairaient le visage.

Ned et Washington s'étaient endormis. Leroy regardait fixement devant lui.

La jeune femme se leva, s'empara de la lampe, écarta l'auvent et sortit de la tente. La boue giclait sous ses pieds. Une brise fraîche soufflait du nord. À l'est, brasillaient encore des éclairs.

Les autres tentes alignées le long de la falaise étaient de vagues taches indistinctes où jouaient des lumières et des ombres. Une lampe solitaire brillait plus loin vers la route. C'était la maison La Touche. Et, au nord-ouest, de l'autre côté du bayou, Bessie apercevait le falot de la barque amarrée devant la ferme Crimstead. Plus bas, on entrevoyait

aussi la silhouette des tumulus recouverts de leurs bâches protectrices.

Pour la première fois, Bessie remarqua également dans l'obscurité la trace d'une dépression d'assez grand diamètre mais à peine accusée au nord-ouest des tertres, là où le terrain descendait en pente douce vers le bayou. Elle l'avait traversée des dizaines de fois en se rendant au tumulus numéro un et à ceux qui lui étaient reliés, et elle avait la certitude qu'elle était portée sur les cartes hypsométriques.

Bessie rentra dans la tente.

— Il y avait effectivement un établissement humain ici, dit-elle.

Elle jeta un regard étonné autour d'elle. Il n'y avait que les deux Noirs endormis.

Bob Basket n'était plus là. Seule une tache d'humidité sur le tapis de sol indiquait l'endroit où il s'était tenu.



## LA BOÎTE VII

JOURNAL DE SMITH

1<sup>er</sup> novembre

*J'ai eu une conversation avec le technicien Kilroy.*

*Je lui ai expliqué que les huiles voulaient que nous leur présentions un plan à long terme. Sans rapport avec le créneau de soixante-dix ans avec lequel nous avons commencé et dont l'élaboration avait mobilisé plus de cent personnes.*

*— Formidable, dit-il. Il n'y a pas d'autre mot. Et sur quelle durée, ce programme ?*

*— Au moins cinq cents ans, répondis-je.*

*— Il y a peu de chances pour que ni moi ni aucun d'entre nous survivions aussi longtemps.*

*— C'est précisément un plan de ce genre qu'ils veulent. Comment s'y prendre pour mettre sur pied quelque chose qui devra survivre un demi-millénaire ? Qu'attend-on de nous ? Que nous kidnappions des petits Indiens, que nous leur fassions un lavage de cerveau, que nous lancions une opération au terme de laquelle ce sera Stevenson qui sera élu président au lieu d'Eisenhower en 1952 ? Ou quoi ?*

*— Si je suis censé devoir accoucher d'un programme de cette envergure, comment se fait-il que je sois un vulgaire bidasse ? Je croyais qu'il fallait être galonné pour avoir le don de voir aussi loin.*

*— Ce n'est pas seulement pour eux, répliquai-je. C'est aussi pour moi.*

*— Pour vous ? Vous voulez que je sorte de mon chapeau un plan de cinq cents ans pour vous ? Alors que je dois monter la garde dans la casemate et faire la corvée de chiottes ? C'est parce que vous avez envie de vous amuser ou quoi ?*

*— Parce que je voudrais savoir s'il existe une raison pour que nous continuions cette pantomime.*

*Il reposa le flacon d'hydromel indien qu'il tétait.*

*— Ah ! Je vois. Libre arbitre contre déterminisme ? Ce genre de salades ?*

*— C'est que chacun de nous est concerné. (J'essayais de me faire comprendre clairement.) Directement. Personnellement. S'il y a un programme, ce sera plus facile pour tout le monde, ne le voyez-vous pas ?*

*— Si. D'abord et avant tout, il va falloir faire des tas de bébés. Je suis prêt.*

*— Vous dites des imbécillités, Kilroy.*

*— Probablement. Mais, pour un officier, vous avez de bien belles jambes, mère-grand.*

— Beurk !

— Bon ! Je vais me mettre au boulot. Et je vous jure que je devrai lui faire suer sang et eau, à ma matière grise !

Je m'apprêtais à repartir.

— Merci, Kilroy.

— C'est pour ça que je suis là. (Il eut un sourire qui manquait de conviction et ajouta :) Vous êtes la seule personne à vous soucier vraiment de toute cette affaire. Pas seulement de la mission mais de ce qui nous arrive.

— Taisez-vous. Et tâchez de dormir un peu.

Sur cette dernière recommandation, je le laissai.

## LEAKE VIII

« Les grandes mutations du monde sont choses révolues. Peut-être le temps dont nous disposons sera-t-il trop court pour nos desseins. »

BROWNE, *Urn Burial*

Les pirogues apparurent en formation serrée. Leurs occupants étaient parés de leurs coiffures de plumes les plus flamboyantes, de leurs ornements les plus éclatants, de leurs atours les plus fastueux.

Ils étaient, aussi, équipés de leurs plus belles armes – lances, *atl-atls*, arcs, haches, casse-tête, boucliers, cuirasses de roseaux et de cuir, poignards. Ils auraient pu faire un carnage dans n'importe quel bar de Hong Kong.

Mais c'était dans un combat rituel, une bataille des Fleurs comme ils disaient, que nous allions affronter les Huastecas. D'après les explications que l'on m'avait fournies, le principe consistait à capturer le plus possible de types du camp adverse, pas à les tuer.

— Ne t'inquiète pas, me dit Prend-Son-Temps comme nous regardions les embarcations aborder et les guerriers sauter à terre en poussant force vociférations. Quand tu verras un Huasteca au tapis, tu n'auras qu'à lui sauter dessus plusieurs fois et tout le monde te considérera comme un brave.

— Mais à quoi cela sert-il ?

Prend-Son-Temps leva les yeux vers moi.

— Écoute, on ne peut pas faire la guerre contre les siens, non ?

— Qu'advient-il de ceux qui sont capturés ?

— Lesquels ? Les nôtres ou les leurs ?

— Euh... les leurs.

— En général, on les échange contre une rançon. De beaux vêtements, de belles parures, la plupart du temps. Les Huastecas fabriquent des bracelets... des choses superbes.

— Et les nôtres ?

— Eh bien, d'habitude, on essaie de les récupérer aussi contre une rançon et ils en relâchent un certain nombre mais pas tous.

— Et que deviennent ceux qu'ils ne rendent pas ?

— Je suppose qu'ils les mangent.

Comme convenu, nous nous déployâmes en éventail. En tout, nous étions peut-être deux mille hommes. Je savais ce que Custer avait dû éprouver sur la colline de Little Big Horn ; seulement, maintenant, moi, j'étais dans le coup. Nous étions à une journée de marche du village et nous avançons vers l'ouest. Nous longéâmes quelques bras

de rivière. Nous nous enfonceons à travers la mer des prairies, face au soleil qui sombrait.

Arrivés à un certain bayou, la garde de l'Homme Soleil, Prend-Son-Temps et moi nous séparâmes du gros de la troupe et pataugeâmes dans l'eau jusqu'aux genoux sous les cyprès et les festons de mousse espagnole (il va falloir que je lui trouve un autre nom). Enfin, nous atteignîmes une trouée.

Là, les arbres entouraient un cercle dénudé de quelque deux cents mètres de diamètre, tous sauf un, le plus grand cyprès qu'il m'eût été donné de voir au cours de mon existence. Il faisait facilement quatre-vingts mètres de haut et était vieux de cinq cents ou mille ans, sinon plus. Il se réduisait à un tronc, exception faite d'une branche latérale à mi-hauteur. Sa cime était décapitée.

Je remarquai que Tueur-Qui-Rêve et ses amis adorateurs du Busard n'étaient pas avec nous et j'en demandai la raison à Prend-Son-Temps.

— Question de divergences religieuses, me répondit-il laconiquement.

L'Homme Soleil leva les bras et cria par trois fois comme il le faisait chaque matin. Je comprenais suffisamment la mélodie qu'il psalmodiait pour me rendre compte que c'était au Grand Pivert qu'elle s'adressait. Nous rebroussâmes chemin et, barbotant de marécage en marécage, nous rejoignîmes la foule en liesse qui marchait vers le futur champ de bataille.

— C'est sur cet arbre-là que se pose parfois le Grand Pivert, me confia Prend-Son-Temps.

— Ah bon ?

— Un de nos arrière-arrière-grands-pères l'a vu par hasard, un soir. Il a été frappé de cécité, bien sûr.

— Bien sûr. Et quelle taille avait le Pivert ?

— L'ancêtre disait qu'avant de devenir aveugle il l'avait vu perché sur la branche et que sa tête dépassait le sommet de l'arbre.

— C'est sacrément grand.

Je m'étais attendu à quelque chose de l'ordre de deux mètres.

— Pour sûr.

Prend-Son-Temps attaqua une sorte de chant que d'autres, y compris les adeptes du Busard, reprirent en chœur.

Nous regardions leurs feux, sachant qu'ils regardaient les nôtres. Une ancienne plaine alluvionnaire, toute plate et de cinq cents mètres de large à peu près, s'étendait entre deux petites hauteurs. Nous campions sur l'une, les Huastecas sur l'autre. La bataille aurait lieu le lendemain dans la plaine.

— Il serait bon de dormir un peu, dit Prend-Son-Temps qui avait étalé les peaux de bêtes lui servant de sac de couchage à côté des

miennes.

Nous prenions notre repas du soir – de la viande séchée et de la bouillie de maïs agrémentée de cerneaux de noix. Il me tendit l'outre.

— Cela peut se prolonger toute la journée avec les pauses pour le déjeuner et les nécessités, ajouta-t-il.

— C'est tout à fait civilisé.

— Tu n'en diras pas autant si tu te fais capturer ou si tu te retrouves isolé, ce qui revient d'ailleurs au même. Surtout, veille à rester à proximité d'un groupe. Si tu te fais prendre, les autres viendront probablement te délivrer. N'importe comment, arrange-toi pour qu'ils ne te bâillonnent pas et crie de toutes tes forces.

— Merci du conseil. Mais quel est le déroulement exact de l'opération ?

— Eh bien, on se précipite en masse les uns sur les autres, on se cogne, on fait des prisonniers, après quoi on se restaure, et puis on recommence. Ensuite, deux heures avant le coucher du soleil, tout le monde rentre chez soi. Les demandes de rançon ont lieu trois jours plus tard, mais ça, c'est l'affaire du chef, et de lui seul. Pour nous, c'est terminé. Si c'était une véritable bataille, ce seraient des têtes qu'on ramènerait, pas des captifs.

Je regardai le ciel. Malgré la lueur des feux, les étoiles brillaient de tout leur éclat. C'était le début du printemps. Il faisait encore frais.

J'eus un sommeil agité. Je savais, d'ailleurs, que je n'étais pas le seul. Prend-Son-Temps cria dans son rêve. Il se réveilla et se tourna vers moi.

— Mon esprit est troublé, murmura-t-il.

Puis il ferma les yeux et se rendormit immédiatement.

— Yahh-hi ! Yehh-hi ! Yohh-hi ! s'époumonait l'Homme Soleil, debout face à l'est.

Un peu partout sur la falaise, en haut et en bas, d'autres Hommes Soleil se livraient au même exercice.

Ce qui n'empêchait pas que tout le monde fût déjà réveillé. Quelques-uns d'entre nous s'étaient levés bien avant le jour. Je parle en connaissance de cause : je faisais partie de ces lève-tôt.

J'étais occupé à aiguiser la pointe de ma javeline. J'avais également mon poignard de survie, plus mon casse-tête. Tout ce que j'espérais, c'était de ne pas me trouver assez près de quelqu'un pour avoir à m'en servir.

Le soleil surgit du bas des nuages juste au niveau de la ligne d'horizon. Derrière nous, la forêt de conifères que nous avions traversée et, au-delà, les bayous. Le terrain était plus dégagé dans le dos des Huastecas. Quelques arbres isolés se dressaient au loin, à gauche et à droite.

La plaine sablonneuse qui nous séparait des Huastecas était unie et il n'y poussait qu'une herbe rase. Un terrain de jeu idéal, en somme.

Quand nous nous fûmes peinturluré la figure, les Hommes Soleil tirent conseil. Après ce conciliabule, le nôtre vint nous rejoindre. C'était un autre qui avait été élu chef de bataille.

— Attendez le signal, nous enjoignit-il.

Tout le monde s'attroupa au sommet de la hauteur. En face de nous, de l'autre côté de la plaine, les Huastecas étaient en nombre égal. Ils se mirent à frapper leurs boucliers de leurs lances et de leurs massues. J'avais du mal à les distinguer les uns des autres – c'était une confusion de coiffures emplumées ou de fourrure, de cuirasses et de pectoraux en cuivre ou, peut-être, en or. Le vacarme s'intensifia et devint rythmique... Bang-bang-bang. C'était mon cœur qui battait. Fichtre ! Ces zigotos connaissaient sur le bout des doigts l'art et la manière de vous mettre les nerfs à fleur de peau !

Le fracas des armes heurtant les boucliers était de plus en plus assourdissant. C'était comme des vagues sonores qui déferlaient, l'une suivant l'autre, sur la plaine sablonneuse.

L'Homme Soleil désigné comme chef de la bataille leva le bras. Nous étions silencieux. Tendus. J'humectai mes lèvres d'un coup de langue et assurai ma prise sur mon épieu.

Les Huastecas dévalèrent leur colline telle une cascade d'or et de cuivre mêlés.

— À l'attaque, les enfants !

À ce cri de l'Homme Soleil, nous dégringolâmes à notre tour le flanc de la falaise à grand renfort de hurlements et de braillements.

Ce fut quand une volée de flèches tirées de derrière les positions adverses zébrèrent le ciel que nous commençâmes à nous poser des questions.

La vague d'assaut constituant notre avant-garde s'arrêta net dans son élan et les guerriers firent de leurs boucliers un parapluie pour s'abriter. Je me précipitai avec trois autres gars sous l'un d'eux.

— Poussez pas ! lança quelqu'un.

Les flèches s'enfonçaient en vibrant à cinquante centimètres de profondeur dans le sol, rebondissaient sur les boucliers, transperçaient les mains de nos gens. Des cris de douleur s'élevaient çà et là.

— Eh, canailles ! Vous n'avez pas le droit de vous servir de flèches ! lança d'une voix tonitruante Moe à l'adresse des Huastecas.

Ceux-ci n'en continuèrent pas moins de se ruer sur nous tandis qu'une nouvelle rafale de dards nous arrivait dessus, venant et de gauche et de droite.

Curly poussa un juron bien senti.

Ricochant contre les boucliers, les projectiles déchiraient bras, jambes et poitrines.

— Eh bien, puisque c'est comme ça...

Lâchant son javelot, Larry décrocha d'un mouvement prompt l'arc cérémoniel qu'il portait en bandoulière, le banda et se mit en devoir d'arroser l'aile marchante des Huastecas.

— Ils ne plaisantent pas, laissa posément tomber Prend-Son-Temps.

Nous nous retournâmes. Là-haut, sur la falaise, l'Homme Soleil en chef faisait des bonds sur place en tendant le bras vers les deux endroits à la fois.

On se serait cru dans un vieux western. Nous étions cernés par trois formations de Huastecas faisant un angle droit. Les archers étaient derrière. Ils semblaient avoir surgi du néant. Il y eut une nouvelle salve de flèches et les attaquants qui chargeaient dans notre direction s'immobilisèrent, attendant qu'elles nous embrochent.

Cela faisait le bruit de grêlons bombardant un toit de tôle ondulée.

Sous l'abri du bouclier que je partageais avec plusieurs autres garçons, je vis une seconde vague de Huastecas débouler de la colline d'en face – ils étaient au moins deux fois plus nombreux que précédemment.

— Sauve qui peut et chacun pour soi ! s'écria l'Homme Soleil. C'est notre mort qu'ils veulent !

Les adorateurs du Busard poussèrent alors une terrible clameur et, abandonnant leurs boucliers, ils foncèrent droit sur l'assaillant.

Et puis, les Meshicas nous débordèrent.

Je vis un type coiffé d'une tête de jaguar brandir une massue et je lui balançai mon javelot qui rentra comme dans une motte de beurre. Le gars fut aussi surpris que moi. Il laissa choir son instrument pour empoigner à deux mains le fût du javelot qui s'était logé dans son ventre, puis s'écroula.

Au même moment, un autre salopard me flanqua un coup de bouclier en pleine figure, et sans y aller avec le dos de la cuillère. Je n'eus pas le temps de réfléchir. J'étais à terre. Je ne voyais plus rien. Sauf ses pieds. Alors, j'en écrabouillai un avec mon casse-tête. Il s'effondra sur moi.

Il fallait absolument que je me dégage avant qu'il me tue. Il pesait un âne mort, le bougre. Je réussis finalement à me débarrasser de lui. Quelqu'un lui avait lancé son javelot dans l'œil.

Je récupérai le mien qu'il agrippait toujours à deux mains. Il me regardait d'un drôle d'air. Il était dans la même position : à genoux et se tenant le ventre. Tout autour, les guerriers s'affrontaient. Cela le laissait indifférent.

Je me frayai tant bien que mal un chemin entre des mecs fort occupés à s'écharper et me mis en devoir de planter quiconque arborait plumes d'aigle ou dépouilles de jaguar.

Des espèces de trompes sonnaient. Au loin battaient des tambourins. Et puis, des gémissements. Des râles. De la poussière. Des éclats de soleil sur le métal.

Un javelot qui filait dans les airs. De plus en plus gros. Il se ficha en terre à un mètre de moi. Je repérai le Huasteca qui l'avait lancé et fonçai sur lui. Cinq ou six de ses copains, surgis de je ne sais où, se précipitèrent. Deux d'entre eux arrachèrent les flèches qui leur sortaient de la poitrine.

— Les fils de chienne ! gronda Larry derrière moi en jetant son arc.

Son carquois était vide. Il eut le temps de brandir son casse-tête clouté d'éclats d'obsidienne avant que les Meshicans ne nous tombent dessus.

L'un d'eux était entièrement cuirassé – pectoral, épaulettes et jambières. Il était coiffé d'un casque de cuivre orné d'une longue plume et avait un bouclier. Une sorte de *kahuna*, quoi. Il fonça droit sur moi, fit dévier la pointe de mon javelot à l'aide de son bouclier. D'un coup de massue, il me fit lâcher mon arme.

Larry abattit son casse-tête sur le casque de mon assaillant. Maintenant, le Huasteca me faisait penser à un personnage de dessin animé de la Warner éclaboussé de ketchup.

Je ne sais quel escogriffe arriva derrière Larry et ses mains se nouèrent sous son menton. Je les frappai à coups redoublés, m'interrompis pour tapoter l'épaule de Larry, me remis à cogner ces mains ; puis plus haut avec mon casse-tête. L'escogriffe lâcha prise et déguerpit sans demander son reste.

Un fût de lance s'abattit sur mon crâne et je me retrouvai soudain projeté dans un tunnel piqueté d'étoiles bleu-vert. Je pivotai sur moi-même et le tunnel s'évanouit. Larry, debout sur la poitrine d'un Huasteca, lui martelait le crâne. « Fils de chienne ! » répétait-il entre chaque coup. « Fils de chienne ! » C'était l'accalmie. Des marées humaines hurlantes se heurtaient avec un bruit de casseroles. Une trompe lança son appel derrière moi, tout près. Je sursautai, cherchai mon javelot des yeux et le retrouvai.

Larry en avait fini avec mon agresseur. Pantelants, nous essayions tous les deux de voir ce qui se passait à travers la poussière et la chaleur.

Et la seconde vague des Huastecas nous submergea.

Je ne sais pas au bout de combien de temps nous reprîmes position en haut de notre colline. La poussière flottait toujours comme un voile au-dessus de la plaine. Il faisait chaud. J'étais si déshydraté que j'en avais la langue douloureuse tant elle était sèche. Et j'avais aussi un goût de sang dans la bouche. Le mien ou celui d'un autre ? Je n'en



savais rien.

Une nouvelle avalanche de flèches jaillit de la nappe de poussière.

— Haut les cœurs ! cria Moe.

Les flèches s'abattirent en pluie sur nous, clouant plusieurs des nôtres au sol.

— Que le Soleil les maudisse tous ! s'écria l'Homme Soleil.

Il avait été blessé au flanc et deux hommes le soutenaient.

Prend-Son-Temps observait la plaine sur laquelle la poussière commençait à retomber. Le sol était jonché d'armes, de pièces de vêtements, de tambourins. Mais il n'y avait pas de cadavres. Nous avions ramené nos blessés et nos morts, les Huastecas en avaient fait autant de leur côté. Ils avaient également emmené une cinquantaine de prisonniers.

Nous, nous n'en avions pas capturé un seul.

Peu à peu, ma respiration redevenait normale. J'étais recouvert d'une carapace de sable et de terre mêlés de sueur et de sang. De la tête aux pieds, je n'étais que plaies et bosses. Une douleur me fouaillait les reins et je saignais. Mon javelot mesurait trente bons centimètres de moins qu'à l'origine. J'avais perdu mon casse-tête. Et le poignard que j'étreignais était rouge de sang.

Deux têtes humaines étaient posées à mes pieds.

Je ne me rappelais plus comment elles étaient arrivées là. Je ne me rappelais plus rien, sauf cette bataille interminable et la soif – la pire dont j'avais jamais souffert.

Les adeptes du Busard psalmodiaient une de leurs mélodies.

— C'est un chant d'apocalypse, me dit Prend-Son-Temps.

— Que s'est-il passé ?

— Les Huastecas ont cessé de respecter les règles du jeu.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, Yaz. Les choses changent. Peut-être que ce sont les adeptes du Busard qui sont dans le vrai.

— Tu serais bien avisé de le croire, fit Hamboon Bokulla, le Tueur-Qui-Rêve, comme ses coreligionnaires terminaient leur plainte. Et de te faire une raison si tu ne veux pas rester seul et abandonné là.

Épuisés et meurtris, nous ramassâmes l'une après l'autre toutes ces têtes éparses et reprîmes la direction du retour.

Il n'y avait plus de Huastecas sur la colline d'en face.

Ce fut le lendemain, à trois kilomètres du village, que je me rendis compte de ce que j'avais fait.

Nous traversions un petit ruisseau. Les hommes valides soutenaient les blessés. Presque tous marchaient en claudiquant.

Une fois sur l'autre rive, je lançai de toutes mes forces les têtes dans le cours d'eau. Les yeux de la dernière demeurèrent fixés sur moi tandis qu'elle décrivait sa parabole comme une ballerine. *Coupable*,

*coupable*, murmurait l'air qu'elle faisait siffler au passage. Elle disparut à quelques mètres de la première dans un jaillissement d'éclaboussures et coula immédiatement.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, me reprocha Prend-Son-Temps, debout derrière moi.

— Et pourquoi donc ?

— C'étaient de rudement belles têtes, fit-il avant de rejoindre la colonne mal en point des fidèles du Grand Pivert.

# LA BOÎTE VIII

A : Dép. de la Déf. 11 novembre 2002  
État de situation mod.I 15 h 21 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 142  
Tués au combat 3  
Tué en service commandé 1  
Porté disparu en service commandé 1  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
cap. Barnes, Bonnie,  
aide de camp

A : Dép. de la Déf. 2 décembre 2002  
État de situation mod.I 14 h 02 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 131  
Tués au combat 7  
Tué en service commandé 2  
Porté disparu au combat 6  
Porté disparu en service commandé 1  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
cap. Barnes, Bonnie,  
aide de camp

A : Dép. de la Déf. 24 décembre 2002  
État de situation mod.I 17 h 02 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 111  
Tués au combat 13  
Tué en service commandé 2  
Porté disparu au combat 11  
Porté disparu en service commandé 1  
Blessés hospitalisés 9  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
cap. Barnes, Bonnie,  
aide de camp

JOURNAL DE SMITH

24 décembre (veille de Noël)

Nous avons aujourd'hui envoyé une patrouille de onze hommes avec mission de tenter de rejoindre le site de Bâton Rouge et, à partir de là, de progresser vers le sud, la seule direction que nous n'avons pas encore explorée.

J'ignore ce qu'ils sont censés trouver. Des secours ? Des Français ? Des conquistadores de De Soto ? Ponce de Léon ? Peut-être parviendront-ils à convaincre d'autres Indiens de nous venir en aide. Ou à conclure un traité avec ceux contre lesquels nous sommes maintenant en guerre.

Ils continuent de nous canarder. Nous avons encore eu deux blessés aujourd'hui malgré les abris. Je n'aurais jamais pensé que les flèches pouvaient avoir une telle portée. Ils les tirent depuis les bois : impossible de déceler de quel endroit elles viennent. Quand on les voit, c'est au moment où elles retombent. Alors, on se précipite pour se mettre à l'abri et tant pis pour ceux qui sont sur votre chemin et qu'on piétine. L'un des blessés d'aujourd'hui était déjà allongé derrière les sacs de sable de la casemate. La flèche l'a cloué au sol comme un papillon. Heureusement, elle n'a fait que lui transpercer le gras de la cuisse.

La deuxième classe Dorothy Jones a eu moins de chance : elle en a pris une en pleine poitrine. Le projectile avait été tiré d'un amas de broussailles à une centaine de mètres de la position.

Dans les deux cas, nous avons répliqué. La première fois, nous avons arrosé la zone suspecte à l'arme légère et au FM. Nous ne connaissons le résultat de la riposte que lorsque nous aurons envoyé sur place la patrouille chargée de l'opération de reconnaissance habituelle.

Pour la seconde, en revanche, nous savons ce qui s'est passé. Dès que Jones a été touchée, deux des casemates ont déclenché un tir nourri. Chacune a craché quelque chose comme deux cents rafales en direction des broussailles d'où la flèche était partie, rasant tout, y compris les petits arbres et labourant le sol.

Quand le feu a cessé, un Indien s'est dressé, il nous a nargués en laissant tomber son pagne, puis a fait un bond en arrière et s'est aplati par terre.

Au bout d'une minute, le commandant Putnam a donné l'ordre que les mitrailleuses lourdes cessent le feu. Le secteur était méconnaissable. Pas un brin d'herbe ne dépassait de plus de quelques centimètres. On aurait dit une photographie retouchée par un laborantin incompetent : un arrière-plan d'arbres avec, en son centre, une balafre entièrement dénudée.

Les Indiens surgirent de cette espèce de tranchée et se précipitèrent en courant sous le couvert.

Putnam interdit à tout le monde de tirer.

Spaulding, qui a fait Chypre, affirme que ce pourrait aussi bien être deux Indiens isolés qu'une centaine qui nous prennent ainsi à partie – on ne pourra jamais le savoir.

La patrouille de onze hommes est partie à l'aube après que quelques grenades eurent été balancées dans la direction qu'ils devaient prendre. Les

choses ont dû bien se passer : nous n'avons pas entendu un seul coup de feu.

Ils ont signalé par radio trois heures plus tard que tout était OK. Ils n'avaient rien vu jusque-là. Il fut convenu qu'ils entreraient en contact avec la base toutes les deux heures. S'ils ont besoin d'aide, cela leur fera une belle jambe ! Tous sont volontaires pour cette mission.

Pendant ce temps, nous nous enterrons le plus possible. Des flèches déchirent les tentes. Pas moyen d'aller couper du bois. Alors, on s'enfouit dans le sol comme des taupes.

Nous devrions être en train de faire des choses importantes quelque part à une époque bien déterminée. Ici, nous ne servons à rien. Nous devrions être en train de modifier l'histoire au lieu de nous enterrer de la sorte pour échapper à la vue d'hommes armés d'arcs, de flèches et de lances.

Nous n'avions aucunement l'intention de les tuer. Ce n'était pas notre faute. Nous avons pris nos précautions pour ne pas apporter de germes avec nous.

D'après le toubib, ce ne serait probablement rien de plus grave qu'une petite grippe ou une angine bénigne. Eux, ça les liquide en deux jours.

Nous avons essayé de les soigner, de leur expliquer que nous étions navrés. Seulement, ils ne comprennent pas.

Alors, nous nous enfouissons. Nous écoutons de la musique. Je m'aperçois que je me balance au rythme de Roger Whitaker. Il n'y a que trop longtemps que nous sommes ici.

## LEAKE IX

« L'Antiquité prenait par trop à la légère les Objets de la mortalité. Certains tiraient allégresse des Anatomies et des jongleurs faisaient des tours de passe-passe avec des Squelettes. »

BROWNE, *Urn Burial*

Un bruit nouveau montait du Fleuve.

Mi-cliquetis métallique, mi-choc du bois sur le bois. Cela venait du méandre.

Sur les tertres d'observation, les guetteurs soufflèrent dans leurs conques et tout le monde se précipita vers le ponton où étaient amarrés les canoës.

Prend-Son-Temps était dans la hutte. Fleur de Soleil arriva du jardinet, frottant ses mains salies de terre.

L'Homme Soleil et une délégation s'arrêtèrent devant la case.

— Ceux qui arrivent sur la Grande Rivière sont ceux que tu veux voir, me dit Prend-Son-Temps.

Il se mit debout, revêtit une éclatante cape faite de plumes, puis s'empara du sac contenant les pipes qu'il avait sculptées tout l'hiver.

Je sortis avec lui et, marchant derrière les notables, nous traversâmes le village et franchîmes le portail de l'enceinte donnant sur le fleuve.

La moitié de la population était déjà rassemblée sur la rive et attendait. Une volute de fumée s'éleva au-dessus des arbres en aval.

Il apparut au sortir du méandre.

Il y avait si longtemps que je n'en avais plus vu que j'avais presque oublié à quoi ressemblait un objet mécanique. La proue était large, plate et basse. Surgirent ensuite l'avant du deuxième pont, puis celui du troisième, tous peints en rouge vif strié de bandes jaunes. On aurait dit un hot dog dégoulinant de moutarde. Sur le pont se tenaient des hommes. Ils étaient grands et blonds.

Ils avaient des trompes.

Un coup de sifflet prolongé retentit, suivi du beuglement d'une corne de brume. Les gens qui se trouvaient à terre firent un bond et se bouchèrent les oreilles. Le vaisseau mit le cap sur le ponton aux canoës. L'homme qui se tenait à l'avant sondait sans discontinuer.

Le bâtiment était propulsé par deux roues, l'une à bâbord, l'autre à tribord. Sur le pont supérieur flottait un pavillon blanc frappé d'un cimeterre rouge.

Les personnages qui se tenaient dans le kiosque de veille portaient de longues robes écarlates et étaient coiffés de turbans.

La corne lança un nouveau mugissement et un jet de vapeur fusa. Les roues à aubes s'immobilisèrent, puis se remirent à tourner en sens inverse. Le vaisseau, qui était aussi grand que le mont du temple, accosta sans bruit, majestueux comme un palais.

À l'avant, une rampe incurvée, genre pont-levis, s'abaissa avec lenteur. Il y eut une secousse lorsque son extrémité toucha la terre ferme.

Un strident coup de sifflet nous vrilla les oreilles et, sur la rive, les villageois se répandirent en acclamations.

Un petit bonhomme enturbanné, suivi de plusieurs autres vêtus de longues robes ou de culottes et de pourpoints de cuir, armés d'arquebuses et de tromblons, apparut en haut de la rampe.

— Prend-Son-Temps, vieil ami, dit-il en grec, transmets mes salutations à l'Homme Soleil et à ton peuple et dis-leur que nous venons pour commercer et que les prix n'ont que le ciel pour limite. Qu'avez-vous à vendre et en quelle quantité ?

Prend-Son-Temps se tourna vers les autres, adressa un signe de tête à l'Homme Soleil et fit un bref discours.

Les gens du village, hurlant de joie et s'agitant comme des fous, commencèrent à disposer sur les couvertures étalées à même le sol leurs ustensiles, leurs peaux, leurs objets d'art et leurs denrées.

Les voyageurs, tout sourire, descendirent à terre, donnèrent l'accolade à Prend-Son-Temps et s'inclinèrent devant l'Homme Soleil. Les matelots, pantalons bouffants et fez pour les uns, casques ornés de cornes et de becs d'oiseaux pour les autres, entreprirent de décharger la cargaison d'articles à troquer.

Prend-Son-Temps fit les présentations :

— Voici Haroun el Hama, roi des Marchands. Et cet homme est Madison Yazoo Leake.

— Salut, dis-je en grec.

Mon interlocuteur m'examina. Il était de petite taille, avait des yeux noirs à l'éclat minéral, une barbe couleur de charbon et une moustache poivre et sel. Une balafre entaillait son visage du sourcil gauche à l'oreille dont le lobe manquait à l'appel.

— Par Ibrahim ! s'exclama-t-il. Es-tu un homme du Sud pris de rage contre nous ?

— Non, je viens de beaucoup plus loin, j'en ai peur.

— Ton accent... Je ne connais aucun endroit où tu as pu apprendre ce langage.

— Je suis sûr que vous serez heureux tous les deux de bavarder cette nuit. Nous allons nous faire écharper, Haroun, si nous tardons à passer aux affaires sérieuses. (Les gens, en effet, poussaient des cris en montrant du doigt leurs richesses d'un bout à l'autre du débarcadère.) Donne-nous un coup de main, Yaz, veux-tu ?

Il me désigna un des porteurs de casque à cornes en train de discuter dans une langue avec une femme du village qui lui répondait dans une autre.

Je me mis en devoir de servir d'interprète. Il me fallut pas mal de temps, compte tenu, d'une part de la difficulté que j'avais à m'exprimer dans l'idiome des indigènes, d'autre part de l'accent du Nordique, un rouquin genre freluquet, pour comprendre que les deux parties marchandaient alors qu'elles étaient déjà tombées l'une et l'autre d'accord sur un prix depuis belle lurette.

La journée promettait d'être longue et animée.



## LA BOÎTE IX

A : Dép. de la Déf. 1er janvier 2003

État de situation mod.I 16 h 14 TU

Effectifs compagnie 147

Présents à l'appel 115

Tués au combat 13

Tué en service commandé 3

Porté disparu au combat 11

Porté disparu en service commandé 1

Blessés hospitalisés 4

Total 147

Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
lieut. Atwater, Willey,  
aide de camp par interim

## BESSIE VII

Le ciel était couvert, il faisait lourd et humide – et ce n'était encore que l'aube.

Bessie était en train d'établir le graphique des dépressions de la terrasse alluvionnaire. Elles étaient au nombre de trois : une à l'ouest, une au nord et une à l'est-nord-est. La jeune femme traça d'un trait le profil de la falaise. Les tumulus en occupaient le centre. Chacun était ceinturé d'une bande de terrain affaissée. Elle feuilleta vivement son cahier de fouilles. Peut-être s'agissait-il du site d'un village ? Mais, jusqu'à présent, on n'avait pas trouvé trace de terre retournée. Possible que l'on eût affaire à une zone d'occupation temporaire utilisée seulement durant l'érection des tumulus.

Perch et les autres arrivèrent en même temps que se levait un soleil encrassé. Cette fois, il avait mis une tenue de travail dans laquelle il flottait.

On attendit qu'il descendît de voiture. Pendant ce temps, le photographe et le dessinateur sortirent le matériel des camions. En bas, les ouvriers s'affairaient à ôter les toiles goudronnées protégeant les tumulus.

— Le gouverneur n'est toujours pas rentré, annonça Perch. Il ne sera pas de retour avant deux ou trois jours. Il semble qu'il y ait de la contestation au sein de l'appareil du Parti. Par ailleurs... (Il tourna les yeux vers le bayou.)... il faut s'attendre à de la pluie. Beaucoup. Ils ont fermé les vannes en aval et ouvert celles en amont. Il tombe des cordes à Shreveport et jusqu'au Mississippi. On redoute des inondations aussi graves qu'il y a deux ans lors des crues de printemps. J'estime que nous disposons encore de cinq jours. Six dans le meilleur des cas.

— Pourquoi ne pas construire un batardeau ? demanda Kincaid.

— On pourrait, en effet, faire dresser une digue provisoire de retenue par nos hommes. J'ai demandé à l'université de nous envoyer du personnel d'entretien avec quelques engins. J'ai essayé de plaider notre cause auprès des services des Ponts et Chaussées mais personne ne lèvera le petit doigt tant que le gouverneur ne sera pas de retour, histoire de savoir s'il est toujours le patron.

— C'est sans doute pour cela qu'il a filé, soupira Jameson. Pour laisser tout le monde face à ses responsabilités.

— Et c'est pourquoi plus personne ne répond au téléphone, dit Perch.

— Cette digue provisoire, où l'installerait-on ? (Kincaid déplia la carte topographique.) Le long de l'ancienne terrasse ?

— Nous sommes loin de disposer de suffisamment de moyens pour

ça, protesta Jameson. Nous devons prendre une décision : faut-il ou non sauvegarder le tumulus numéro un ? Moi, je suis contre.

— Bessie ? s'enquit Perch. Qu'en pensez-vous ?

La jeune femme regarda le plus éloigné des tumulus, un tumulus parfaitement typique qui n'avait pas encore été éventré. Seulement quadrillé par les jalons.

— Nous ne pouvons pas prendre le risque de perdre le 2A et le 2B. Pourtant, s'il est aussi riche que celui-là...

— Et vous, Kincaid ?

— Oh ! Et puis, zut ! Placez votre digue ici, juste en dessous du 2A. Il faudra l'élever en étau de part et d'autre de la falaise. Et peut-être creuser un canal d'écoulement si on peut.

Bessie se pencha sur le plan-grille.

— Et si on la prolongeait de trois mètres jusqu'à ce point, docteur Perch ? fit-elle, le doigt tendu vers la petite cuvette qui se trouvait à l'est-nord-est. Si nous avons le temps, j'aimerais bien fouiller un peu par ici.

Elle tapota le plan du bout de l'index.

— Nous n'aurons pas le temps, laissa tomber Jameson.

Bessie rapporta alors à ses compagnons la légende du déluge selon la version de Basket.

Tout le monde se tourna vers les affaissements de terrain.

— Cela ne peut pas être autre chose que des ballastières, dit Perch. C'est ça que vous voulez qu'on épargne ?

— Oui, répondit Bessie après une brève hésitation.

— Eh bien, rassemblez les équipes d'excavation. Vous trois, vous allez attaquer ce tumulus. Tâchez de trouver ce qui s'est passé ici. Il y a un sacré bout de temps que je n'ai pas mis la main à la pâte mais je sais encore comment on construit une retenue.

Une fois ébauché le tracé de la future digue, on se mit à l'ouvrage.

Sous la plate-forme du 2B, ils découvrirent un premier squelette humain dans la matinée.

Il gisait, les pieds tournés vers l'extérieur, juste sous la saignée témoin qu'ils creusaient. Quand William le vit, il appela Kincaid. Précautionneusement, on dégagea le pelvis, la cage thoracique, les épaules enfouis dans la terre.

Il n'y avait pas de crâne. Le cou s'arrêtait net.

Kincaid explora à gauche et à droite du vestige.

— Bessie, allez chercher de la gomme arabique. Vous vernirez ce squelette en revenant. Nous le laisserons *in situ*. Il est fragile comme du verre. Le corps a été laissé à nu et le tumulus a été érigé par-dessus.

Bessie passa au vernis les os menaçant de s'effriter et étala avec

soin la laque à l'aide d'un pinceau.

— Regardez, dit Kincaid.

On apercevait le bras gauche d'un autre squelette à droite du premier.

— Il est juste un peu plus haut, il me semble ?

— C'est tout à fait mon avis.

Et Kincaid se mit à creuser à l'endroit que la jeune femme lui désignait. Il ne tarda pas à mettre au jour le bras droit du second squelette.

— Jameson ! appela-t-il d'une voix sourde.

Jameson, qui travaillait à l'autre extrémité de la tranchée témoin, le rejoignit. Il avait ôté son chapeau mais ses yeux luisaient comme ceux d'un écureuil. Il avait le sourire aux lèvres.

— C'est un tumulus trophée, n'est-ce pas ?

— J'en ai bien l'impression, répondit Kincaid. Combien avez-vous trouvé de crânes jusqu'à maintenant ?

— Pas un seul. Ces squelettes sont tous décapités.

Les deux hommes, levant la tête, contemplèrent le tumulus funéraire conique érigé sur la plateforme du tertre. Exception faite de la saignée stratigraphique de trente centimètres, il était toujours intact.

— Je vote pour qu'on l'attaque, dit Bessie.

— Que le photographe et le dessinateur s'amènent pour s'occuper de ces squelettes, ordonna Kincaid.

Il y eut un roulement de tonnerre.

— Merde ! s'exclama Jameson.

# LA BOÎTE X

JOURNAL DE SMITH

4 janvier – l'an neuf

*J'ai eu une conversation avec le colonel Spaulding dans son abri personnel.*

*Il a sorti un livre de sa cantine.*

*— Quand j'étais petit, c'était l'alpha et l'oméga, m'a-t-il dit.*

*Le titre en était Le Livre des mormons.*

*— Vous avez été élevé dans la foi mormone ? lui ai-je demandé.*

*— L'Église des Saints du Dernier Jour, a-t-il répondu presque machinalement. Je suis toujours mormon, figurez-vous, bien qu'il y ait trente ans que je n'ai pas assisté à un service.*

*— Vraiment, mon colonel ?*

*— Bah ! Vous ne l'avez sans doute jamais lu et vous ne le lirez jamais comme la plupart des gens. Mais certaines de ses parties me reviennent sans cesse à l'esprit. Il y a, voyez-vous, deux récits dans le récit. Il m'a fallu longtemps pour le comprendre quand j'étais gosse. Les tablettes d'or étaient censées avoir été retrouvées à Cumorah mais elles sont aussi le résumé d'autres archives remontant à des temps encore plus reculés et qui avaient été enterrées là.*

*— Ah bon ?*

*— La première migration, voyez-vous, comptait dans ses rangs des prophètes qui, venus de Jérusalem, ont débarqué en Amérique. Ils y ont élevé de puissantes cités mais des querelles fratricides les ont déchirés. Ils se sont scindés en deux factions, les Lamanites et les Jarédites. Les Lamanites ont été châtiés. Leur peau est devenue rouge, leurs villes sont toutes tombées en ruine.*

*— Et ces Lamanites seraient les Indiens ?*

*Spaulding se mit à rire.*

*— Oui, je sais que cela fait penser aux Dix Tribus perdues d'Israël, aux Phéniciens ou aux Égyptiens perdus, n'est-ce pas ? Enfant, l'archéologie me passionnait. Mais j'ai presque tout oublié de cette discipline de même que j'ai presque tout oublié du Livre des mormons. Et pourtant, il semble qu'il m'en soit encore resté un petit quelque chose.*

*— Cela simplifierait rudement les choses si c'était vrai. Arnstein pourrait peut-être aller leur parler ?*

*Spaulding rit de nouveau mais, maintenant, son rire avait une tonalité différente.*

*— Pour autant que je me rappelle, toutes ces théories sur les Romains perdus et autres sont nées du fait que les premiers colons blancs qui ont*

découvert les tumulus et les édifices de terre n'ont pu concevoir que c'étaient les Indiens qui les avaient construits. Les seuls Indiens qu'ils connaissaient étaient ceux qui habitent encore dans la région et qui, dans bien des cas, étaient encore là cinquante ans après l'arrivée des Blancs. Ils ne savaient pas, eux non plus, d'où venaient les tumulus. Alors, les colons ont pensé que ceux-ci leur étaient antérieurs, qu'ils étaient les vestiges d'une civilisation beaucoup plus avancée que la culture indienne. Ils ont alors cherché des exemples de civilisations de l'Ancien Monde ayant érigé des tertres funéraires et de hautes fortifications. Cela avait naturellement été le cas de quasiment tous les peuples – les Gallois, les Mongols, les Romains, les Égyptiens. Tous furent tour à tour considérés comme les constructeurs originels des tumulus.

— Nos actuels adversaires sont certainement plus versés dans l'art de la guerre que nous ne l'aurions imaginé.

— Vous connaissez le vieil adage ? Primitif ne veut pas dire stupide, répliqua le colonel.

— Nous tirer dessus est une chose mais, à mon avis, c'est cette histoire de radio qui a réellement tout bouleversé.

— Nous avons eu ce que nous méritions, voilà ! (La colère qui vibrait dans sa voix me déconcerta.) Nous avons chambardé leur existence. Nous les avons tués aussi sûrement que si nous leur avions fait sauter la cervelle. Ils ne peuvent pas comprendre que nous n'en avons pas l'intention. (Il se tut et s'abîma dans la contemplation de son bureau avant de poursuivre sur un ton posé :) Nous avons vu suffisamment de morts. Nous avons vu mourir le monde tout entier. Et voilà que, maintenant, nous tuons aussi le passé. Personne ne voulait cela, et surtout pas les Indiens.

Il reprit Le Livre des mormons et l'ouvrit.

Je me levai.

— Je vais faire la tournée des postes de garde, mon colonel.

— Bien sûr, Marie, allez-y. Dites à Putnam de passer me voir, voulez-vous ?

Je saluai et sortis. Spaulding était parfois difficile à comprendre.

## LEAKE X

« L'homme est un noble animal, splendide en ses cendres, somptueux en son tombeau. »

BROWNE, *Urn Burial*

Je n'avais encore jamais vu une telle multitude de choses changer de main. Peaux, fourrures, denrées alimentaires, coquillages, objets artisanaux et pipes disparaissaient dans la cale du navire d'où sortaient perles de verroterie, couteaux, outils, étoffes, lingots de cuivre.

Je faisais de mon mieux pour faciliter les marchandages qui allaient bon train. Apparemment, il n'y avait pas de barèmes déterminés pour servir de base aux échanges. Je n'arrêtais pas d'aller d'un groupe à l'autre proposer mes bons offices, attentif aux rapports qui se nouaient entre les marchands et les habitants du village.

Les Nordiques parlaient grec avec un aussi piètre accent que moi. Les marchands enturbannés s'exprimaient, quant à eux, dans un grec asiatique qui ressemblait énormément à la langue des Chypriotes turcs, à ceci près qu'il avait subi d'étranges déformations – des locutions courantes m'échappaient totalement, il y avait des références à des terres arides et à des déserts mais aussi aux baleines et à des mers glaciales.

Les marchands avaient leurs propres interprètes, des Indiens vivant en aval ou de l'autre côté du Fleuve, qui étaient habillés à moitié comme eux et à moitié comme les aborigènes. On communiquait beaucoup par signes, par symboles communs, et le gestuel était à l'honneur.

Bref, c'était un peu comme un cours de perfectionnement de la Tour de Babel.

En tout cas, les affaires marchaient rondement. À un moment donné, comme je tournais la tête vers le vaisseau, je vis un marchand sortir de l'habitacle et viser le soleil avec un sextant tout cuivre et émail.

L'Homme Soleil leva les yeux vers le ciel et laissa laconiquement tomber :

— Midi.

Vers le milieu de l'après-midi, le sifflet du bord retentit de nouveau, tout le monde ramassa son fourbi et chacun repartit de son côté, les uns vers le village, les autres vers le bateau.

Haroun el Hama, quelques marchands et quelques Nordiques nous raccompagnèrent.

Prend-Son-Temps me rattrapa en cours de route.

— Nous allons faire une fête pour eux au village, ce soir, puis ils nous inviteront à leur tour à faire la fête à bord. Il y aura encore des échanges demain. Après, ils remonteront la Grande Rivière et, en redescendant, d'ici une lune ou à peu près, ils feront à nouveau escale chez nous.

Les festivités commençaient déjà. On tapait sur les tam-tams, on soufflait dans des flûtes. L'un des marchands avait apporté un instrument qui faisait penser à une guitare à cinq cordes.

Mon cheval, à l'enclos sur le chemin de la place commune, se mit à hennir et les marchands se pétrifièrent, comme l'avaient fait Larry, Curly et Moe la première fois qu'ils l'avaient entendu.

— Le commerce a dû me donner la fièvre, dit el Hama. J'ai cru entendre un cheval.

— Tu l'as bien entendu, lui dis-je. C'est le mien.

Pendant un instant, j'eus l'impression qu'il allait fondre en larmes.

— Est-ce que nous pouvons le voir ? me demanda-t-il.

Je le conduisis à l'enclos. Ses compagnons et lui flattèrent et caressèrent l'animal en discutant avec animation en arabe.

— Nous n'avons pas encore amené de chevaux sur ces rivages, m'annonça enfin el Hama. Mais il est prévu de commencer bientôt à en faire commerce dans l'océan oriental. Où t'es-tu procuré cette bête ?

— C'est une longue histoire, lui répondis-je. J'ai mille questions à te poser mais cela peut attendre. Veux-tu le monter ?

— Tout ce qui m'appartient t'appartient, fit-il en s'inclinant.

Je mis la bride et el Hama enfourcha la bête avec une agilité qui démentait son âge. J'ouvris le portail. Le marchand se dirigea au petit trot vers l'esplanade sous les acclamations des spectateurs, puis il fit faire demi-tour au cheval et nous rejoignit.

— Voilà donc ce que tu fais avec lui ! s'exclama l'Homme Soleil. Il faudra, un jour, que tu m'apprennes, Yazoo.

El Hama ne résista pas au plaisir de faire encore quelques tours de place avant de ramener à contrecœur le cheval à son enclos. Ses hôtes l'attendaient.

— Il a fière allure, dit-il en mettant pied à terre. Ah ! Ce sera merveilleux quand des bêtes pareilles seront acclimatées dans ce pays. (Il me dévisagea.) Tu soupes avec nous cette nuit à mon bord ?

— Certainement.

— Moi aussi, j'ai des questions à te poser. Beaucoup, beaucoup de questions.

Nous étions arrivés à la demeure de l'Homme Soleil. Les gens commencèrent à nous distribuer de quoi manger et boire. Et à essayer de nous faire danser.



## BESSIE VIII

Le tumulus à plate-forme ressemblait maintenant à s'y méprendre à un papier millimétré. La tranchée témoin qui le pourfendait d'un bout à l'autre s'évasait là où les squelettes décapités avaient été découverts.

Jameson, Kincaid et Bessie s'affairaient à ouvrir le monticule conique occupant la position supérieure.

— Il vaudrait mieux creuser de ce côté.

— Il va falloir niveler tout ça en commençant par le haut.

— Mais dites-moi que je rêve ! Donnez-moi ce balai.

— Regardez-moi ça !

— Il y en a un autre en dessous.

— Là aussi.

— Je parie qu'ils colleront parfaitement au cou de quelques-uns des squelettes en bas.

— C'est évident.

— En voilà encore ! Ce n'est pas un coup de tonnerre que j'ai entendu ?

— Eh si, bordel de Dieu ! Washington ! Enlevez les piquets de ma tente et amenez-la ici. Vous n'aurez qu'à déposer mes affaires dans l'atelier.

— Où en est cette digue ?

— Je ne vois rien d'ici.

— Oh ! Mince !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regardez ces empreintes dans le terreau.

— Tout le monde dehors ! Faites venir le photographe. Vous faites le tracé stratigraphique, Bessie ?

— Voilà encore des crânes. Dieu sait combien il y en a ! Cela signifie probablement des tas de squelettes plus bas.

— Et la terre de ce tumulus est différente...

— Regardez ! Regardez !

— Un élément de tombeau de rondins ?

— Cela ne peut pas être autre chose. C'est forcément ça.

— Éclairez-moi davantage.

— Dehors, il fait de plus en plus sombre.

— La tempête doit à nouveau faire rage. Elle va emporter la tente.

— J'espère qu'ils ont reposé les bâches. Qui s'occupe du laquage ?

— Leroy.

— Parfait.

— Trouvez-moi quelque chose de vingt-cinq centimètres de long et d'un demi-centimètre d'épaisseur.

— Que le photographe vienne ici ! Et amenez la gomme arabique !

— C'est la pluie qui remet ça ?

— Bon Dieu ! Ce type devait être le Rockefeller de son temps.

— Pour le moment, ne touchez à rien. Regardez son bras.

— Il a été cassé et la fracture s'est ressoudée.

— Mais vous voyez cette encoche sur l'os ?

— Le photographe ! Vite !

— Doucement... doucement. Essayez de dégager là au pinceau. Passez-moi le pic à glace. Non, pas celui-là. L'autre... le recourbé. Là... Attendez ! Attendez !

— Mais qu'est-ce que c'est que ces machins ?

— Essayez de ne pas abîmer la tête.

— C'est que je ne peux pas faire grand-chose avec ce satané pectoral qui me gêne.

— Vous croyez que vous réussirez à les récupérer intacts ?

— Peut-être.

— C'est de l'acier.

— Peut-être.

— Ça y est ! Je l'ai. Je les ai. Et la tête a tenu.

— Portez-moi ça dans la tente-atelier. Est-ce que ce n'est pas la pluie qui recommence ?

Bessie abritait l'objet entre ses mains. C'était un collier fait de minuscules perles de métal. Des dizaines et des dizaines de minces plaquettes rectangulaires de deux centimètres et demi de large sur cinq de long, toutes rouillées, y étaient fixées. Elles étaient perforées à un angle.

L'une d'elles, au moins, portait une inscription rédigée en anglais.

L'aube – une aube humide – pointait. Cela faisait vingt heures qu'ils excavaient le tumulus.

# LA BOÎTE XI

A : Dép. de la Déf. 3 février 2003  
État de situation mod.I 15 h 24 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 106  
Tués au combat 13  
Tué en service commandé 4  
Porté disparu au combat 12  
Porté disparu en service commandé 1  
Blessés hospitalisés 11  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
lieut. Atwater, Willey,  
aide de camp par interim

A : Dép. de la Déf. 6 mars 2003  
État de situation mod.I 17 h 21 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 91  
Tués au combat 22  
Tué en service commandé 6  
Porté disparu au combat 21  
Porté disparu en service commandé 1  
Blessés hospitalisés 6  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
lieut. Atwater, Willey,  
aide de camp par interim

A : Dép. de la Déf. 11 avril 2003  
État de situation mod.I 20 h 14 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 81  
Tués au combat 23  
Tué en service commandé 6  
Porté disparu au combat 21  
Porté disparu en service commandé 1  
Blessés hospitalisés 15  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
lieut. Atwater, Willey,  
aide de camp par interim

## BESSIE IX

DÉPARTEMENT DE LA DÉFENSE

20 juillet 1929

OBJET : Numéros matricules susceptibles  
d'attribution à personne militaire US

DEST. : Dr Kincaid

Mission sauvetage

Dixie Hotel

Suckatoncha

par Bâton rouge

Louisiane

Dr Kincaid,

En référence à votre courrier du 18 courant portant communication d'une liste de 75 membres possibles des forces armées US, j'ai l'honneur de vous faire savoir que deux (2) de ces noms correspondent, l'un à un militaire en service dans les Iles Philippines ; l'autre à un technicien de la Marine affecté à Meaden, Marylana. Tous deux ont rang d'officiers et non de sous-officiers. Les dates de naissance indiquées ne concordent pas.

Des vérifications sont en cours auprès de la US Navy et du Corps des Marines. Message transmis au département du Trésor pour ce qui concerne le personnel de la défense côtière. La section « anciens combattants » du département de l'Intérieur procède aux recherches. Réponse attendue sous bref délai. Je prends contact avec l'Association des filles de la Confédération du souvenir de la guerre hispano-américaine.

Le capitaine Thompson Graves se présentera dès que possible à vous pour vous porter assistance et assurer la liaison avec les agences gouvernementales relativement à cette question.

Capitaine Jillian, T.V.  
attaché d'état-major adjoint

## LEAKE XI

« Mais, nous rappelant la civilisation première qu'ils ont apportée en ces contrées et oubliant malices depuis longtemps passées, éléments, nous conservons leurs ossements et point ne pissons sur leurs cendres. »

BROWNE, *Burial Urn*

Nous dûmes cesser de festoyer à la fin de l'après-midi. Nous regagnâmes les huttes d'un pas mal assuré, nous nous allongeâmes et nous endormîmes.

Le sifflet du vaisseau nous réveilla à la tombée de la nuit.

Prend-Son-Temps et moi-même, l'Homme Soleil, quelques notables, plusieurs guerriers et deux artisans avions été invités à bord. Le seul représentant du culte du Busard était Moe, également chef d'un des clans.

Tout ce petit monde se retrouva à l'appontement. Le navire était obscur. Soudain, il s'éclaira d'une lumière froide et bleue. On eût dit que des vers luisants géants avaient envahi entreponts et coursives.

El Hama et sa suite vinrent nous accueillir et nous firent monter à bord. Nous nous assîmes en cercle dans la salle la plus vaste du second pont. Elle faisait peut-être le tiers de la longueur du navire.

Nous nous remîmes à manger tandis que trois marchands jouaient de la musique – l'un de la guitare, un autre du tambourin, le dernier de la flûte. Des Nordiques vinrent faire des tours d'acrobatie, semblables à de gros ours sous leurs peaux de bêtes hirsutes. Assis en face de Prend-Son-Temps, de l'Homme Soleil et d'el Hama, je faisais de mon mieux pour suivre la conversation. Elle portait essentiellement sur des questions sans grande importance – le négoce, la chasse, le temps, la moisson, les excédents de peaux, la pénurie de dents d'ours et (el Hama s'excusa) de scalps de piverts. Cela ressemblait de très près à ce que devait être un dîner du Rotary Club de Des Plaines tel que je l'imaginais.

Puis on apporta le café.

Je crus que j'allais me trouver mal. Je savais que c'était du café avant même d'en voir la couleur. Ce fut d'abord l'odeur. Il y avait des mois que j'avais terminé mon dernier sachet de soluble – deux semaines après mon arrivée.

Les congénères de Prend-Son-Temps boivent différentes espèces de tisanes et d'infusions à bases d'herbes, surtout lorsqu'il fait froid ou qu'ils sont indisposés. Certaines de leurs décoctions, comme le sassafras ou l'écorce de cèdre, ne sont pas mauvaises. Mais aucun

rapport avec le café !

Les yeux écarquillés, je contemplais le récipient constitué de deux vases superposés comme si c'était une divinité de métal.

El Hama dit quelque chose à Prend-Son-Temps sans cesser de m'observer.

Leur manière de servir le café était aussi élaborée que la cérémonie du thé au Japon. L'eau que contenait la partie inférieure du récipient était bouillante. L'un des marchands versa un kilo de café moulu dans la boule du haut et le mélangea avec quelque chose qui ressemblait à du lait en poudre et une livre de fructose. Après avoir disposé un autre vase en dessous, il arrosa le tout d'eau bouillante.

L'arôme me transporta au septième ciel. Quand je revins sur terre au bout d'une minute, ce fut pour le voir sortir le vase inférieur, plein à ras bord et surmonté d'une vaporeuse mousse brune.

— Maintenant, dépêchons-nous, lança el Hama à la cantonade. Il faut le boire pendant qu'il y a de l'écume.

De minuscules tasses contenant un peu du nectar fumant passèrent de main en main – et de gauche à droite. Il me fallut beaucoup de force d'âme pour ne pas les avaler les unes après les autres à mesure qu'on me les tendait.

Enfin, chacun en eut une, l'Homme Soleil étant le dernier servi. Alors, les gobelets refirent le tour du cercle mais en sens inverse. Et l'on me donna la tasse qui m'était destinée. Ma tasse à moi !

Quand tout le monde eut reçu la sienne, tous les regards convergèrent sur el Hama. Il absorba une infime quantité de la mousse, roula des yeux, reposa la tasse sur sa soucoupe. Désappointés, les autres prirent chacun une gorgée tout aussi infime.

J'aurais, pour ma part, volontiers descendu le contenu de la mienne d'un seul trait, j'étais prêt à déclencher une bagarre, à m'emparer de toutes les autres. Mais non : je me contentai d'une petite lampée.

C'était sublime, encore que pas assez sucré et qu'il y eût trop de crème. Ce que j'aurais voulu, moi, c'était deux litres de café avec un demi-kilo de sucre dedans, un torrent de caféine capable de ressusciter Dwight Eisenhower.

J'entendais le liquide s'égoutter dans le récipient, maintenant oublié.

Au cours de la conversation à voix basse qui s'était ensuivie, Prend-Son-Temps, à un moment donné, s'approcha de moi.

— El Hama désire te voir tout à l'heure. Ce sera la cohue. Tu prendras la coursiève à ta droite. Tu rejoindras le gaillard d'arrière et tu l'attendras là. À demain.

Je fis un signe d'assentiment.

Peu après, nos hôtes procédèrent à la distribution des cadeaux. J'eus droit à un collier avec, comme pendentif, un sifflet en forme

d'oiseau. L'oiseau en question était fait dans une matière à mi-chemin de l'ébonite et de l'anthracite. Le son qu'il produisit quand je l'essayai ressemblait à celui de ces espèces de petits fifres servant de garniture aux arbres de Noël. Je me le passai autour du cou.

Oui, c'était vraiment la cohue ! Je m'esquivai et m'engageai dans un couloir qu'éclairait la lumière bleue. Au fond, il y avait une porte devant laquelle montait la garde un Nordique qui se borna à un hochement de tête approuvatif à mon approche et me laissa passer.

Ces lumières bleues produisaient un léger grésillement comme les lampes au néon. Elles étaient d'origine électrique. Dans l'une des pièces donnant sur la coursive, j'aperçus un gratte-papier en train de griffonner dans un épais registre à la lueur d'une lampe à huile. Il ne fit pas attention à moi et je gagnai le pont.

La nuit était obscure. C'était encore la nouvelle lune. La prochaine serait celle des semailles, de la cérémonie du Breuvage noir dont m'avait parlé Prend-Son-Temps. D'après mes supputations, nous étions en principe en mars mais il faisait déjà chaud.

Le tillac me dominait de toute sa hauteur. La timonerie éclairée faisait un carré bleu sur fond de ciel étoilé. Quelques matelots, Nordiques et Arabes, déambulaient sur le pont supérieur.

Les premiers crapauds du printemps coassaient. J'entendis vagir un alligator. L'enceinte du village était une tache d'un noir plus opaque que le firmament. On distinguait ici et là l'éclat des feux filtrant à travers les fissures du torchis.

J'avais oublié combien la Grande Rivière était large, combien elle était bruyante la nuit, vibrante de tous les sons qu'émettaient mammifères, oiseaux, poissons et insectes. Et tout cela me revenait maintenant sur le pont d'un bateau.

Malgré les lumières bleuâtres qui m'environnaient, la Voie lactée faisait une flaque de blancheur en travers du ciel et les étoiles étaient des fulgurances dans les ténèbres.

El Hama apparut enfin.

— Bon, fit-il. Asseyons-nous près de la poupe. (On apporta des coussins et nous nous installâmes confortablement.) Encore un peu de café ?

Je lui aurais sauté au cou !

— J'ai donné ordre qu'on nous en amène, ajouta-t-il en souriant. J'ai remarqué à quel point tu l'avais apprécié. Et, à présent, nous avons des quantités de questions à nous poser mutuellement.

— Trop, à mon avis.

— Je pense comme toi. Commence, je te prie, puisque, cette nuit, je suis ton hôte.

— En quelle année sommes-nous ?

— Selon notre calendrier, c'est la mille trois cent soixante

quatrième après la prise de La Mecque par les fidèles du prophète Ibram.

La Mecque, ça collait. Mais qui était le prophète Ibram ? L'an 1364 ? Quand donc avaient eu lieu tous ces remous en Islam ? Dans les années 600. Quand se situait cette époque ? À la fin du XX<sup>e</sup> siècle ? Ou au début du XXI<sup>e</sup> ?

— Le nom de Mahomet t'évoque-t-il quelque chose ? m'enquis-je.

— Le père du Prophète ? Le Livre n'en parle guère.

— Et... Jésus ?

— Je ne suis pas aussi érudit que notre médecin. Que l'on aille chercher Ali, dit-il à un autre marchand. Voyons... Jésus ? Il me semble qu'on lui rendait un culte près de la Galilée. Peut-être était-il à la tête d'une petite secte... Je crois qu'il a été lapidé par ses adeptes. Le Prophète a vécu quelques mois dans les parages de la Galilée pendant son exil après avoir été chassé de Médine, si ma mémoire est bonne.

Un homme surgit avec son propre coussin et s'assit à côté de nous. Il me fut présenté comme Ali le médecin.

— Il me pose des questions sur des personnages cités dans le Livre, lui dit el Hama, mais il les formule d'étrange façon.

Je poussai un soupir.

— Et l'Égypte ?

— Elle est la mère de toutes les nations, me répondit-il. C'était déjà une terre ancienne avant même que la Pierre fût tombée du ciel à Médine.

— Ah ! C'est un début ! Voilà enfin quelque chose qui nous est commun. Et la Grèce... Athènes... Sparte ?

— La patrie de la science et de la virilité, fit Ali. La Grèce fut un flambeau et un État conquérant dont les prouesses sans égales et la gloire durèrent des siècles. Tu parles sa langue.

— Et les Romains ?

— Qui ça ? demanda el Hama.

Ali ôta ses lunettes.

— Oui, j'en ai entendu parler, en effet. C'est à peine s'il est fait mention d'eux dans les annales. C'étaient des citadins. Ils faisaient la guerre à leurs voisins et se sont emparés de toute leur péninsule. Ils ont combattu notre Mère Carthage. Par deux fois, si je ne m'abuse.

— Qu'est-il advenu d'eux ?

— La seconde fois, Carthage, qui ne demandait rien d'autre que commercer librement avec tous ses voisins, a écrasé ces Romains et tous leurs alliés. Je crois savoir qu'ils ont fait d'excellents bergers et de fort bons fermiers.

— Il n'y a donc pas eu d'Empire romain ?

— Si, un empire lainier. Une laine que nous achetons à des prix



exorbitants.

— Et Carthage ?

— Oh ! Notre Mère Carthage existe toujours mais ce n'est plus qu'un modeste petit port, aujourd'hui. Elle est tombée sous les coups de ses ennemis la dix-huitième année qui suivit la mort du Prophète. Et, avec elle, toute l'Afrique du Nord jusqu'au fleuve Congo.

— Et l'Europe ? Et l'Église ?

— L'Europe ?

— La région qui se trouve au nord de la Méditerranée et à l'ouest du Bosphore. Enfin... des Dardanelles.

— Ah ! Une terre peuplée de barbares. La Vraie Religion du Prophète s'y est facilement établie. C'est-à-dire dans les régions que n'occupaient pas déjà les Nordiques.

— Qu'avez-vous fait quand vous les avez rencontrés ?

El Hama reprit la parole :

— Nous leur avons proposé du quarante pour cent. C'étaient de grands marins, de grands navigateurs. Ils connaissaient bien les terres du Nord pour les avoir si souvent mises à sac. L'un d'eux avait déjà abordé ce pays quand la Vraie Religion a fait tache d'huile dans ces contrées.

— Mais c'étaient de si vastes territoires, des territoires si productifs, où les échanges commerciaux étaient si fructueux, enchaîna Ali, qu'il n'y a guère qu'une trentaine d'années, quand nous eûmes acquis suffisamment de maîtrise en matière d'énergie pour pouvoir effectuer la traversée, que nos marchands songèrent à venir ici. Et, maintenant, nous avons ce nouveau monde commercial tout entier à gérer.

— Cela paraît tellement simple ! fis-je. Y a-t-il eu une Peste noire ? Les adeptes de la Vraie Religion ont-ils condamné les infidèles au bûcher, les ont-ils passés au fil de l'épée ?

— La Peste noire ? Il y a toujours eu des fléaux d'une nature ou d'une autre et l'on ne peut pas grand-chose contre eux. Mais une grande peste... non. Hippocrate enseigne que les nations et les cités doivent atteindre une certaine taille avant que la peste devienne endémique. Or, nous avons très peu de grandes cités.

— Vous avez donc gardé vivante la science grecque ? Alors, que sont devenus les livres perdus ? N'ont-ils pas tous brûlé dans l'incendie qui ravagea la bibliothèque d'Alexandrie ?

— Brûlé... tous ces ouvrages précieux ? Quelle idée épouvantable ! s'écria Ali. Mais où se trouve cette Alexandrie dont tu parles ? C'est Le Caire, en Égypte, qui abrite la grande bibliothèque.

— Alexandre le Grand ? Philippe de Macédoine ? Le Perse Darius ?

— Ces noms me sont inconnus. C'est Hamilcar qui a fondé la grande bibliothèque du Caire. Il avait collecté des livres grâce aux nombreux contacts que permettait le réseau commercial carthaginois

et ils étaient tous rassemblés là quand les Vrais Croyants ont pris la ville. Et ils y sont toujours conservés bien qu'ils aient été sans fin copiés et recopiés et que nombre d'erreurs, je le crains, s'y soient glissées.

— Mais alors, ce navire... ce mode d'éclairage... Ce sont des applications pratiques de la science des Grecs ?

— Absolument, laissa tomber el Hama. Le savoir des Grecs, plus les connaissances que des siècles d'expériences et de changements nous ont fait acquérir.

Je bus mon café.

— Il va me falloir quelque temps pour m'habituer à tout cela. Tu dis qu'il y a trente ans que vos vaisseaux ont abordé ici ?

— Oh ! Il en est venu un ou deux au cours des siècles du fait d'erreurs de navigation, de raisons accidentelles ou de la témérité de capitaines aventureux... Les bateaux à voiles font merveille sur la mer indienne ou ce que tu appelles la Méditerranée et pour le cabotage le long des côtes nordiques ou d'Afrique occidentale. Mais le commerce avec l'Occident exige un moyen de propulsion plus fiable : la vapeur. Aussi, il a fallu attendre le développement de ce moyen de transport maritime pour que le Consulat des Marchands organise des expéditions commerciales dans ces régions.

— Et Prend-Son-Temps a été capturé il y a vingt ans par les membres d'une de ces expéditions ? C'est pour cela qu'il parle grec ?

El Hama écarta les bras dans un geste fataliste.

— Que veux-tu que je te dise ? Dans toutes les opérations de frontières, il y a toujours eu des bavures commises au nom du commerce. Beaucoup de négociants sans scrupule se sont livrés à des actes analogues, poussés par l'appât du gain. Ils enlevaient des jeunes garçons, les réduisaient quasiment à l'esclavage et les utilisaient comme interprètes, notamment.

— À quoi ressemble maintenant cet endroit – ce continent ?

— Prend-Son-Temps t'en a certainement appris autant que nous autres pourrions le faire. Au nord-est, on trouve de petits groupes de chasseurs, de pêcheurs et d'agriculteurs. Au sud – à l'est pour toi –, les bâtisseurs de tumulus comme Prend-Son-Temps et son peuple. Ils occupent la zone comprise entre le sud-est de la péninsule jusqu'à la Grande Rivière – celle-ci – à l'ouest. Au nord-ouest, les gens sont plus misérables que les nomades les plus démunis des déserts égyptiens. Des explorateurs que les principes n'embarrassaient pas en ont ramené quelques-uns chez nous à titre de curiosités. À ton ouest et ton sud-ouest s'étend le vaste territoire des Huastecas. Nous n'avons pas rencontré d'hommes plus perfides sur ce continent, bien que leur culture soit plus proche de la nôtre que celle de n'importe quel autre peuple autochtone. Nous avons implanté quelques comptoirs mais, à

dire vrai, nous n'aimons pas faire du négoce avec eux. Il en va de même pour ceux de vos tribus. Mais les Huastecas font de si beaux bijoux !

— Et tu remontes et redescends le Fleuve chaque printemps pour ton négoce ?

— C'est là ma mission actuelle mais d'autres ne tarderont pas à suivre mon exemple. Le commerce est fort lucratif pour tous les intéressés, il y a de tout en abondance et c'est une activité si nouvelle pour tout le monde qu'il en ira encore longtemps ainsi. Les autres marchés changent, les cours fluctuent. Je me suis laissé dire qu'on brûle le coton en Afrique. Mais si tu apportes des couteaux dans les Terres nouvelles et ramènes des fourrures en Égypte, tu n'as pas de soucis à te faire.

— Pourtant, l'exportation de certains produits est frappée d'interdit.

— Tu veux parler des armes à feu, des explosifs et de telles ou telles espèces animales ?

— Oui.

— Ce n'est pas que ce ne serait pas rentable, tu peux me croire. Mais le Consulat des Marchands a appris une grande leçon en Afrique occidentale. Pendant vingt ans, nous nous y sommes livrés à des opérations commerciales sans aucune entrave. Résultat : nous avons mené dix guerres, nous avons dû prendre en charge des réfugiés par milliers et l'on ne peut plus exploiter les terres dénudées. La région est devenue un désert qui, d'année en année, gagne un peu plus sur la jungle. Ces événements remontent à six siècles. Nous avons compris et nous ne referons pas la même erreur.

Ali intervint :

— C'est pourquoi la vue de ton cheval nous a tellement surpris. C'est, à notre connaissance, le seul qui vive sur ce continent. Mais s'il n'y en a qu'un, il n'y en aura jamais d'autres.

C'était la première fois que mes interlocuteurs se résolvaient à me questionner à leur tour de cette façon détournée. En guise de préambule, je leur avouai que je ne comprenais rien du tout à ce qui s'était produit et que je n'espérais pas qu'ils le comprendraient mieux que moi.

Je leur relatai ce qui avait eu lieu dans l'univers d'où je venais en faisant de mon mieux appel aux souvenirs historiques que je gardais en mémoire. Je leur parlai d'Alexandre le Grand, de Rome de la naissance et du développement de l'islam (sous l'égide du père de leur Prophète), du christianisme, de l'unification de l'Europe et de sa dislocation ultérieure dont la responsabilité tenait à la religion, des épidémies de peste et de choléra des guerres, des progrès scientifiques – de tout ce qui me venait à l'esprit.

À mesure que je parlais, j'avais de plus en plus l'impression d'un

récit placé sous le signe de la cupidité, de la déraison et de la calamité, d'une histoire distillée par un conteur fou et vindicatif qui avait un compte à régler avec l'humanité.

Je leur parlai, enfin, de la dernière et terrible guerre qui se déroulait, de la mort et de l'agonie de l'ultime et vaillante tentative à laquelle j'avais été associé, ayant pour objet de modifier les atrocités qui avaient conduit à ce conflit.

Quand je me tus, je crus qu'ils allaient applaudir. Leur expression était attristée, mais aussi émerveillée, comme si j'étais un baladin dont le numéro laissait loin derrière lui les exhibition de tous les histrions qu'ils avaient pu voir auparavant.

— Allah traite chacun d'entre nous selon son bon plaisir, conclut Ali, le médecin.

— Viens avec nous ! s'exclama soudain el Hama. On dit qu'un jour est apparu à Bagdad un homme qui disait des choses identiques. Il est mort, maintenant, mais quelques-uns des érudits qui se sont entretenus avec lui sont encore de ce monde. Viens avec nous et, sur la terre de la connaissance, tu parleras avec eux.

— Je doute que cela ferait autre chose que semer le désarroi dans leur esprit, répondis-je. Mais l'invitation est tentante. Nous en discuterons lors de ton prochain passage. D'ici là, je réfléchirai.

D'autres membres du commando temporel avaient-ils été éparpillés ici et là dans ce monde ? Ou y avait-il eu d'autres Projets semblables ailleurs, dans un autre temps que le mien, dans le futur ou le passé de cet univers, voire d'un univers parallèle ?

Je n'en pouvais plus. Mon esprit était dans l'impossibilité de digérer tant de choses. Ma capacité d'encaisser la nouveauté et le choc des cultures avait atteint ses limites.

La fausse aurore rosissait le ciel au-dessus de la Grande Rivière.

— Vous m'avez donné des renseignements précieux, dis-je à el Hama et à Ali. Je ne sais comment vous remercier de votre concours.

— Si tu désires nous accompagner quand nous repartirons, tu seras le bienvenu, déclara el Hama. Nous ferons escale ici au retour, les cales débordant de marchandises. Peut-être nous permettras-tu de monter à nouveau ton cheval ? C'est tellement lassant, à la longue, la navigation !

— Quand vous voudrez. Merci à toi, el Hama, et merci à toi aussi, Ali.

— Prends ceci avant de nous quitter.

L'un des Nordiques me tendit un sac de trois kilos de café.

J'avais envie de pleurer en descendant du navire – de pleurer sur mon sort, de pleurer parce que j'étais un naufragé perdu, de pleurer à l'idée que je finirais mes jours à cause du café. Tout cela à la fois, c'était trop.

Quand ils abaissèrent la rampe pour que je puisse débarquer, j'entendis un Nordique éternuer.

# BESSIE X

DÉPARTEMENT DE LA DÉFENSE  
21 juillet 1929

OBJET : Numéros matricules susceptibles  
d'attribution à personnel militaire US

V/R : Votre honorée du 18 juillet 1929

DEST : Dr Kincaid  
Mission Sauvetage  
c/o Dixie Hotel  
Suckatoncha  
par Bâton Rouge  
Louisiane

Dr Kincaid,

La section « anciens combattants » près le département de l'Intérieur nous a communiqué trois noms : celui d'un militaire ayant participé à la guerre contre le Mexique, mort en service actif en 1892 dans le Territoire du Nevada ; et ceux de deux vétérans du GAR, le premier décédé en avril 1872 à Abrams, Massachusetts, le second au foyer des militaires à la retraite de Seip, Virginie. Les dates de naissance ne concordent dans aucun des cas. Les listes signalétiques détaillées vous seront envoyées par courrier.

Les recherches entreprises par l'Association des filles de la Confédération, le Souvenir de la guerre hispano-américaine et le département du Trésor, au titre de la marine et du corps des Marines, n'ont pas encore abouti.

Le capitaine Thompson devrait en principe se présenter au Dixie Hôtel ce jour à 22 heures au plus tard.

Jillian,  
attaché d'état-major

## LA BOÎTE XII

JOURNAL DE SMITH

12 avril

*Ce matin, juste après l'aube, les Indiens ont amené à l'orée de la clairière Lewisohn et neuf des hommes qui étaient partis en mission de reconnaissance il y a quatre mois. Ils avaient les mains liées dans le dos et étaient en triste état.*

*Les Indiens les ont égorgés par-derrière, se servant de leurs corps comme de boucliers, et ont disparu sous le couvert.*

*Nous n'avons rien pu faire. Quelqu'un a vidé un chargeur mais le seul résultat a été que les Indiens ont abandonné le cadavre d'un de nos camarades.*

*Ils ont emmené les autres. Nous ne savons pas ce qu'ils ont fait d'eux. Quelques-uns remuaient encore et perdaient leur sang tandis qu'ils les tiraient pour se réfugier dans les bois.*

*Aux premières lueurs du jour, le cadavre qu'ils avaient abandonné n'était plus là.*

*Tout le monde est habité par une rage silencieuse – ce qui est exactement ce que veulent les Indiens.*

*Je n'ai plus envie de tenir ce journal pendant quelque temps.*

## LEAKE XII

« Mais qui connaît le destin de ses ossements  
et qui sait combien de fois il devra être enterré ?  
Qui connaît l'oracle de ses cendres et sait s'il leur  
faudra être dispersées ? »

BROWNE, *Urn Burial*

Le messenger arriva au village, se frayant son chemin à travers les maïs qui grandissaient. C'était la première fois depuis cinq mois que je voyais des mots écrits.

Il était porteur d'une feuille de papyrus logée dans un bâton fendu. Prend-Son-Temps le fit asseoir et Fleur de Soleil lui servit du ragoût d'écureuil fraîchement cuisiné. Il habitait le troisième village en amont du nôtre et avait hâte de retourner chez lui.

Je dépliai le papyrus mais j'eus du mal à en déchiffrer certains passages. Le message était rédigé en grec mais avec des caractères tarabiscotés d'enjolivures, et j'en fus réduit à deviner le sens de plusieurs mots. Le texte était le suivant :

*Ami Yazoo,*

*Les Compagnons du négoce t'adressent leurs chaleureuses salutations. Les affaires n'ont jamais été aussi bonnes, que le Prophète en soit remercié.*

*Nous redescendrons le fleuve dans moins d'une lunaison et nous espérons te voir lors de notre passage prochain.*

*Nous te demandons de dire à l'Homme Soleil et à tous ceux de son peuple de se tenir sur leurs gardes. (Quelque chose ?) d'inquiétant se prépare à l'ouest de la Grande Rivière. On y a vu Ceux du Tigre (c'était ainsi, m'avait dit Prend-son-Temps, que les Marchands appelaient les Huastecas) plus fréquemment que par le passé et ils mènent leurs (Guerres des Fleurs ?) avec diligence.*

*Nous avons été avertis qu'il y avait présentement beaucoup de malades dans l'un des villages situés à l'est de la Grande Rivière, avec lequel nous avons coutume de faire du troc. Aussi ne nous y arrêterons-nous pas au retour.*

*En attendant, faites très attention. Qu'Allah nous préserve et j'espère que je monterai bientôt a nouveau ton superbe cheval.*

*Bien à toi en négoce.*

*El Hama*

Je remerciai le messenger. Il n'était pas censé rapporter de réponse (la lettre, me dit-il, était parvenue d'un endroit qui se trouvait à six



jours de navigation en amont de son village). Je lui fis cadeau d'une de mes pipes, la plus belle que j'avais sculptée. Elle représentait un poisson-chat gobant une grenouille. Il se confondit en remerciements et repartit au petit trot.

— Allons prévenir l'Homme Soleil, dis-je à Prend-Son-Temps.

— Il se prépare pour la cérémonie du Breuvage noir. Il lui faut commencer son jeûne à la tombée du jour.

Nous nous dirigeâmes vers l'esplanade en nous faufilant entre les cabanes et les tertres.

— À propos, reprit mon compagnon, tout le monde demande si tu vas prendre part à la cérémonie.

Je m'arrêtai net et le dévisageai.

— Dois-je comprendre que je suis considéré à l'égal d'un guerrier ?

— Personne n'a ramené de plus belles têtes que celles que tu as rapportées lors de la bataille de la Guerre des Fleurs.

Il hocha tristement le menton au souvenir de ces têtes sottement gaspillées parce que je les avais lancées dans la rivière.

— Comment se déroule cette cérémonie ? demandai-je.

— Eh bien, on commence par la routine habituelle. On adresse des prières au Grand Pivert pour que la récolte soit abondante. Ensuite, tous les guerriers boivent le Breuvage noir. Après, tu as la colique et tu vomis pendant deux ou trois jours d'affilée.

— Quel programme prometteur !

— Ce rite nous lave de nos pensées impures et nous assure des moissons superbes. L'an dernier, j'ai été malade une semaine durant mais nous avons assurément eu à manger tout notre content pendant la première partie de l'hiver.

— Pourquoi moi ?

— C'est que Hamboon Bokulla et ceux de sa secte insinuent que tu désires jouir de tous les avantages réservés aux guerriers sans en assumer les responsabilités.

— Faire une grande bouffe est une responsabilité ?

— Dans ce cas, oui.

— Alors, c'est d'accord.

— Parfait. Demain, pas de petit déjeuner et, ce soir, ne prends qu'un repas léger ; sans quoi tu le regretteras.

Nous fîmes encore quelques pas.

— Maintenant, enchaînai-je, je sens que tu vas m'expliquer que tout le monde veut que je me fasse cisailer mon *dong*.

— Eh bien, il en a été question...

— Ne comptez pas sur moi pour cela.

Nous étions arrivés à la demeure de l'Homme Soleil. Nous lui fîmes part de l'avertissement contenu dans la missive des marchands.

Nous étions tous assis, formant un grand cercle, à réciter des prières. Moi, mon esprit était au point mort. Il se trouvait que j'étais en sandwich entre Moe et Tueur-Qui-Rêve. Eux, ils étaient vraiment dans la course, à psalmodier leurs mélopées en se balançant d'avant en arrière. L'Homme Soleil, siégeant à la place d'honneur, faisait oraison de toutes ses forces et à toute vitesse. Il était dans un autre monde.

Les assistants rendaient surtout des actions de grâces au Grand Pivert et priaient pour les moissons.

Puis deux prêtres apportèrent cette grosse marmite pleine d'un liquide bouillonnant. Cela avait l'aspect de l'huile cuite et l'odeur de la teinture à l'aniline chaude. Ils en remplirent trois écuelles, en gardèrent deux et présentèrent la dernière à l'Homme Soleil, qui se leva.

— Grand Pivert, Grande Déesse des Moissons, commença-t-il, avec ce breuvage, nous lavons nos esprits de leurs impuretés et de leurs mauvaises pensées. Nous espérons tous de riches moissons. Que nul, ici, ne se sente indigne. Que quiconque nourrirait de pernicieuses pensées quant aux moissons périclite sur-le-champ en touchant cette boisson de ses lèvres. Grande Déesse, entends-nous ! Grand Pivert, entends-nous !

Sur ce, il vida son écuelle en deux lampées.

Les deux autres passèrent à la ronde. Chacun en but une gorgée avec une grimace de dégoût, le gosier en feu.

Prend-Son-Temps m'avait dit que l'étiquette exigeait que l'on restât assis jusqu'à ce que les écuelles eussent fait tout le tour du cercle, quelles que fussent les clameurs de protestation de son estomac et de ses entrailles. J'étais assis à mi-chemin. Aussi mon sort était-il quand même plus enviable que celui des voisins immédiats de l'Homme Soleil. Prend-Son-Temps avait déjà bu sa ration. Il discutait stoïquement avec ses voisins.

Hamboon Bokulla, le Tueur-Qui-Rêve, avala sa gorgée. Quelques gouttes du liquide huileux couleur de goudron éclaboussèrent les tatouages de ses épaules. Il reposa le récipient et porta la main à sa sacoche de cuir.

Moe me dit quelque chose – une plaisanterie à propos d'un des prêtres visiblement en train de souffrir le martyre.

Tueur-Qui-Rêve me toucha le bras avec l'écuelle. Je me retournai et la lui pris des mains sous son regard détaché.

Je retins mon souffle et portai le récipient à ma bouche.

Cela avait le goût d'un mélange d'encre, d'huile et d'essence à briquet. Je m'étranglai mais réussis quand même à avaler. Grâce à Dieu, ma bouche et mon gosier s'anesthésièrent aussitôt comme si c'était de la novocaïne. N'importe quoi était préférable à cette

répugnante saveur.

Soudain, le cercle se rompit et tous les regards convergèrent vers moi. Il y avait quelque chose qui n'allait pas.

J'étais debout. L'écuelle tournoya et rebondit, laissant un noir sillage dans les airs. Le monde basculait, et moi avec – très lentement. Un monde fait de visages, puis de poitrines, puis de jambes, puis de poussière.

On me retourna sur le dos. Le ciel bleu, me semblait-il, devenait gris sur les bords.

— Vous voyez, dit Tueur-Oui-Rêve – et chaque mot s'inscrivait dans mon esprit –, vous voyez, il était malfaisant. Il aurait tué les moissons.

Il me dominait de toute sa taille, un doigt pointé sur moi.

— Non, répliqua Prend-Son-Temps.

Tueur-Oui-Rêve s'estompa. J'aperçus l'image brouillée de Prend-Son-Temps. Plus gris et plus petit que d'habitude. Et je ne vis plus rien.

Il y avait des pleurs. Il y avait des mains qui me touchaient.

Des mains qui me touchaient. Oui me palpaient. Il y avait des pleurs. Je ne pouvais pas parler. Je ne pouvais rien voir. Je ne pouvais pas respirer.

Je sentais une odeur de cèdre. J'essayais de bouger. Il y avait des gémissements. Je ne pouvais faire un mouvement. Le premier panier de terre fut vidé de son contenu.

Je disais non.

La terre se déversait.

Je disais non.

La terre se déversait.

La terre se déversait.

J'entendais crépiter le feu. J'entendais des gens courir. J'entendais des cris. Je n'entendis plus rien.

## LA BOÎTE XIII

A : Dép. de la Déf. 13 avril 2003  
État de situation mod.I 14 h 00 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 56  
Tués au combat 49  
Tué en service commandé 8  
Porté disparu au combat 30  
Porté disparu en service commandé 1  
Blessés hospitalisés 3  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le col. S. Spaulding et p/o :  
cap. Atwater, Willey,  
aide de camp

A : Dép. de la Déf. 15 avril 2003  
État de situation mod.I 22 h 06 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 49  
Tués au combat 61  
Tué en service commandé 8  
Porté disparu au combat 13  
Porté disparu en service commandé 2  
Blessés hospitalisés 11  
En absence illégale 1  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le com. Robert Putnam,  
chef de corps, et p/o :  
M. Smith,  
off. 1<sup>ère</sup> classe, détachement féminin,  
aide de camp adjointe

## BESSIE XI

— C'est tout ce que nous savons, dit Jameson au capitaine Thompson.

Celui-ci était grand, svelte et avait une fine moustache taillée de près. Il était en tenue de campagne et son imperméable réglementaire s'égouttait sur le tapis de sol de la tente-atelier.

— Les recherches entreprises par la marine et le département du Trésor ont donné les mêmes résultats que celles que nous avons effectuées de notre côté, fit-il. Quelques noms correspondent mais pour le reste – les grades, les dates de naissance –, rien ne concorde. Puis-je voir les objets en question ?

— Bien sûr. (Jameson développa le chiffon graisseux posé sur la table.) Prenez ces pinces. Voici la loupe.

Le seul bruit qui rompait le silence était le tambourinement incessant de la pluie sur le toit de la tente.

— Savez-vous ce que c'est que ça ? s'enquit Thompson.

— Des morceaux de métal portant des noms gravés.

— Non, je parle des plaques d'identité elles-mêmes. Elles ressemblent à celles utilisées par les Français et les Anglais pendant la Grande Guerre. Il y a actuellement des pressions qui s'exercent visant à nous faire adopter le même principe en temps de guerre. Les hommes les portaient autour du cou. Celui qui trouvait un cadavre avait pour consigne de glisser la plaque entre les incisives du mort et de la scinder en deux en forçant avec la crosse de son fusil.

— C'est follement réjouissant, laissa tomber Bessie.

— Il y a parfois des corps qui restent sur les champs de bataille pendant des mois, sinon des années. Le morceau de métal qu'ils ont entre les dents est à peu près la dernière chose à disparaître. Où sont ces inscriptions ?

— Pour les voir, il faut incliner les plaques afin qu'elles soient lisibles à la lumière rasante. L'oxydation les a en grande partie effacées.

— Compris. Vous avez de meilleurs yeux que moi. Vous avez donc répertorié soixante-quinze inscriptions ?

— Sur quatre-vingt-deux plaques, précisa Bessie.

Thompson examina celle qu'il tenait à la main :

Putnam, Robert NMI RAO 431-31-1616 né 06-01-73. Catholique.

— Pas de second prénom. Grade d'officier. Mais les chiffres du matricule ne cadrent pas. Ce ne sont pas les nôtres. Nous n'en utilisons que sept. Ce qui nous laisse vraiment confondus, ce sont les dates de naissance. La plupart portent le millésime 70 ou 80. Nous n'avons jamais mis en service de plaques d'identité de ce modèle. J'ai étudié

les archives dans le train pour essayer de trouver un endroit ou une époque où elles auraient pu être délivrées. Mes recherches ont été vaines. Spécimens totalement inconnus. Et les dernières années de l'avant-dernier siècle sont bien évidemment à éliminer.

— Donc, vous ne pouvez pas expliquer mieux que nous la présence de ces plaques ?

— Je ne sais même pas ce que je cherche. Comment les avez-vous trouvées, exactement ?

Jameson soupira.

— Bessie vous conduira à l'excavation dans quelques minutes – le temps de vous dénicher des bottes en caoutchouc. Kincaid est toujours là-bas avec Perch et les photographes. Il y a un tumulus conique surmontant un premier tumulus à plateforme. C'est une disposition insolite. À la base de ce dernier en est relié un autre rempli de squelettes de chevaux qui semblent avoir été abattus par balles. La base du tumulus à plateforme, elle, est bourrée de squelettes humains décapités. Il y a probablement autant de ces squelettes que de plaques d'identité, peut-être davantage. Ils sont inhumés les pieds tournés vers l'extérieur. Le tertre en est plein. Nous en avons conclu que nous avions affaire à ce que nous appelons habituellement un tumulus à trophées.

— C'est, en principe, une construction commémorant une grande victoire, expliqua Bessie. Dans ces cas-là, le chef vainqueur faisait exécuter tous ses ennemis. Il leur faisait trancher la tête et ils étaient inhumés sur place. Celui-ci est le plus important de tous ceux que nous avons découverts.

— Que devenaient les têtes ?

— En principe, le chef les conservait comme trophées.

— C'est extravagant !

— Dans le cas qui nous occupe, intervint Jameson, le grand chef a été enseveli en haut de son propre tumulus à trophées.

— Vous êtes sûrs que c'est bien le même Indien ?

Bessie et Jameson se consultèrent du regard.

— Absolument. D'abord, il y a la connexité des deux tumulus, celui des chevaux et celui des ossements humains. Ils ont construit un second tertre au-dessus du premier en se servant pour cela d'une terre qui n'est pas la même. La base du tumulus supérieur était pavée de crânes humains – il y en avait des quantités et, au sommet, était dressé verticalement un tombeau de rondins. Ce genre de sépultures était généralement un apanage royal. Elles recelaient tout un mobilier funéraire et certains des objets exhumés étaient anormaux.

— Pardon ?

— Ils n'auraient pas dû se trouver là, si vous préférez. Bref, le squelette debout portait un collier constitué de ces plaques d'identité

enfilées.

— Ce qui vous a donné la certitude que c'était lui ?

— On n'est jamais certain de rien, dit Jameson. Vous vous rappelez que je vous ai précisé que les chevaux avaient été abattus par balles ?

— En effet.

— Eh bien, le chef enterré debout avait au coude une blessure produite par une arme à feu. La plaie avait été mal soignée. Il semblerait que l'intéressé ait vécu encore une vingtaine d'années après avoir reçu cette blessure. Autrement, pourquoi enterrer quelqu'un avec toute une flopée de têtes au faîte d'un amoncellement de squelettes décapités si ces têtes n'étaient pas les trophées du défunt ?

— Attendez que je mette un peu d'ordre dans tout ça. Ces gens ont été tués par des armes à feu et, d'après les plaques d'immatriculation, leurs dates de naissance étaient comprises dans la fourchette 1870-1880, c'est bien cela ? Je croyais pourtant que tous les Indiens avaient été refoulés par Andrew Jackson dans les années 1830.

— C'est justement le problème que nous cherchons à résoudre, capitaine. Soit nous avons affaire à un canular admirablement monté – et dans ce cas, pourquoi les matricules gravés sur ces plaques sont-ils aberrants comme vous nous l'avez affirmé ? Soit les hommes qui ont construit ces tumulus sont morts aux environs de l'an 1500. Il n'y a pas à sortir de là.

— Par la barbe de l'enfant Jésus ! soupira le capitaine Thompson.

## LEAKE XIII

« Être arrachés par lambeaux à nos tombeaux, que nos crânes servent de coupes et nos os de pipeaux pour la joie et le divertissement de nos ennemis, telles sont les tragiques abominations auxquelles la crémation nous fait échapper. »

BROWNE, *Urn Burial*

Quand je me réveillai, il flottait dans l'air une odeur de terre, de fumée et de bois.

Tout d'abord, je fus incapable de bouger. Puis la mémoire me revint : le Breuvage noir... la tombe... mon apathie.

Lentement, je commençai à faire mouvoir mes bras et mes jambes. Je ne pus émettre le moindre son : ma gorge s'y refusait avec obstination. Je poussai. Contact avec du bois. J'étais sans force, les muscles liquéfiés, la poitrine qui sonnait le creux.

Un bruit me parvint. De l'extérieur. Une plainte ou des gémissements. M'arc-boutant, j'exerçai de l'épaule une pesée sur un rondin au-dessus de moi. Il céda imperceptiblement. L'écorce m'égratignait. Ils m'avaient accroché au cou un de leurs satanés pectoraux de cuivre qui me rentrait dans les chairs. Je l'arrachai et faillis m'égorger avec le collier qui le maintenait en place.

Il y avait à côté de moi un casse-tête, une petite hache et Dieu sait quoi d'autre encore. J'écartai toute cette panoplie. Je recommençai à m'arc-bouter. Dans les ténèbres, je sentis de la terre pleuvoir sur mon visage. Je parvins à glisser une main au-dehors. Une déchirure de clarté apparut. Je déplaçai un rondin et une motte de terre grosse comme un poing s'écrasa sur mon œil gauche. Aveuglé, je m'escrimai à faire passer mon bras, jouant des ongles, et je réussis à m'asseoir.

En essayant de me frotter les yeux, je les enduisis encore un peu plus de poussière. J'arrachai un autre rondin.

Le tumulus dans lequel j'étais enfoui mesurait moins d'un mètre. Il n'en était encore qu'au stade embryonnaire.

Quand mes yeux furent enfin nettoyés, je vis que, à l'est, les pieux de la palissade d'enceinte étaient noircis, carbonisés. Sur la cinquantaine de cases, il n'en restait pas dix debout. Un voile de fumée planait au-dessus du village. Des guerriers en armes montaient la garde aux remparts. Quelque vingt ou trente personnes, dix mètres plus loin, me contemplaient, bouche bée.

Je m'écorchai les deux jambes sur l'écorce rugueuse du rondin. Je ramassai le casse-tête et ma javeline. Force me fut, pour les dégager, de repousser des poteries et des pipes brisées.



Mon estomac était un gouffre sans fond. L'un de ceux qui me regardaient en écarquillant les yeux tenait un épi de maïs à la main.

— Manger...

Ma voix était éteinte, aussi enrobée de terre que je l'étais moi-même.

Il me tendit l'épi de maïs que je dévorai en deux bouchées. Un jeune garçon m'apporta une poignée de raisins secs que j'avalai sans prendre la peine de recracher les pépins. Quelqu'un me présenta une outre remplie d'eau et je bus.

L'Homme Soleil arriva à vive allure, accompagné de deux ou trois membres de sa suite en armes.

— Depuis combien de temps suis-je là ? lui demandai-je.

Il m'étudia un long moment avant de répondre :

— Trois jours. (Il allongea un bras et me toucha.) C'est une bénédiction que tu nous sois revenu.

Deux adeptes de la secte du Busard dont la lumière matinale rehaussait les tatouages qui les ornaient à profusion se tenaient au milieu de la place. Ils me désignèrent du doigt et, poussant de grands cris, repartirent en courant vers les cases, au nord.

Le village avait été à moitié détruit par le feu. Les constructions avaient été jetées bas, tout était sens dessus dessous. Des cadavres s'alignaient sur trois rangées devant le temple surélevé. Un peu plus loin, deux hommes étaient en train de débiter des rondins. D'autres s'affairaient à arracher des flèches et des lances fichées dans le sol ou dans les murs des cabanes.

— Que s'est-il passé ? voulus-je savoir.

Quelqu'un m'offrit un poisson séché.

— Nous étions occupés à t'enterrer, répondit l'Homme Soleil. Beaucoup se ressentaient encore des effets du Breuvage noir. Le soir, les Huastecas nous ont attaqués. La bataille a duré deux jours. Maintenant, ils sont repartis. Ils ont tué beaucoup de monde et fait beaucoup de prisonniers. Par deux fois, ils ont forcé l'enceinte.

— Ils sont passés à l'attaque comme ça ? Sans avertissement ?

— Sans aucun avertissement. Ils ont foulé leur honneur aux pieds. Leur dieu les a rendus fous.

J'aperçus à l'autre bout de la place Fleur de Soleil qui se précipitait vers moi, les bras écartés. Elle était en larmes. Je l'étreignis et elle m'embrassa tandis que l'Homme Soleil regardait délibérément ailleurs.

— Ils ont capturé Prend-Son-Temps, balbutia-t-elle. Ils l'ont emmené. J'ai cru que je vous avais perdus tous les deux.

J'étais dans un tel état de faiblesse qu'un vertige s'empara de moi. J'avais besoin de bien davantage de nourriture, de davantage d'eau. Et d'un bon bain.

— Depuis combien de temps sont-ils partis ?

— Les derniers ont décroché avant l'aube. Avec les prisonniers. Nous n'avons pas pu faire grand-chose pour les en empêcher.

L'Homme Soleil paraissait très las et avait beaucoup vieilli. La moitié de la population de la tribu avait été massacrée ou emmenée en captivité.

— Est-ce que mon cheval est encore vivant ?

— Le Gros Chien ? Oui.

— Peux-tu me faire apporter à manger ? Je serai au temple dans quelques minutes.

Je raccompagnai Fleur de Soleil à sa case qui était encore debout bien que son toit de chaume eût brûlé. À l'extrémité nord du village, ceux du Busard entamaient une de leurs danses rituelles.

— Ils sont contents, grommelai-je.

J'allai prendre sous les peaux qui me servaient de couche mon sac étanche. J'en sortis mon mousqueton, le remontai, le chargeai et remplis mes cartouchières de munitions.

— Tu vas partir à leur poursuite ? s'enquit Fleur de Soleil.

— Oui.

— Alors, cette fois, je vous perdrai tous les deux définitivement.

— J'espère bien que non. Je ramènerai Prend-Son-Temps. Je les ramènerai tous.

— Non, ce n'est pas possible. Tu es seul. Et ils sont plus nombreux que nous le serons jamais.

— Je ferai ce que je pourrai. De mon mieux.

Je m'emparai de mon matériel et la serrai contre ma poitrine couverte de terre. Elle m'embrassa.

— Oui, je le ramènerai, Fleur de Soleil. Reste ici. Occupe-toi des autres.

Je traversai l'esplanade et descendis jusqu'au fleuve. Là, je me déshabillai et plongeai dans l'eau pour me débarrasser de la terre et du sable du tombeau.

Quand je franchis à nouveau le portail, revêtu de mon treillis, ils étaient des dizaines à braquer les yeux sur moi. Je gagnai l'enclos, sellai le cheval, l'enfourchai et pris la direction du temple.

Je dépassai les rangées de cadavres alignés comme à la parade. Les corps de Curly et de Larry étaient parmi eux. Leurs tatouages étaient aussi éclatants dans la mort que de leur vivant. La tête de Larry était désarticulée. Curly était transpercé de part en part en deux ou trois endroits. Tueur-Qui-Rêve gisait un peu plus loin.

Je confiai les rênes à un prêtre qui se trouvait là. Cela ne semblait pas l'emballer outre mesure mais il les prit tout de même. Le cheval était nerveux.

— Où est Moe ? demandai-je à l'Homme Soleil en employant son véritable nom.

— Ils l'ont fait prisonnier. Je crois qu'ils l'ont assommé. Ils voulaient faire beaucoup de captifs.

Une femme s'approcha. Elle m'apportait des vivres pour quatre jours.

— C'est une grande cité, à quatre jours de marche à l'ouest, dit l'Homme Soleil. Ils te tueront avant que tu n'arrives à ses portes.

Je fis demi-tour et montai l'escalier conduisant au temple, que l'on avait reconstruit après qu'il eut été brûlé lors de la tempête de l'automne. Un prêtre voulut m'arrêter, mais l'Homme Soleil leva le bras pour faire signe à tous de s'écarter.

Pendant que j'escaladais les marches, le bruit des haches découpant les troncs pour faire les tombeaux me parvenait aux oreilles. Des gens nettoyaient l'autre extrémité de l'esplanade, préparatifs préliminaires en vue des cérémonies funèbres et de l'érection d'un nouveau tumulus. Le village, naguère si coquet à sa manière, était à demi calciné et réduit à l'état de décombres.

Je pénétrai dans la pénombre du temple et me dirigeai directement vers le sanctuaire intérieur. Je sortis la parure du Dieu Pivert du coffre où elle était rangée et la fourrai dans mon sac. Je serrai le masque au scalp luisant et au bec étincelant sous mon bras.

Je ressortis. Le ciel était bleu et le soleil brillait à l'est. Il faisait un temps magnifique, ce matin.

Quelqu'un, en bas, poussa un cri à la vue du masque. Le Grand Prêtre tomba comme une pierre et, une fois à terre, ne bougea plus. Ceux qui se trouvaient sur les marches du temple ne firent pas un mouvement.

Je descendis l'escalier, m'approchai de mon cheval, sautai sur son dos et fixai mon barda au pommeau de la selle.

Tout le monde se prosterna, à l'exception de l'Homme Soleil.

Je fis faire demi-tour à ma monture et traversai l'esplanade. Je franchis le portail ouest.

Il se rabattit bruyamment derrière moi.

Je n'avais qu'à suivre mon ombre.

## BESSIE XII

Les motocyclettes et les automobiles d'un blanc éblouissant s'arrêtèrent sur la falaise. C'était l'accalmie entre deux grains. Les eaux du bayou clapotaient contre le batardeau dont les sacs de sable qui le constituaient se désagrégeaient lentement mais sûrement.

Des hommes tout de noir vêtus, dont la veste faisait une bosse sous l'aisselle, sautèrent à bas des voitures, considérèrent la petite foule d'un œil glacé de reptile et dégagèrent les lieux.

Perch et Kincaid se dirigèrent vers la troisième des cinq voitures à l'arrière de laquelle était affalé un personnage en complet blanc, coiffé d'un chapeau blanc. Il se redressa et balaya du regard les tentes, le bayou au cours tumultueux, les tumulus, le barrage provisoire.

Bessie sortit de sa tente. Elle était fatiguée. Elle n'avait qu'une envie : dormir – dormir pendant des semaines. Kincaid et Perch désignaient tour à tour à l'homme en blanc le bayou, les tertres, la digue de fortune. Ils lui montraient les ouvriers qui remplissaient les sacs de sable, la pelleteuse embourbée, les bâches et les toiles de tentes protégeant les tumulus.

Suivit une conversation surprenante. Les mains des deux hommes traçaient dans l'air des tumulus, des couronnes, des insignes régaliens, héritages en perdition, mystères millénaires. Cela se prolongea dix bonnes minutes.

Bessie s'avança vers le petit groupe. L'un des gardes du corps lui adressa un coup de menton approbatif. Kincaid arrivait à la fin de son plaidoyer quand elle fut à sa hauteur.

L'homme au complet blanc sortit d'une poche de son veston un cigare modèle barreau de chaise. Il en déchira l'enveloppe de cellophane en prenant soin de laisser la bague intacte, puis il en décapita l'extrémité à l'aide d'un canif de la taille du petit doigt. Son regard se posa successivement sur le tumulus et le bayou.

Il alluma son cigare et appela :

— Bodeaux !

— Je suis là, gouverneur.

— Contactez les Ponts et Chaussées. Qu'on donne à ces gens-là ce qu'ils réclament.

— Entendu, gouverneur.

Puis l'homme au complet blanc lança une œillade à Bessie. Qui rougit.

Les gorilles sautèrent sur les marchepieds des voitures. Les sirènes se mirent à ululer. Les motos démarrèrent, ouvrant la marche, et la caravane motorisée repartit en cahotant sur la route défoncée. L'homme en blanc tétait son cigare.

Quand sa décapotable prit le virage en direction de Bâton Rouge, il le jeta au loin et croisa les mains derrière sa nuque.

## LEAKE XIV

« Les morts ne plaisaient plus. »

Thomas FULLER

La piste, droit sur l'ouest, n'était pas difficile à suivre. Ils devaient avancer à huit de front quand ils étaient repartis après avoir levé le siège. C'était à croire que des troupeaux entiers avaient piétiné l'herbe.

J'étais faible comme l'agneau qui vient de naître, et les secousses imprimées par ma monture n'étaient pas faites pour arranger les choses. J'avancai à un petit trot régulier en m'arrêtant à peu près toutes les deux heures pour me reposer et me rafraîchir.

Quand il commença à faire trop sombre, je décidai de bivouaquer, mis pied à terre, boitillant et exténué, et m'endormis comme une souche. Bon appétit, les moustiques !

L'aube se leva comme un coup de tonnerre. J'avais une migraine épouvantable. Je dévorai la moitié du ravitaillement que j'avais emporté pour tout le voyage, remplis mon bidon d'une eau boueuse et remontai à cheval.

Bientôt, je me trouvai en terrain non familier. C'était maintenant une plaine foisonnante, bien arrosée, où poussaient des conifères. Le rêve d'un planteur de riz – à supposer qu'il y eût déjà du riz à cette époque dans cette partie du monde. Tout mon corps était endolori, j'avais la fièvre, mais, pour un type tenu pour mort et qui était resté enterré pendant trois jours, j'aurais été malvenu à me plaindre.

Il fallait que je rattrape les Huastecas à tout prix. Peut-être avaient-ils perdu la raison comme l'avait dit l'Homme Soleil après la bataille. Jamais ils n'attaquaient de villages en dehors de ceux qui faisaient partie de leur zone d'influence et étaient en état de révolte permanente. Et c'était la première fois qu'ils s'enfonçaient aussi profondément à l'est. Ils n'avaient encore jamais livré de bataille à mort avant l'échauffourée qui nous avait opposés à eux lors de la précédente lune.

Alors quoi ? Est-ce que tout se déglingue au moment précis où j'apparais quelque part ? Tueur-Qui-Rêve était peut-être dans le vrai. Peut-être que le culte de la Mort est dans le droit fil de l'histoire. Peut-être que la Mort est en train de devenir l'événement suprême de ce monde après des siècles de *statu quo*.

Je pense à Prend-Son-Temps, à Moe et aux autres. Que l'on est en train de conduire vers la marmite des cannibales ou vers le sort, quel qu'il soit, que leur réservent les Huastecas. J'éperonne ma monture pour lui faire presser l'allure.

Il fait nuit. Je ne vois plus rien. J'aurais dû faire halte plus tôt mais mon cheval devine son chemin. La piste ressemble à une route à grande circulation sabrant la prairie.

Quand un sentier de terre foulée fait place à l'herbe, je tire sur les rênes.

C'est le matin. Tout est calme. Devant le bouquet d'arbres où j'ai passé la nuit, le sentier file droit vers l'ouest. Parfaitement rectiligne. Par là, le paysage est encore plus uniformément plat. Un hangar se dresse au bord de la piste. Il y a un homme qui s'appuie sur sa lance.

C'est donc ici que commence le territoire des Huastecas. Leur capitale régionale n'est sûrement pas à plus de trente kilomètres. Ils n'ont que quelques heures d'avance sur moi. Ils ont dû rejoindre la cité dans la nuit. Je doute qu'arrivés aussi loin ils aient laissé les captifs ralentir leur marche.

Voici donc où nous en sommes : un homme contre une société devenue folle dans un monde qu'il n'a pas créé. Je prépare mon pistolet et mon mousqueton pendant que mon cheval broute. Je mets mon casque et revêts le costume du Dieu Pivert, masque et parure. Le bec géant me pend sur le front. Je noue les attaches autour de mon cou. J'enfourche ma monture et, tirant sur les rênes pour la calmer, j'observe le bâtiment de pierre deux cents mètres plus loin. J'accroche mes trois grenades à la bretelle du mousqueton.

Un type tout nu sort de l'édifice et s'éloigne d'un pas rapide en direction de l'ouest. Un messenger qui va annoncer que tout est calme sur le front est... J'attends qu'il soit hors de vue, puis je fais avancer mon cheval sur la piste vers cette espèce de hangar.

Le gars appuyé sur sa lance se redresse et me regarde d'un air stupéfait. Puis il se met à pousser des cris et des bonshommes surgissent comme un essaim d'abeilles assaillant un ours, javelots levés, mal réveillés. Ils ouvrent tout grands la bouche et les yeux. J'en profite pour foncer.

Un javelot me siffle aux oreilles. Je suis passé.

Quelque quinze cents mètres plus loin, j'aperçois le messenger qui poursuit son chemin au petit trot. Entendant les sabots de mon cheval, il tourne la tête, a un petit tressaillement et s'élance à toute allure.

La distance qui nous sépare grandit. Il est rapide. Mais je regagne du terrain. Devant lui, à droite du chemin, il y a une petite construction de pierre, peut-être un abri à l'usage des voyageurs surpris par la pluie.

Nous nous en rapprochons tous les deux. Je brandis mon casse-tête. Il se retourne à nouveau, reprend à nouveau l'avantage. La poursuite continue. Je le rattrape. Arrivant à sa hauteur, je me penche de côté.

Un choc sourd et il disparaît au moment où nous rasons l'angle du refuge. C'est moi qu'il regarde, pas sa route, et il heurte le mur de plein fouet.

Je me retourne pour le voir rebondir par terre à quelque distance du sentier.

Je remets mon casse-tête en place et poursuis mon chemin avec précaution.

C'est comme si j'étais une douleur quelque part dans un corps et que les messagers fussent des impulsions nerveuses essayant de prévenir ce corps que quelque chose va de travers. Seulement, je vais plus vite qu'eux. J'ai la ferme intention de flanquer aux Huastecas une sacrée rage de dents qui ira jusqu'à leur chatouiller les talons.

Je passe devant d'autres casemates. Des habitations, aussi. Je tombe sur quelques émissaires. Plusieurs gardes font également connaissance avec mon javelot ou une flèche avant que je ne sois sur eux.

L'escarmouche la plus chaude a lieu quand je rattrape un de ces messagers insouciant à environ cinq cents mètres d'un fortin. Maintenant, il y a partout des champs cultivés mais personne n'a l'air d'y travailler. Est-ce que ce serait jour férié et chômé ? Mais bien sûr ! Venez donc voir les dieux dévorer les bâtisseurs de tumulus ! Vous en profiterez bien pour manger un morceau ?

Comme je suis en train de rouler ces pensées dans ma tête, j'observe l'estafette qui me précède. Elle court, le corps plié en deux, ses bras et ses jambes vont et viennent comme des pistons. Un vrai dessin animé ! On dirait qu'elle a des ailes à ses talons nus. Et elle a, aussi, assez de poumons pour qu'on entende ses appels du fortin.

Ils sont maintenant quatre ou cinq gaillards, en état d'alerte et parfaitement réveillés. L'un d'eux lance un ordre et les autres se déploient en éventail, la lance pointée sur la route – qui est, ici, large de quatre mètres et plus ou moins pavée. Le gus qui donne les ordres a peur mais il est sinistre.

Devant moi, le coureur, après un dernier cri d'avertissement, prend le large à travers champs sans se tracasser pour les épis qu'il écrase au passage. Son devoir de guerrier est désormais le cadet de ses soucis.

Je pique des deux et charge droit sur les gardes aux aguets.

Quand on est touché par une flèche qui n'atteint pas un point vital, il faut, paraît-il, la pousser jusqu'à ce que la pointe ressorte de l'autre côté. Alors, on en brise la tige et il n'y a plus qu'à tirer dessus pour l'extraire.

L'opération n'est pas aussi facile qu'elle en a l'air lorsqu'on est à cheval. La flèche m'était entrée dans le gras du bras gauche. Elle avait déjà son trou de sortie. Je forçai l'allure et arrêtai le cheval à un



kilomètre du fortin.

Je poussai donc la tête de la flèche jusqu'à ce qu'elle ressorte, en brillant comme un beau diable. J'avais l'impression que tout mon corps se déchirait. Une souffrance atroce. J'avais le bras engourdi. Je tranchai la pointe à l'aide de ma baïonnette, après quoi j'essayai d'extraire la hampe.

Pas moyen. Je fermai les yeux et tirai de toutes mes forces. La hampe me resta dans la main et je vidai les étriers.

Je parvins malgré tout à ne pas tourner de l'œil.

Derrière moi s'alluma un feu. Des gardes audacieux et qui ne manquaient pas d'esprit de ressources donnaient ainsi l'alerte à la cité. Le roi des Huastecas leur ferait sans doute cadeau de ma tête pour les récompenser après ma capture.

J'appliquai sur la plaie un anesthésique de fabrication locale et un astringent, la bandai de ma main valide et repris mon chemin en passant par les champs parallèlement à la route.

La ville était comme une cité d'Oz toute blanche. Mes yeux avaient tellement pris l'habitude des paysages de champs de maïs, des hampes de tournesols, du rampement des courges, des cahutes de torchis... Lorsque j'atteignis enfin un endroit dégagé dans un petit hameau et que je la vis, je crus que j'avais été transporté sur une autre planète.

Le mur d'enceinte qui l'entourait n'était pas très haut : le fleuve était un bon moyen de dissuasion contre d'éventuels agresseurs. Au-delà de ce modeste obstacle se dressaient d'éclatantes constructions bistres ou blanches de deux et trois étages que dominaient des pyramides tronquées. Il y avait pas mal d'agitation du côté de celle qui occupait la position centrale. Celle-ci était mon objectif.

À ma droite, la digue était une masse compacte de lances, de boucliers, de coiffures de guerre, mais celle de gauche était à peine protégée bien que les défenseurs, l'arme au pied, fussent à leur poste.

À nouveau, les élancements de la douleur réveillée me taraudaient le bras.

Je me dirigeai vers le fleuve entre les deux ponts et fouaillai mon cheval qui entra dans l'eau. Elle n'était guère profonde et je doute qu'il eût nagé plus de quelques secondes avant de toucher le fond. Il refit surface. Et replongea. Les soldats qui gardaient le pont à droite firent volte-face et regagnèrent la ville au pas de course pour me barrer le chemin. L'écho étouffé des trompes et des tambourins me parvenait aux oreilles.

Maintenant, mon cheval avait du cailloutis sous ses sabots et il se rua en avant. Les guerriers qui se trouvaient à ma gauche étaient sur le pied de guerre et une volée de flèches nous accueillit.

Je franchis la petite grève à bride abattue. Les champs étaient à ma

gauche, le mur d'enceinte de la ville à ma droite. Les gardes qui défendaient la digue piétinaient. Quelques-uns se replièrent en direction de la cité, d'autres se précipitèrent ventre à terre vers la crique.

Quand, faisant feu des quatre fers, j'arrivai à la route empierrée aboutissant au portail, une nuée de javelots m'assaillit. L'un d'eux frôla l'encolure de la bête et, dévié de sa course, alla se perdre dans l'eau.

Et nous franchîmes la porte, piétinant deux archers qui prétendaient nous barrer le passage.

Jusque-là, il m'avait semblé que la ville tout entière m'attendait mais, en y pénétrant, je me rendis compte que, en fait, ses habitants ne voyaient dans mon intrusion qu'un incident mineur.

Les rues étaient désertes et les maisons, dont les façades faisaient caisse de résonance et répercutaient le martèlement des sabots de mon cheval, étaient vides. Derrière moi, j'entendais des clameurs et des appels de trompes. De la place centrale s'élevaient, assourdis, des battements de tambours et le mugissement d'une corne cérémonielle.

Le soleil était à son zénith.

Même *Ben-Hur* ne m'avait pas préparé au spectacle qui s'offrit soudain à ma vue. Je ralentis l'allure en émergeant de l'étroite rue qui débouchait sur l'esplanade.

La grande pyramide blanche qui marquait le centre de la cité se détachait sur l'azur du ciel. À son sommet, la fumée de deux brasiers allumés devant le temple s'élevait en volutes.

Des gardes en armes étaient postés sur les gradins de l'édifice.

Il y en avait d'autres à son pied. Ainsi qu'une longue file d'hommes alignés : Prend-Son-Temps et ceux de sa tribu. Les Huastecas se pressaient par milliers sur la place, océan bariolé de coiffures emplumées où dominaient le rouge et le violet, de dépouilles de léopards, de cheveux d'ébène... Ors, cuivre, bigarrures perroquet, obsidienne.

Une colonne d'hommes appartenant au village de Prend-Son-Temps, ligotés et entravés, escaladait les degrés de la pyramide au faite de laquelle, immobiles, se tenaient cinq prêtres. Au moment où je tirais sur les rênes pour arrêter mon cheval, le premier des prisonniers atteignit le dernier gradin. Quatre prêtres se jetèrent sur lui et le renversèrent sur une pierre ronde. Le cinquième, vêtu d'un costume qui donnait l'impression d'être fait de lambeaux de chiffons gris claquant au vent, leva un grand couteau noir.

Le couteau retomba et il y eut un jaillissement de sang. Le sacrificateur frappa encore, déchirant les chairs, et ce fut un second geyser vermeil. Il enfonça la main dans la poitrine de la victime, la taillada et quelque chose glissa le long de la jambe de celle-ci. Le

prêtre se baissa pour ramasser la chose qui avait roulé sur la dalle. Elle dégouttait de sang. Elle lui échappa des mains, retomba sur le corps sans vie. Il la ramassa derechef, la brandit au-dessus de sa tête, puis la lança dans le feu qui brûlait à sa gauche.

— Huitzilipochtli ! hurla la foule quand le cœur arraché de la victime chut dans les flammes.

Les autres prêtres repoussèrent le cadavre qui dégringola de gradin en gradin sous les coups de pied des gardes.

Ce n'était que le lever de rideau des festivités. Un corps s'était déjà écrasé au sol, deux autres étaient à mi-course. Des Huastecas seulement vêtus d'un pagne se saisirent du premier et le tirèrent derrière un panneau, côté jardin.

La file des congénères de Prend-Son-Temps auxquels étaient mêlés d'autres étrangers s'étirait sur toute la longueur de l'esplanade, et les derniers disparaissaient dans un édifice. Le public serait recru de fatigue quand le spectacle arriverait à son terme. Le Grand Prêtre et la pierre sacrificatoire étaient déjà éclaboussés de sang.

Il y eut un soudain brouhaha et des appels de trompes quand, derrière moi, les gardes du portail s'approchèrent. Quelques spectateurs se retournèrent, et que virent-ils sur la voie donnant sur l'esplanade ?

Le Dieu Pivert qu'adorait le peuple de Prend-Son-Temps monté sur un gigantesque chien.

Je sortis le mousqueton de son fourreau et entrouvris la culasse pour faire un appel d'air. Un peu de l'eau de la rivière qui s'y était infiltrée s'écoula du canon. Les Huastecas les plus proches refluerent en désordre en s'égosillant.

Les bruits de pas précipités étaient de plus en plus proches.

La victime suivante avait atteint l'apex de la pyramide. Des mains avides se tendirent vers elle.

Je fis sauter la calotte crânienne du Grand Prêtre. Je devinai la réaction de ses acolytes à l'instant où le son de la détonation leur parvint. Pourquoi la tête du patron explose-t-elle ? Pourquoi est-il catapulté contre la muraille du temple ?

Il glissa le long du mur d'albâtre auquel restèrent collées des touffes de cheveux noirs.

Les autres prêtres se retournèrent. J'abattis ceux qui tenaient le condamné l'un par le bras gauche, l'autre par le droit et laissai les deux autres prendre leurs jambes à leur cou.

C'était le pandémonium. Sur la place, tout le monde était debout. Les amis de Prend-Son-Temps firent volte-face. Ils me virent et se mirent à hurler en me montrant du doigt.

J'éperonnai le cheval et m'élançai en direction de la pyramide. La foule s'écarta devant moi comme la mer Rouge devant Moïse et

j'avancaï entre deux masses compactes de bouches béantes et d'yeux écarquillés, d'où fusaient des clameurs.

Je tirai dans le tas à plusieurs reprises, histoire d'impressionner les populations, puis je commençai à faire feu sur les gardes en position sur les gradins de la pyramide.

Les congénères de Prend-Son-Temps furent les premiers à se dégager de la foule. Quelque chose claqua. Ils firent demi-tour et se jetèrent sur les hommes les plus proches.

Les prisonniers dont la colonne serpentait de haut en bas des degrés s'accroupirent tandis que je tirais sur les guerriers qui les filtraient.

J'atteignis la base de la pyramide et, toujours à cheval, entamai son ascension.

Les gardes en faction de l'autre côté commencèrent par tirer des rafales de javelines et de flèches, puis se débandèrent.

Les amis de Prend-Son-Temps se massaient autour de moi à mesure que je gravissais les gradins. Je vis Moe descendre vers moi en bondissant comme un cabri. Il s'empara d'une lance et se tourna vers la foule que nous surplombions.

D'en bas monta un appel. En entendant cette voix familière, je fis pivoter mon cheval. C'était Prend-Son-Temps. J'agitai le bras en signe de reconnaissance. Le tumulte et la bousculade régnaient en maîtres dans la cité. Un trop grand nombre de guerriers étaient encore au centre de l'esplanade, entourant un auvent tendu sur des perches blanches. Ce devait être là qu'ils gardaient leur *kahuna*.

Je fis feu en plein dedans.

Pendant quelques secondes, ils demeurèrent comme pétrifiés, les traits crispés, puis ils se dispersèrent dans toutes les directions, abandonnant des notables aux vêtements somptueux qui cherchaient leur salut dans la fuite sans se gêner pour fouler les cadavres aux pieds. Je pris pour cibles les plus pomponnés de ces mirliflores.

Deux ou trois gardes surgirent devant l'un d'eux. Je l'abattis mais me trouvai à court de munitions avant d'avoir touché le gars du milieu.

Je glissai un chargeur plein dans le magasin, réglai mon mousqueton sur tir en rafale et arrosai l'esplanade que la foule évacuait.

Nous occupions la pyramide. Les Huastecas étaient massés derrière tous les bâtiments. Le toit de l'édifice qui nous faisait directement face, le plus haut, grouillait d'archers.

— Comment allons-nous faire pour sortir de là ?

À ma question, Moe répondit par une autre :

— Et si on prenait le chemin par lequel tu es arrivé ?

Je regardai dans cette direction. L'ombre des lances et des boucliers

barrant la ruelle.

— Ça se présente plutôt mal. Et par là ?

En bas retentissaient des clameurs tandis que sur nous s'abattaient des volées de flèches. Plus longtemps nous resterions là, plus la liste des morts s'allongerait.

Le cheval sur lequel j'étais toujours juché avait à peine assez de place. Les hommes et les femmes qui se trouvaient au fond nous repoussaient dans leur hâte à fuir l'esplanade. Comment le leur aurais-je reproché ?

Je ressentis un choc sourd quand une flèche se ficha en vibrant dans le bec du Dieu Pivert qu'elle brisa partiellement.

— Tout cela ne me dit rien qui vaille, fis-je à l'adresse de Prend-Son-Temps qui se tenait à côté de moi.

Une nouvelle rafale de flèches voltigea alentour et ce fut un sauve-qui-peut général, chacun essayant de se mettre à l'abri derrière les quelques boucliers dont nous disposions. Les assiégés de la pyramide n'avaient, pour la plupart, que des javelots, des casse-tête ou des couteaux. Il faudrait que je demande plus tard à Prend-Son-Temps ce qui avait transformé les dociles victimes sacrificielles qu'étaient tout à l'heure ses amis en guerriers qui avaient tué des dizaines de Huastecas pour s'emparer de leurs armes. Il commençait à faire rudement chaud en haut de la pyramide et je ne doutais pas que l'ennemi méditait de nous envoyer une nouvelle pluie de flèches, histoire de nous rafraîchir.

— Moe, décide-toi à choisir un itinéraire, et en vitesse !

— On prendra le chemin par lequel tu es entré dans la ville. Une fois arrivés au portail, ce sera chacun pour soi.

Le mot d'ordre fut transmis de gradin en gradin.

— Eh bien, suivez-moi ! m'écriai-je.

Je fis pivoter mon cheval pour redescendre le *teocalli* tout en ouvrant le feu en direction de la rue qui constituait notre objectif. La façade d'un des bâtiments s'effondra, pulvérisée. Un Huasteca poussa un hurlement. Ces vociférations commençaient à me causer une certaine satisfaction.

La première vague des bâtisseurs de tumulus atteignit le pied de la pyramide. Des Huastecas se ruèrent aussitôt hors des édifices en agitant leurs javelots, leurs casse-tête et leurs haches. Puis ils s'immobilisèrent et ce fut une nouvelle averse de flèches lancées des toits. Beaucoup d'entre nous tombèrent, hurlant de douleur ou en silence.

Les Huastecas nous donnèrent à nouveau l'assaut. Moi, toujours sur les gradins, je pirouettais sur ma selle, déchargeant mon arme à gauche et à droite.

Et ce fut le choc frontal. Les Huastecas en embuscade dans la rue

menant au portail surgirent au pas de charge. J'ouvris le feu sur eux, ce qui brisa net leur élan. Ils bondirent en arrière et s'enfuirent à toutes jambes.

— Allez ! Allez ! Allez ! encourageai-je les nôtres qui piétinaient sur l'esplanade.

De partout apparurent des renforts ennemis.

Je m'élançai au galop sur la place.

Trois flèches s'enfoncèrent dans l'encolure de ma monture, qui s'écroula.

Je me dégageai et me relevai sans cesser de tirer.

## LA BOÎTE XIV

JOURNAL DE SMITH

15 avril

*Le colonel Spaulding a déserté cette nuit.*

*Personne ne l'a vu partir. Pas un seul coup de feu ni a été tiré et il n'y a pas eu de branle-bas chez les Indiens, contrairement à ce qui se passe quand ils capturent l'un d'entre nous.*

*Putnam exerce désormais les fonctions de commandant de détachement. La désertion de Spaulding l'a plus démoralisé que tout ce qui a pu nous arriver jusque-là.*

*Spaulding s'était claquemuré dans son abri. J'ai eu une conversation avec lui hier après-midi. Son Livre des mormons était ouvert devant lui. J'ai remarqué que, chaque fois que je voyais l'ouvrage, ses pages étaient plus fatiguées et froissées que les fois précédentes, et ce n'est pas peu dire. Le colonel paraissait abattu, miné. Le commando avait perdu plus de la moitié de ses effectifs depuis que les indiens avaient été contaminés par la grippe et que le siège avait commencé.*

*J'étais venue lui signaler que le sergent Croft avait reçu une flèche dans le pied. Cela s'était passé quelques minutes auparavant. Il était sorti à découvert pour remplir un sac de sable. La flèche, venue des bois, avait transpercé sa botte. Nous ne nous étions même pas donné la peine de riposter.*

*Nous savions qu'ils avaient au moins onze de nos armes entre les mains. Ils ne les avaient que rarement utilisées. Parce que, d'après l'avis d'un des agents de la CIA, ils ne savaient pas s'en servir. Trois des nôtres sont morts de blessures par balles et plusieurs chevaux avaient été touchés avant que nous n'ayons construit suffisamment de casemates pour les abriter tous. Les Indiens gardaient les mousquetons qu'ils avaient récupérés en réserve en vue d'une opération d'envergure. D'ailleurs, à courte distance, les flèches avaient des résultats tout aussi satisfaisants pour les assiégeants.*

*— C'est grave ? me demanda Spaulding.*

*— Non, sa blessure est bénigne mais il ne pourra pas reprendre le service avant plusieurs semaines.*

*— Plusieurs semaines ! soupira-t-il. Bientôt, il ne restera plus que vous et moi pour l'assurer, le service.*

*Il se replongea dans son livre.*

*— Certains des hommes veulent éclaircir encore cinquante mètres de bois de chaque côté du fortin.*

*— Quelles chances avons-nous de faire ces coupes sans perdre encore trois ou quatre gars ?*

— Elles sont faibles. Ils sont partout et de plus en plus nombreux.  
— Les Lamanites.  
— Je vous demande pardon ? (Il indiqua le livre) Oh !  
— Ils seront bientôt tous ici. Toutes les nations. Et il nous faudra les tuer tous. Quelle stupidité !

Je gardai le silence. Il recouvra sa maîtrise de soi.

— Bien. Qu'on balance chaque jour deux grenades au hasard aux quatre quadrants du périmètre de défense. Cela aura peut-être pour effet de décourager un peu les tireurs, qui sait ? Pourriez-vous dire à l'officier d'approvisionnement de passer me voir ? Je suis convaincu que nous allons tous peu être obligés de manger nos derniers chevaux.

Je sortis. En chemin, je croisai Spelvins, de la CIA, qui se dirigeait vers la tente de Spaulding. Il n'avait pas l'air d'être d'un enthousiasme délirant. Je l'évitai et me faufilai, pliée en deux, entre les casemates.

Ce fut la dernière fois que je vis Spaulding.

J'étais au PC, ce matin, quand l'officier d'approvisionnement est arrivé pour parler au commandant Putnam.

— Un certain nombre de choses ont disparu, lui annonça-t-il. Des choses invraisemblables.

— Je ne savais pas que vous aviez fait un inventaire depuis Noël.

— Ça dépend pour quoi. Nous avons effectué un pointage sur les ordres que Spaulding nous a donnés hier. Et, aujourd'hui, les articles marqués sur la liste n'étaient plus là.

Le commandant poussa un soupir.

— Alors, qu'a-t-il emporté ?

L'officier d'approvisionnement se reporta à son bordereau. Au début, c'étaient des choses qui allaient de soi : des munitions, des rations de campagne, des grenades, deux ponchos, une trousse de survie. Mais ce n'était pas tout : un jeu de cartes d'état-major couvrant la Louisiane où nous sommes, le Mississippi, le Tennessee, le Kentucky, la Virginie occidentale et la Pennsylvanie jusqu'à l'ouest de l'État de New York. Comme s'il savait exactement où il voulait aller. Des cisailles. Des pinces étrier. Trois feuilles de métal, du fer-blanc, qui sert aux réparations. Des ciseaux à froid. Une petite radio-balise en pièces détachées. Un marteau arrache-clous.

— Que diable a-t-il l'intention de faire avec toute cette quincaillerie ?

L'autre se borna à hausser les épaules. Je m'approchai de la cantine de Spaulding et rouvrit. La plupart de ses affaires et effets personnels étaient Ici.

— Il n'a même pas laissé un mot, dit le commandant Putnam. J'ai déjà vérifié. En tout cas, sa Bible n'y est plus.

— Que faudra-t-il inscrire demain matin sur le rapport journalier ? lui demandai-je.



— *Porté disparu en service commandé.*  
— *À vos ordres, commandant.*  
*Sur quoi je tournai les talons.*

## LEAKE XV

« La certitude de la mort a pour escorte des incertitudes de temps, d'attitudes, de lieux. »

BROWNE, *Urn Burial*

Nous nous battîmes pied à pied dans la cité. Nous nous battîmes pied à pied dans les hameaux environnants. Ils étaient de plus en plus nombreux, et nous, nos rangs étaient de plus en plus clairsemés. Dès le début, nous avions été en état d'infériorité numérique.

Nous traversâmes en ordre dispersé l'un des villages maraîchers du voisinage et nous égaillâmes dans les champs de fèves qui l'entouraient. Les Huastecas étaient sur nos talons. Les flèches et les javelots jaillissaient des plantations comme des serpents.

Il ne me restait que deux chargeurs, plus une dizaine de cartouches qui se trimbalaient au fond de mes poches. Mon mousqueton tenait nos poursuivants en respect mais, maintenant, ils ne se montraient plus aussi ostensiblement.

Une nuée de flèches s'abattit sur nous. On pouvait voir de nouveaux Huastecas se précipiter hors de la cité.

Le bec du masque de pivert écopa d'une autre flèche. Je suais sang et eau sous cette défroque emplumée. Un Huasteca émergea de derrière un buisson, son *atl-atl* à la main. Je l'étendis raide mort.

Prend-Son-Temps avait récupéré trois des javelots qu'ils nous avaient balancés.

— Ils vont se relayer pour nous traquer, dit Moe en désignant un groupe de Huastecas, sur la route, en train de faire des exercices d'assouplissement pour s'échauffer. Ils se préparent à une longue traque, c'est évident.

— Chic alors !

— Qu'est-ce que tu veux ! fit Prend-Son-Temps. Tu as provoqué leur dieu.

— Nous ne les laisserons pas nous rendre la pareille. Ils n'arriveront jamais jusqu'à notre temple.

Sur la route, les guerriers se déshabillaient. Quand ils n'eurent plus que leurs pagnes sur eux, ils ramassèrent leurs armes.

— Je vais les retarder un moment, dis-je comme dans les films.

— Cause toujours, rétorqua Moe. (Il observa l'adversaire pendant un bout de temps.) D'abord, ils te feront prisonnier. Ensuite, ils captureront les autres. Il va falloir courir aussi longtemps que nous en serons capables.

Plusieurs des nôtres avaient déjà pris la poudre d'escampette. La piste qu'ils avaient laissée au milieu du champ de fèves faisait penser

à des foulées de lapins.

— Rendez-vous au village.

Moe donna l'accolade à Prend-Son-Temps, puis à moi, en se penchant de côté pour éviter le bec de pivert. À son tour, il s'évanouit dans la nature. Prend-Son-Temps prit une profonde aspiration.

— En avant ! fit-il.

Quinze kilomètres plus loin, le soleil auquel nous tournions le dos bascula derrière l'horizon. J'avais les poumons en feu. Six mois plus tôt, j'aurais été laissé pour mort au bout de la moitié de la distance que nous avions déjà couverte. Mes jambes fonctionnaient comme deux automates. Je courais à courtes foulées, trébuchant sans cesse.

De temps en temps, je me retournais. Je n'avais tiré que quelques coups de mousqueton chaque fois qu'un des Meshicas se montrait particulièrement imprudent et j'avais raté ma cible à seulement deux reprises.

Les Huastecas étaient apparemment répartis en trois vagues. L'avant-garde nous talonnait. Un contingent plus nombreux suivait le peloton de tête et, derrière, il y avait la moitié de la cité. En tout cas, ce fut ce que nous pûmes constater du haut d'une petite éminence.

J'apercevais aussi par intermittence quelques-uns de nos amis entre les broussailles et les cultures. L'avant-garde huasteca formait une tenaille qui se refermait lentement sur nous. Deux kilomètres en séparaient encore les deux branches mais j'avais l'impression de les sentir se rabattre.

Si nous continuions à courir ainsi comme des fous, nous finirions fatalement par nous assommer en entrant en collision avec un arbre et ce serait autant de gagné pour l'ennemi. Nous ralentîmes un peu l'allure, essayant de distinguer les obstacles qu'il y avait devant nous.

— Combien-de-temps-vont-ils-continuer-à-nous-pourchasser-comme-ça ? haletai-je.

— Jusqu'à-ce-qu'ils-nous-capturent, me répondit Prend-Son-Temps.

Une flèche qui ricocha contre un tronc nous rappela à l'ordre.

Dans le courant de la nuit, nous ralentîmes la cadence, mais les Huastecas en firent autant. Eux non plus ne voulaient perdre personne. Cependant, chaque fois que nous traversions un espace découvert, ils poussaient de grands cris et se rapprochaient. Je n'y voyais rien. Il en allait autrement pour eux.

Tout à coup, des braillements de triomphe éclatèrent quelque part sur la gauche. Ils avaient pris un traînard de chez nous. Impossible de savoir s'ils allaient le tuer et le manger sur-le-champ ou s'ils l'emmèneraient pour l'exécuter en grande cérémonie sur la pierre sacrificielle. Je n'avais plus assez de souffle pour poser la question à

Prend-Son-Temps.

Il était évident que je ne pourrais pas continuer encore bien longtemps à ce train-là. Bientôt, j'aurais tout juste la force de mettre un pied devant l'autre et ils auraient toutes les chances de me capturer. Je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle, rien que pour leur gâcher le plaisir, mais ils prendraient le reste de notre groupe. Il faudrait d'abord que je donne à Prend-Son-Temps le costume du pivert. J'avais promis à l'Homme Soleil de le lui rapporter.

D'ailleurs, il était probablement d'ores et déjà en piteux état. Le bec se balançait mollement et faisait un bruit de crissement prononcé.

Prend-Son-Temps s'arrêta si brusquement que je manquai de le télescoper.

— Par-là-suis-moi.

Il tendait le bras vers la gauche.

Nous atteignîmes un bouquet de vieux arbres aux troncs noueux et aux branches basses, épais comme trois hommes.

— Grimpe !

Nous escaladâmes le premier et je suivis mon compagnon jusqu'à l'extrémité d'une branche d'où il gagna la ramure enchevêtrée d'un deuxième géant accroupi, puis d'un troisième. J'y allais à l'aveuglette. Je ne sentais que la branche d'un diamètre de cinquante centimètres sous mes pieds.

Lorsque nous fûmes au milieu du feuillage du quatrième, Prend-Son-Temps me poussa vers un rameau de dimensions plus modestes. Nous devions nous trouver à peu près six mètres au-dessus du sol.

Je me recroquevillai sur moi-même et m'efforçai de recouvrer mon souffle. Une brise légère faisait osciller la branche à laquelle je me cramponnais. Ma gorge et mes narines me brûlaient. Mes membres étaient en plomb.

Nous entendîmes passer les Huastecas de l'avant-garde ! Ils couraient sur un rythme régulier, infatigables. Peut-être étaient-ce des renforts frais. Quelques minutes plus tard, ce fut au tour de la deuxième vague d'assaut. Leur allure tenait le milieu entre le petit trot et la marche rapide. Ils parlaient entre eux. Leur passage dura longtemps.

Ensuite nous attendîmes. Sans doute pas plus de quelques minutes mais j'avais l'impression qu'une heure s'était écoulée.

C'était la fête chez les Huastecas. Ils riaient, s'interpellaient, murmuraient. L'un de nos poursuivants posa sa lance contre un arbre voisin pour pisser un coup. Je ne voyais pas grand-chose mais je m'abstins de regarder en bas quand quelques Meshicas surgirent avec des torches. La bande la plus nombreuse psalmodiait une sorte de chant de guerre. On entendait cliqueter les armures et grincer les boucliers de bois, le tout sur un fond de sourds piétinements.

Ils étaient des centaines et le défilé se prolongea une éternité.

Je distinguais à peine Prend-Son-Temps. Il avait posé son doigt devant sa bouche. Nous attendîmes encore un peu. La branche se balançait au gré du vent, ce qui n'était pas désagréable. Le brouhaha s'évanouit, enfin, dans la nuit. On apercevait vaguement la tache lumineuse des torches qui s'éloignaient en direction de l'est.

Je m'apprêtai à dire quelque chose à Prend-Son-Temps mais il porta à nouveau son doigt à ses lèvres. J'aperçus alors un Huasteca dont le corps nu était tout peinturluré et qui se glissait entre les troncs. Il inspecta le couvert, s'arrêta deux ou trois minutes, repartit pour s'immobiliser de nouveau quelques dizaines de mètres plus loin.

Longtemps, très longtemps après, Prend-Son-Temps murmura :

— Essaie de dormir. Ils reviendront demain avec les chiens.

Je coinçai mon mousqueton en travers de ma poitrine et m'assoupis.

# LA BOÎTE XV

A : Dép. de la Déf. 15 avril 2003  
État de situation mod.I 22 h 06 TU  
Effectifs compagnie 147  
Présents à l'appel 42  
Tués au combat 69  
Tué en service commandé 8  
Porté disparu au combat 13  
Porté disparu en service commandé 3  
Blessés hospitalisés 11  
En absence illégale 1  
Total 147  
Effectifs au départ 148

P. le com. Robert Putnam,  
chef de corps, et p/o :  
M. Smith,  
off. 1<sup>ère</sup> classe, détachement féminin,  
aide de camp par intérim.

16 avril

*J'assure le commandement du détachement.*

*Atwater s'est fait tuer quand ils ont massacré la corvée de défrichage. C'était une idée idiote et je ne me suis pas gênée pour le dire. Et Atwater est mort.*

*Deux heures plus tard, ils ont lancé une grenade qui est tombée sur le PC.*

*Putnam a été tué par un bout de bois de la taille du petit doigt qui lui est entré juste sous l'oreille. La plaie saignait à peine. Mais il était quand même mort.*

*Compson est à côté de ses pompes, et ça depuis plusieurs semaines. Il n'y a donc plus que moi.*

*Il reste moins de cinquante personnes aptes au service actif. Les gens de la CIA veulent avoir leur propre commandement, ce qui me convient parfaitement. Ils refusent d'obéir à un officier intérimaire.*

*J'ai demandé à Hennesey de fabriquer une boîte équipée d'une radio-balise. Comme ça, peut-être qu'on nous retrouvera un jour. Nous y mettrons tous les rapports, toutes les disquettes et aussi ce journal si nous en avons le temps. Hennesey a déniché une vieille caisse à munitions, de la gomme-laque et du coaltar. Nous encollerons la caisse de manière hermétique après y avoir placé la balise et il n'y aura plus qu'à tirer l'échelle.*

*Je ne voulais pas que cela finisse de cette façon.*

## LEAKE XVI

« Qui sait si les plus éminents des hommes nous sont connus ? S'il n'y a point davantage d'individus hors du commun oubliés que ceux-là qui demeurent inscrits dans les annales du passé ? »

BROWNE, *Urn Burial*

Je me réveillai en sursaut et faillis dégringoler de mon arbre. Le soleil se levait.

C'étaient les aboiements des chiens qui nous avaient tirés du sommeil. Prend-Son-Temps tendit le bras vers le soleil levant.

— Allons-nous-en, dit-il. Fais attention. Ils sont devant nous.

Nous nous laissâmes glisser à terre. À gauche, les chiens faisaient de plus en plus de vacarme. Nous partîmes dans la direction opposée — celle du soleil naissant.

Comme nous nous éloignons d'arbre en arbre, j'aperçus, au nord, des Huastecas qui avançaient lentement en formation déployée. Il me restait un chargeur à demi plein dans mon mousqueton, plus un de réserve et une poignée de balles en vrac. Cette satanée défroque de pivert était une vraie vérole. Et j'avais des crampes partout. L'herbe était encore humide de rosée et mon accoutrement emplumé était trempé. Mais j'étais tenu par la promesse que j'avais faite à l'Homme Soleil : je m'étais engagé à le lui rapporter.

Déjà, ma gorge me raclait chaque fois que je respirais et mon bras gauche était ankylosé. La blessure de la flèche de la veille me lancinait.

Les Huastecas n'étaient pas à notre poursuite. Ils ratissaient simplement le terrain qu'ils avaient déjà nettoyé, à la recherche d'éventuels retardataires. Nous nous en rendîmes compte avant d'avoir couvert deux kilomètres et, par prudence, nous ralentîmes le pas. À un moment donné, Prend-Son-Temps fit halte, se mit à creuser le sol et déterra des espèces de cacahuètes sous un bouquet d'orties blanches. Ça avait le goût de pulpe de bois, mais je les avalai quand même.

Puis, nous nous enfonçâmes à travers d'épais bois de pins sombres et secs. Le soleil faisait comme un biseau de blancheur entre les troncs. Nous le suivîmes bien qu'il allât vers le sud. Mais il aurait fallu que les Huastecas fussent là, avec nous, pour nous voir.

Nous atteignîmes un bayou envahi de racines de cyprès et d'arbres pourrissants. Nous le franchîmes à gué en nous efforçant de faire le moins de bruit possible. Je préfère ne pas penser à la puanteur de



l'eau ni à la vase noirâtre où nous pataugions jusqu'aux genoux. Ce fut exténuant. Quand nous abordâmes la terre ferme, j'étais à bout de souffle. Et complètement perdu.

— Nous nous débrouillons bien, haleta Prend-Son-Temps. On va continuer vers l'est jusqu'à la Grande Rivière et, ensuite, on prendra par le nord ou par le sud pour rentrer chez nous. Ils cesseront la poursuite quand nous serons à une journée de marche du village.

— Ils l'ont attaqué il y a quatre jours, ton sacré village, lui rappelai-je.

— Parce qu'ils sont surnois, ces canailles. Mais, cette fois, l'effet de surprise ne jouera pas. L'Homme Soleil est ivre de rage et il a probablement mobilisé tous nos frères de la rive est du Mes-A-Sepa pour les attendre au cas où ils feraient une nouvelle tentative. (Il fit mine de se dresser sur son séant mais se ravisa.) Ce sont les prochaines heures qui m'inquiètent.

— Formidable ! répliquai-je. Je ne demande qu'à rester ici à me refaire une santé pendant ces prochaines heures.

Nous entendîmes, très loin, les chiens aboyer.

Nous étions déjà debout. Nous nous élançâmes au pas de course.

C'était presque le crépuscule. N'importe qui aurait pu entendre le bruit de notre respiration dans un rayon d'un kilomètre. Elle faisait autant de boucan qu'un train de marchandises. Nous n'avions repéré qu'une seule troupe de Huastecas qui rebroussaient chemin. Parce qu'ils avaient été relevés, parce qu'ils ramenaient des prisonniers ou parce qu'ils escortaient un quelconque dignitaire. Je n'avais pas suffisamment de cartouches pour les abattre tous. Aussi, nous continuâmes notre marche.

Il devait y avoir deux milliers de Meshicas entre nous et le village.

Dès qu'il commença à faire noir, nous nous arrê tâmes pour escalader un nouvel arbre. Il s'élevait, solitaire, mais c'était le seul qui fût assez gros pour nous porter tous les deux. Ses branches n'étaient guère épaisses. Je n'étais pas du tout emballé.

— Je prendrai le premier quart, m'annonça Prend-Son-Temps. Je te réveillerai dans un moment et tu me relaieras.

Je fermai les yeux.

Il me sembla qu'il ne s'était pas écoulé plus d'une minute quand il me secoua.

— À ton tour, dit-il.

Et il s'endormit.

J'attendis. Je tendais l'oreille. Je scrutais la nuit bien que je ne pusse même pas distinguer l'arbre qui nous servait de perchoir.

Il soufflait une petite brise qui me faisait grelotter. J'avais l'impression qu'il y avait une éternité que je montais la garde. J'avais

perdu la notion du temps. J'essayai de compter mais, arrivé à je ne sais combien de milliers, j'abandonnai la partie. Lorsque je m'aperçus que je commençais à dodeliner du menton, je réveillai mon compagnon.

— Je dors à moitié, lui dis-je.

Je conclus d'après le bruit qu'il devait se frotter les yeux. Je m'allongeai autant que je le pus sur ma branche.

J'émergeai brusquement du sommeil à l'instant où Prend-Son-Temps m'empoignait par le bras.

Les chiens approchaient.

Nous courions sous le couvert des arbres. Je trébuchai. Les aboiements se faisaient de plus en plus sonores, de plus en plus proches. Le soleil montait dans le ciel. Nous traversâmes d'autres marigots encombrés de cyprès. À un moment donné, en arrivant à la berge de l'un d'eux, j'agrippai une branche. Et la branche bougea. Je ne me retournai même pas quand le serpent tomba dans l'eau derrière nous.

À présent, des cris s'élevaient à notre droite et à notre gauche. Une corne mugissait. La tenaille se refermait sur nous. Terre ferme, marécages, terre ferme... Nous courions en direction de l'aube. Les vociférations qui nous parvenaient nous obligeaient à infléchir notre trajectoire vers le nord.

— Ils... essaient de... nous faire tourner... en rond, hoqueta Prend-Son-Temps. Passons... par là. (Il indiquait la direction du sud-est et du tintamarre.) J'aime mieux... avoir affaire à des hommes... qu'à des chiens.

Je partageais son avis.

Nous gravâmes un monticule boisé et nous nous trouvâmes soudain en face des uns et des autres.

Les Huastecas surgirent des broussailles, lançant des javelots à l'aide de leurs *atl-atls* et lâchant leurs chiens sur nous. Les projectiles avaient pour but de nous arrêter afin que les chiens puissent nous déchiQUETER.

Il y en avait facilement vingt, de toutes les tailles et de toutes les races, depuis des bêtes ressemblant au produit d'un croisement entre des dobermans et des rats géants jusqu'à des chihuahuas. Je ne voyais rien d'autre que des yeux et des crocs.

J'ouvris le feu et nous nous adossâmes, Prend-Son-Temps et moi, au plus gros des arbres qui se trouvaient à proximité. Je n'avais plus qu'un seul chargeur plein. Prend-Son-Temps plongea son javelot dans le poitrail d'un chien colossal. Pour ma part, j'en abattis un ou deux. La meute ne se découragea pas pour autant et des mâchoires se refermèrent sur ma jambe. J'assenai un coup de crosse au molosse qui

poussa un glapissement strident et lâcha prise.

Une nuée de javelots et de flèches, tirés de derrière notre arbre, se mit à pleuvoir. Je fis un carton sur deux des plus gros chiens et vidai mon chargeur.

Les Huastecas bondirent alors sur nous, lances pointées, en rappelant leurs clébard. Je dégoupillai une grenade, obligeai d'une poussée Prend-Son-Temps à se coucher à terre et la balançai sur le premier assaillant. Il sourit et la ramassa quand elle tomba à ses pieds.

L'explosion qui déchiqueta le sous-bois le transforma en une fine bruine écarlate.

J'engageai mon dernier chargeur – qui contenait six balles – et me relevai.

Un Huasteca était encore debout. L'œil vitreux, il tenait ce qui restait de son ventre dans ce qui restait de sa main. Des cadavres d'hommes et de chiens jonchaient le sol. Plusieurs blessés, bipèdes et quadrupèdes, se tordaient de douleur.

Venant d'une autre direction, d'autres chiens aboyaient. Ils se rapprochaient.

— Filons, dis-je à Prend-Son-Temps.

Je le dévisageai.

Il me rendit mon regard. Cinquante centimètres de hampe de javelot brisée par la déflagration sortaient de sa poitrine juste au-dessous de la clavicule.

— Oh, merde !

Je l'aidai à s'asseoir et le retournai. La pointe du javelot n'était pas ressortie. Le sang n'était pas encore mêlé d'écume : nul besoin de sucer la plaie, par conséquent. Je tirai doucement sur le fût du javelot en le faisant juste un peu pivoter quand il frotta contre l'os. J'ouvris en toute hâte la trousse de premier secours fixée à la ceinture réglementaire que je portais sous mon manteau de plumes, nettoyai la blessure à l'aide d'un antiseptique et posai un pansement.

— Tiens ça.

Prend-Son-Temps leva la main et serra la compresse. Ses yeux n'étaient déjà plus aussi hagards.

Les aboiements des chiens redoublaient d'intensité.

— Ils devaient avoir des canoës, murmura Prend-Son-Temps avant de se murer de nouveau dans son silence.

Je me relevai d'un bond et m'élançai. Le Huasteca qui était toujours debout avançait comme un somnambule, quittant le lieu du carnage. Il ne prêtait attention ni à moi ni à ses blessures. Trois pirogues étaient amarrées au bord du marigot. Je rejoignis Prend-Son-Temps coudes au corps et l'aidai à se lever. Nous atteignîmes le canoë au moment où le premier chien apparaissait. Quelque chose de chaud et de pointu s'enfonça dans mon mollet alors que je mettais l'embarcation à l'eau.

Au cri de douleur qui m'échappa répondirent de petits grondements. Ces glapissements venaient du côté de ma jambe.

J'empoignai mon mousqueton et me retournai.

C'était un chihuahua qui m'avait attaqué. Ses crocs étaient acérés comme des aiguilles. J'essayai de le chasser en lançant des ruades. D'autres chiens, des molosses, ceux-là, arrivaient. Le chihuahua se jeta à nouveau sur mon mollet. C'était un obstiné.

La balle numéro un fut pour lui.

La numéro deux pour l'un des molosses.

La numéro trois pour le cador de taille moyenne qui, agrippé à l'arrière du canoë, faisait de son mieux pour l'empêcher de prendre la large tandis que je pagayais.

Prend-Son-Temps, lui aussi, jouait de la pagaie. D'une main. De l'autre, il comprimait le pansement ensanglanté contre sa poitrine.

Les chiens nous suivaient en nageant, faisant derrière nous un sillage en forme de V.

La balle numéro quatre fut pour le premier Huasteca qui arriva aux canoës. Je l'étendis raide mort. Les autres restèrent à couvert dans les broussailles jusqu'à ce que nous fussions hors de vue.

À part ça, c'était une magnifique matinée de printemps.

Nous fûmes pris en chasse par un alligator. La végétation se refermait derrière notre passage. Il était plus de midi. Une heure plus tôt, j'avais changé le pansement de Prend-Son-Temps et la nouvelle compresse était déjà imbibée de sang. Il était allongé à l'avant. De temps en temps, on entendait d'autres canoës, les pagaies frappant l'eau à l'unisson.

— Cela m'ennuie de te dire ça, fit soudain Prend-Son-Temps, mais je ne crois pas que ce bayou nous fera rejoindre la Grande Rivière. Je suis venu par ici une fois quand j'étais gamin. C'était même avant l'arrivée des Marchands. Nous allons être obligés d'abandonner la pirogue d'ici quelques heures, sauf si tu te sens capable de la porter sur ton dos.

— Nous pourrions au moins l'utiliser jusque-là.

Il m'observa longuement.

— Qu'est-ce qui te pousse à continuer ? me demanda-t-il enfin.

— Eh bien, moi, je n'ai pas reçu de javelot dans l'épaule. Tu verras que tu te sentiras revigoré après quelques jours de repos quand tu auras le ventre plein, ajoutai-je avec un entrain que j'étais loin de ressentir.

— Ils vont nous capturer, j'en ai le pressentiment.

— Peut-être. Mais j'ai encore deux grenades et deux balles.

— Une pour toi et une pour moi ?

— Cela ne m'enchantera pas plus que toi.

— Ce sera préférable à la pierre des sacrifices.

— Je voulais justement te poser une question à ce propos. (Un oiseau poussa un cri rauque et prit son essor. Nous attendîmes, aux aguets, mais rien ne se passa.) Sur l'esplanade, ceux de ton peuple paraissaient prêts à accepter la mort. Mais dès que vous m'avez vu, vous avez retrouvé toute votre combativité.

— Quand tu es conduit à l'abattoir dans la capitale même de tes ennemis, autant avoir un comportement digne d'un homme ou d'une femme. Seulement, lorsque ton dieu vient te délivrer, tu te bats.

— Mais c'était seulement moi sous le déguisement du Pivert, tu le savais.

— Je le savais, bien entendu. Mais le Dieu Pivert le savait aussi.

— Et il était d'accord ?

— Je l'ignore mais il t'a laissé faire.

Prend-Son-Temps eut une grimace de souffrance.

— Dès qu'il n'y aura plus de Huastecas, je te donnerai quelque chose pour apaiser la douleur. Tu auras l'impression de planer, tu verras. Mais si je t'administrais l'anesthésique maintenant, tu serais inconscient pendant toute une journée. Je pourrai te porter plus tard mais pas pendant qu'ils sont dans les environs.

— Nous aborderons à la nuit tombée, reprit-il. Nous nous dirigerons vers le nord, puis nous bifurquerons vers l'est. Lorsque nous arriverons aux magnolias, il faudra abandonner le canoë et poursuivre notre route par voie de terre. Nous devrions sortir du territoire sous le contrôle des Meshicas avant minuit.

Prend-Son-Temps s'étendit de nouveau au fond de l'embarcation. Sa tête ballottait. Il s'endormit d'un sommeil agité entrecoupé de brusques réveils en sursaut. Le soleil s'élevait en se traînant dans le ciel comme une limace éblouissante.

À un moment donné, un bruit de pieds martelant le sol se fit entendre sur la berge. L'alligator réapparut, nous flaira et abandonna la partie.

Le soleil bascula derrière l'horizon. Et ce fut la nuit.

Après avoir remis le canoë à flot, nous repartîmes. Le parfum des magnolias embaumait la nuit.

— Chez nous, c'est par là. (Prend-Son-Temps tendait le bras mais je ne voyais pas la direction qu'il désignait.) Nous allons rattraper la route que nous avons prise pour nous rendre à la Guerre des Fleurs le mois dernier, tu te souviens ?

— C'est loin ?

— Le voyage nous prendra toute la nuit. Et ensuite, nous arriverons au village.

Je me retournai et l'étreignis en faisant attention à ne pas toucher

son épaule. Maintenant, j'en étais réduit à faire de la charpie avec des morceaux déchirés de ma chemise pour arrêter l'hémorragie.

— Nous réussirons. Quelque chose me le dit.

— La nuit est longue, Yaz.

Comme pour souligner sa réplique, une flèche siffla tout près de nous au même moment et des braillements de Huastecas retentirent.

Ils étaient cinq ou six. Ma dernière grenade à fragmentation eut raison d'eux. Je ne les tuai pas tous – je les mis seulement hors de combat. Mais cela réveilla tout le monde. Quand les derniers échos de l'explosion se furent éteints, la nuit vibrait de bruits.

— Par où allons-nous passer ?

D'une poussée, j'avais fait s'allonger Prend-Son-Temps dans l'embarcation et son épaule recommençait à pisser le sang.

— Par là.

Il tendit la main. Le vent qui soufflait derrière nous faisait un angle d'environ trente degrés par rapport à la direction qu'il m'indiquait.

— Ils vont nous barrer la route du village, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, je vais leur donner de la distraction. Comme ça, ils ne penseront plus à nous. Reste couché.

J'empoignai ma troisième et dernière grenade. C'était une WP, une incendiaire. Je pataugeai jusqu'à la berge et m'avançai sur la terre ferme. Je me mis en position une vingtaine de mètres plus loin, là où les herbes et les broussailles étaient les plus épaisses. Je dégoupillai ma grenade à phosphore, la lançai droit devant et me précipitai derrière un arbre.

Les WP sont trop lourdes pour qu'on puisse les balancer à plus de vingt mètres mais elles ont un rayon d'action de trente mètres.

Une gerbe de feu s'épanouit, déchirant la nuit, si vive que je pouvais voir les os de ma main à travers la chair. J'espérais de tout mon cœur que, à des kilomètres à la ronde, les Huastecas regardaient par là. Comme ça, ils seraient aveugles jusqu'au matin.

Une immense nappe de flammes orange et blanches monta à l'assaut des arbres, dévorant les broussailles, s'éployant sur le sol. En un clin d'œil, attisée par le vent, elle s'élargit, devint une muraille de cent mètres de large – et ce n'était qu'un début.

« Il ne faudrait quand même pas que je me mette le Grand Pivert à dos », me dis-je.

— Youpi ! s'exclama Prend-Son-Temps qui s'était dressé et, du canoë, surveillait l'opération.

Le rideau de flammes se dirigeait vers l'est, embrasant la cime des arbres, léchant leurs troncs.

— Maintenant, lui dis-je, prenons le chemin du retour.

Nous trouvâmes la piste au moment même où les Huastecas nous trouvèrent, nous.

Ils étaient à notre gauche, le feu à notre droite, avançant en arc de cercle sur un front de deux mille mètres. Dans les airs, on ne voyait que des oiseaux qui fuyaient. Dans les fourrés luisaient les prunelles des bêtes qui s'immobilisaient, puis disparaissaient en bondissant.

Les Huastecas poussaient des cris. Nous les apercevions à la lueur des flammes. La réciprocité était vraie. Il y en avait un groupe d'une douzaine cinq cents mètres plus loin.

— Es-tu capable de respirer au milieu de la fumée ? demandai-je à Prend-Son-Temps.

— On verra bien.

Nous nous élançâmes droit sur l'incendie, croisant des chevreuils qui couraient dans le sens opposé. Déjà, la fumée et l'air brûlant nous desséchaient les poumons. Une flèche heurta une branche d'un arbre en train de brûler et ricocha, son empennage transformé en panache de feu.

— Ici, ils ne nous suivront pas, dis-je à Prend-Son-Temps.

Il ralentit le pas, sauta par-dessus un monceau de braises ardentes, glissa et s'écroula au beau milieu d'un taillis d'où s'élevaient des panaches de fumée. L'air était engorgé de cendres. Quand je me baissai pour relever mon compagnon, des feuilles carbonisées me brûlèrent les joues.

Maintenant, une mousse rose suintait de la plaie de Prend-Son-Temps. Je sortis la seringue et lui fis une injection de morphine.

Il s'endormit.

J'enfonçai encore quelques lambeaux de tissu dans la blessure, le soulevai pour le porter en travers de mon épaule et traversai avec mon fardeau les geysers de flammes tourbillonnantes qui nous encerclaient de toutes parts.

Les arbres tombaient en gémissant, crachant des étincelles. Ce n'étaient plus que des enchevêtrements de branches incandescentes. Un hibou s'envola. Ses plumes flambaient. Un raton laveur se précipita tête baissée dans le brasier. La fumée s'élevait en volutes à chacun de mes pas.

J'étais plongé dans un univers orange et rouge, enfumé. Les plumes de mon costume de pivert commençaient à roussir et à se recroqueviller. Je marchai sur je ne sais quelle bestiole. Je crois qu'elle me mordit en retour. Je pénétrai en titubant dans des culs-de-sac de flammes, rebroussai chemin et continuai.

Je m'aperçus soudain que ma défroque emplumée flottait à la hauteur de ma ceinture.

J'étais dans l'eau.

J'en fus stupéfait.

Je marchai, je marchai, Prend-Son-Temps en travers de l'épaule, et cela dura longtemps. Longtemps. J'étais engourdi, j'avais les poumons qui me brûlaient, je ne sentais plus mes jambes, c'était comme si elles étaient mortes.

J'avancai en pataugeant dans l'eau.

Toutes les bêtes s'étaient réfugiées là. De la surface du sol à la cime des arbres, ce n'étaient que des yeux où brasillaient les reflets de l'incendie.

Des serpents et des alligators nageaient dans l'éblouissante lumière or et rouge, ils se prenaient dans mes jambes et faisaient marche arrière. Quelque chose de gigantesque occulta une partie du rideau embrasé mais disparut avant que je puisse savoir ce que c'était.

Plus je m'enfonçais dans le marais, plus son aspect était étrange. La forêt brûlait maintenant à gauche et à droite. L'incendie avait fini par encercler ou traverser le bayou. Et, à présent, une sorte de brume m'environnait. Je ne voyais plus la surface de l'eau, rien qu'un voile de deux mètres de haut qui ondoyait devant moi. Dans le ciel, des panaches de fumée échevelés obscurcissaient les étoiles.

Malgré la chaleur dégagée par l'incendie, j'eus soudain froid, si froid que je me mis à claquer des dents. J'étais si épuisé que, tout en marchant, je branlais du chef pour essayer de chasser la fatigue. Des choses voletaient devant mes yeux, qui s'évanouissaient dès que je me secouais et revenais à la réalité.

Il y avait une autre tache de clarté au loin. Quand le brouillard se dissipait quelques secondes, je distinguais, à l'est, une lune rouge sang échancrée. On aurait dit l'œil à demi fermé d'un lapin.

Portant toujours mon fardeau, je louvoyais entre des racines de cyprès de plus en plus épaisses et serrées. De nouveau, les brumes m'enveloppaient, mais je savais que tout irait bien aussi longtemps que je marcherais en direction de la lueur vague de la lune naissante.

Les eaux étaient peu profondes. Prend-Son-Temps pesait une tonne. Je le déplaçai de quelques centimètres, trop exténué pour le déposer sur le sol et le hisser de nouveau sur mon dos.

Une voix caverneuse s'éleva dans le brouillard :

— Il est très lourd, n'est-ce pas ?

Je répondis :

— Il n'est pas lourd. C'est mon frère.

La lune avait disparu. Devant moi, une ombre opaque s'étirait à la surface de l'eau.

Je levai la tête. C'était l'ombre d'un gigantesque cyprès. Une branche s'allongeait, toute droite, à mi-hauteur de son tronc.

Je baissai vivement la tête. Quelque chose était perché sur cette branche. C'était à moitié aussi gros que l'arbre lui-même, cela occultait la lune et étendait son ombre sur moi et une bonne partie de



la zone déboisée qui m'entourait.

— Qui es-tu pour porter la parure d'un dieu ? demanda la voix. Tu n'appartiens pas aux croyants.

J'étais incapable de proférer un son.

— QUI ES-TU ?

L'ombre interminable que surmontait une crête bougea comme si son œil immense me scrutait.

— Désormais, je crois, balbutiai-je. Je crois en *cela*.

— Tu as brûlé mes forêts. (La voix s'était faite plus stridente.) La foudre peut les brûler. Des nations tout entières peuvent les brûler. Mais un seul homme ne peut brûler mes forêts.

L'ombre eut un mouvement menaçant et je sautai en arrière.

— C'est fini, gémit Prend-Son-Temps. Plus jamais...

L'ombre se déplaça de droite et de gauche comme si elle prenait la mesure du désastre.

— Je n'avais pas l'intention de mettre le feu à tes forêts, lui dis-je. Je ramène Prend-Son-Temps chez lui. Je rapporte la parure du dieu au temple. Je n'y toucherai jamais plus aussi longtemps que je vivrai.

— Facile à dire. (Il y eut un silence et ce fut sur un autre ton que la voix de vengeance reprit :) Dis-leur qu'un jugement d'importance a été prononcé et que, dorénavant, je ne peux plus les aider. Cette nuit, tous les dieux s'en iront. Nous ne reviendrons pas. Dis-leur qu'ils ne peuvent désormais plus compter que sur eux-mêmes. Dis-leur... (Là, la voix changea encore, devenant un peu moins divine.)... dis-leur que Hamboon Bokulla avait raison, lui et les siens. Dis-leur que, maintenant, la Mort est Dieu. Dieu vivant, Dieu qui marche. Dis-leur, Yazoo, dis-leur que je leur souhaite bonne chance.

L'ombre colossale s'éleva au-dessus de la surface de l'eau. La lune réapparut. Le battement d'ailes s'assourdit, s'éloignant vers l'ouest, pour mourir dans la distance.

J'entendis son cri au loin. Une fois, deux fois. Cela sonnait comme :  
« Bon Dieu, bon Dieu. »

Je hurlai à pleins poumons :

— Bon Dieu ! Bon Dieu !

Le soleil se levait. Alentour, le feu agonisait. Je transférai Prend-Son-Temps de mon épaule gauche à mon épaule droite.

Il était mort.

## BESSIE XIII

C'était un combat perdu d'avance.

Même avec les équipes des Ponts et Chaussées et leurs engins lourds, l'eau montait inexorablement à l'assaut de la digue.

Les responsables ne voulaient ni fermer les vannes en amont ni les ouvrir en aval. Les rivières débordaient, noyant des kilomètres et des kilomètres de cultures, submergeant des exploitations désormais perdues. La ferme Crimstead était déjà engloutie. La police d'État était venue la veille aider ses occupants à l'évacuer.

Les curieux arrivaient en foule pour assister au spectacle depuis la visite du gouverneur. La Touche leur réclamait dix cents par tête. On avait dépêché deux miliciens pour tenir les badauds à l'écart de la falaise et des tumulus.

Perch avait attrapé un mauvais rhume et on lui avait ordonné de rentrer au Dixie Hotel. Les ouvriers des fouilles renforçaient le barrage provisoire : les équipes des Ponts et Chaussées pliaient bagage. Sauver des vies humaines et empêcher les ouvrages d'art d'être emportés passaient avant toute autre préoccupation.

— Je demande seulement deux jours, soupira Jameson. Encore deux jours et nous aurons peut-être une chance d'élucider le mystère. (Il resta quelques instants à contempler la pluie.) Dans quarante-huit heures, les deux tumulus seront arasés. La terre est trop gorgée d'eau pour qu'on fasse quoi que ce soit !

Personne, pas même Thompson, n'avait dormi plus de quelques heures depuis l'avant-veille.

Kincaid et Jameson avaient dégagé le tertre conique et commencé à s'attaquer à la plate-forme qui lui servait de base. Tout le mobilier funéraire était maintenant rassemblé sous deux tentes. Des tessons de poterie, des pipes, des objets de cuivre battu, des choses rouillées et non identifiées, d'autres cartouches, des obus, des parures en or remplissaient l'atelier.

La seconde tente était convertie en ossuaire. S'y entassaient les premiers squelettes que l'on avait excavés en fouillant la plate-forme, plus un des squelettes de chevaux et celui du chef enterré debout. Il y avait aussi des crânes dont la calotte avait été fracassée par des balles. Le temps avait réduit en poudre les autres cadavres que l'on avait exhumés.

À présent, la tente-cuisine servait à protéger le tumulus à terrasses, celle de Kincaid et une autre le tumulus aux chevaux.

L'eau avait commencé d'imbiber les sacs de sable. Kincaid chargea les ouvriers d'en remplir de nouveaux et de les empiler les uns sur les autres.

Les curieux refluèrent soudain en piaillant. Leurs voitures, leurs camions, leurs fourgons bloquaient la route. Dix fois par jour, des rumeurs se répandaient de bouche à oreille : on avait trouvé un tumulus bourré d'or, de géants, d'éléphants. Il y avait même un carrosse en argent massif. Washington venait à peu près d'heure en heure rapporter les derniers potins.

— Je ne sais vraiment pas comment ces racontars ont commencé à se propager, dit Bessie.

— Ça aurait pu être une épée, fit à mi-voix Thompson qui était en train d'examiner un long morceau de métal rongé de rouille.

— Ou un fusil.

Thompson leva les yeux vers la jeune femme qui feuilletait son cahier de fouilles, vérifiant que chaque spécimen était bien repéré par rapport à ses coordonnées stratigraphiques. Elle le lança sur la table.

— Nous n'en savons pas plus long que le premier jour ! s'exclama-t-elle.

— Vous avez quand même exhumé le grand chef et les plaques d'identité.

— C'est-à-dire des questions, pas de réponse.

De grands cris s'élevèrent subitement à l'extérieur, puis des appels. Cela venait du côté des tumulus. Bessie alla soulever le rabat de la tente. Le ciel gris ruisselait. Plusieurs ouvriers qui travaillaient dans le secteur du tumulus aux chevaux s'enfuyaient à toutes jambes. Derrière eux, la digue commençait à déborder.

— Aux tentes ! (C'était la voix toute proche de Kincaid.) Tout le monde en haut !

Il entra, trempé jusqu'aux os, les yeux rougis, et se débarrassa de son imper.

— C'est fichu, dit-il à Bessie. On ne trouvera plus rien d'autre, maintenant. Le barrage cède. Nous allons perdre quelques ossements de chevaux, quelques squelettes et peut-être aussi une partie du mobilier funéraire. N'importe comment, ce n'était pas là que nous aurions trouvé la réponse. Il va falloir essayer de la reconstituer bribe par bribe à partir de ce que nous avons réussi à sauver.

— Je suis arrivée à la même conclu...

Des hurlements interrompirent Bessie. Kincaid ressortit dans la pluie et on l'entendit vociférer :

— Qu'on fasse évacuer tout le monde en bas ! La digue est en train de lâcher. Eh ! Vous, les miliciens... faites éva...

Une quinte de toux qui s'acheva par des sanglots hachés l'empêcha d'aller plus loin. Bessie vint le soutenir. Il pleurait.

— J'ai besoin d'un verre, Jameson, dit le vieil archéologue quand il eut recouvré l'usage de la parole. Les gens ont laissé leurs satanés moutards se balader en bas. Ils veulent se débarrasser d'eux ou quoi ?

Je vais m'en envoyer un rempli à ras bord et regarder cette saleté de digue se rompre. Vous venez avec moi ?

Les deux hommes sortirent. Une minute plus tard, le phonographe se mit à distiller les accents grinçants de *Potato Head Blues*.

Bessie se retourna. Thompson inclinait bizarrement la tête.

— Que vous arrive-t-il ? lui demanda-t-elle.

Thompson s'approcha de la table et remit le cahier de fouilles de la jeune femme à l'endroit.

— Ah ! Je vois ! Ce sont les tentes. J'ai eu un instant l'impression que vous aviez dessiné le croquis d'un camp fortifié.

Bessie eut une brusque illumination – comme le soir où Bob Basket avait disparu dans la tempête.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je me rends maintenant compte de mon erreur. N'en parlons plus.

— Qu'avez-vous dit ? répéta Bessie.

— C'est votre cahier. Il était à l'envers et votre tracé ressemblait, vu comme ça, à un périmètre de défense en forme d'étoile à cinq branches... le poste de commandement au centre et cinq casemates de protection périphérique. Je vois, à présent, de quoi il s'agit : le tumulus, deux des tentes plantées sur la falaise et, d'après la légende inscrite en dessous, trois « fosses ».

— À supposer que vous ayez été dans ce fortin et que vous ayez voulu cacher quelque chose, où l'auriez-vous mis ?

— Vous voulez dire... en pleine bataille ? Dans un fortin assiégé ?

— Exactement.

Le capitaine Thompson examina le croquis.

— Eh bien... sous le mur d'une des casemates. Les assaillants l'auraient négligée pour charger droit sur le PC et le passer au peigne fin.

— Prenez votre pelle.

L'eau gargouillait maintenant au-dessus de leurs têtes. Ils travaillaient dans l'une des petites « fosses » au-delà du tumulus. Ce satané barrage faisait penser à une vague figée. Et les sacs de sable qui la couronnaient à des dents gâtées.

Les badauds les regardaient en retenant leur souffle. Là où ils creusaient, il y avait dans la boue des multitudes d'empreintes de pieds d'enfants.

— Sales petits vauriens, maugréa Bessie.

— Cette brèche dans le barrage, juste au-dessus de nous, ça ne me plaît pas du tout, vous savez », dit Thompson.

Ce qui, tout à l'heure, n'était qu'un filet d'eau était devenu un flot bourbeux, inexorable. Des rafales de pluie cinglantes les giflaient. En

haut de la falaise, les parapluies avaient champignonné. Sans compter les toiles de bâches sous lesquelles on discernait des visages.

— Que cherchons-nous ?

— Je n'en sais rien, répondit Bessie. N'importe comment, nous en serons pour nos frais. Criez quand le barrage cédera.

— Je crierai avant.

Ils creusaient sans se soucier de la pluie. L'écho de *Potato Head Blues* venant du camp leur donnait du cœur à l'ouvrage. Le canal de dérivation qu'avait percé le personnel des Ponts et Chaussées commençait à s'engorger. Bientôt, il déborderait et la fosse où ils travaillaient d'arrache-pied serait envahie par les eaux.

— Comment saurons-nous que nous avons trouvé quelque chose ?

— Il y a cinq minutes que vous pelletez de la terre végétale. Plus qu'il n'en faut pour dresser un mur.

De la foule rassemblée en haut de la falaise monta un grand cri. Plusieurs des sacs de sable constituant cette bon Dieu de digue glissèrent et les eaux s'engouffrèrent par la brèche.

— Bingo ! s'exclama Thompson en reposant sa pelle.

— Continuez de creuser ! lui ordonna Bessie.

Il reprit l'outil et se remit à la tâche.

Un craquement retentit derrière eux.

*Ils ont vécu là une année*, avait dit Basket.

*Ils ont semé du maïs...*

— Attention ! lança un milicien.

On entendait la digue se fissurer.

*Ils ont rendu grâce au poisson-chat et au corbeau*, avait-il dit aussi.

Le fer de la pelle de Bessie grinça sur quelque chose.

— Venez m'aider.

Leurs deux pelles crissaient maintenant.

— Aidez-moi, répéta-t-elle.

Ce fut elle qui trouva la Boîte.

Ils l'empoignèrent, la soulevèrent. Elle se craquelait. À présent, ils pataugeaient dans l'eau. Ils s'élancèrent au pas de course avec leur trouvaille. Et l'eau leur arrivait aux genoux.

— Kincaid ! appela Bessie. Venez nous donner un coup de main !

Saleté de barrage !

Le milicien, bouche bée, écarquillait les yeux. Bessie trébucha et tomba. Quelqu'un la tira par le pied, la tête en bas, et la hissa jusqu'au sommet de la falaise. Elle n'avait pas lâché la Boîte.

Au-dessous d'elle, des millions de mètres cubes d'eau furent catapultés sur le versant de la falaise. Toujours la tête en bas, elle voyait dériver des squelettes et des ossements de cheval tels des dés tombant d'un cornet. Il y avait aussi un petit panonceau disant :  
VISITEZ ROCK CITY.

## LEAKE XVII

« Il est des os qui font les meilleurs squelettes,  
des corps qui se résolvent le plus promptement  
en cendres. »

BROWNE, *Urn Burial*

Le village était silencieux et il n'y avait pas de sentinelles en faction.

Puis je vis les busards. Certains volaient bas, d'autres étaient encore perchés sur les arbres les plus proches de l'enceinte.

Puis j'entendis s'élever le bourdon d'une mélopée.

D'un coup d'épaule, je réinstallai Prend-Son-Temps qui glissait et entrai par le portail de l'ouest.

Ce fut alors que l'odeur m'assaillit.

L'odeur de la mort.

Un petit groupe de danseurs se trémoussait au centre de l'esplanade. Les cabanes paraissaient vides. Ou remplies de cadavres.

Je m'approchai des danseurs.

C'étaient les adorateurs du Busard et Moe était parmi eux. Comme je m'avançais, toujours revêtu de l'attifement du pivert, ils continuaient de danser.

Moe, quittant le cercle, vint à ma rencontre.

— Où sont les autres ? lui demandai-je. Les Huastecas vous ont encore attaqués ?

— Les survivants sont de l'autre côté du Fleuve. Ils ont abandonné le village. En emportant leurs dieux. (Du doigt, Moe me désigna le temple. Les effigies du pivert n'étaient plus là.) Ce n'étaient pas les Huastecas, enchaîna Moe. Hamboon Bokulla avait raison. Regarde. (Il embrassa le village silencieux d'un geste circulaire.) Pendant notre absence, la Mort a fondu sur eux. Une maladie. Nous avons retrouvé les derniers agonisants. Ils éternuaient et crachaient du sang. Leur peau était brûlante au toucher et marbrée de taches violettes. Ils déliraient. Ils sont morts en réclamant à boire. Ce n'était pas un beau spectacle. Tu peux aller voir si tu veux. Ils n'étaient plus qu'une poignée, dont un vieux qui avait survécu. Les autres sont tous à l'est du Mes-A-Sepa et ils recommencent à zéro.

— Reste-t-il encore des canoës ?

— Prends le mien. Je n'en aurai plus l'usage.

— Que comptez-vous faire ?

— Nous ? Nous danserons en amont et en aval de la Grande Rivière et annoncerons l'avènement du Seigneur de la Mort à tous ceux qui nous écouteront. Finalement, nous serons toujours plus nombreux,

même sur l'autre rive. La Mort est ici, une Mort comme nous n'en avons jamais vu. Peut-être se saisira-t-elle aussi des Huastecas et qu'ils rejoindront notre danse. Peut-être que nous mourrons tous bientôt. C'est la Fin du Temps. Danseras-tu avec nous ?

Je me rappelai les paroles du Dieu Pivert et contemplai le village mort. Prend-Son-Temps était lourd à mon épaule.

— Non, répondis-je à Moe. Nous nous reverrons peut-être. Je dois ramener Prend-Son-Temps chez les siens.

— Eh bien, que la Mort te soit heureuse. (Il s'éloigna mais se retourna au bout de quelques pas :) Merci à toi de m'avoir sauvé de la pierre du sacrifice. Cela m'a permis d'être témoin du triomphe du Seigneur de la Mort.

Sur ces mots, il rejoignit les danseurs qui piétinaient sur place – deux pas à gauche, un demi-pas, deux pas à droite. Le soleil matinal faisait briller les crânes versant des larmes dont il était tatoué.

Je trouvai son canoë amarré à l'appontement, étendis Prend-Son-Temps à l'avant de l'embarcation et commençai à payer. Mes muscles étaient endoloris et la fatigue me donnait de fugitives hallucinations. La Grande Rivière était une lisse et miroitante surface couleur de boue. À l'ouest, les busards étaient de plus en plus nombreux à tourner dans le ciel. Peut-être la danse des amis de Moe les maintenait-elle à l'écart du village déserte. À moins que ce ne fût autre chose.

Je n'eus guère de mal à trouver ceux que je cherchais. Quelques huttes de peaux se dressaient au sommet d'une petite éminence cinq cents mètres en aval sur la berge opposée.

J'abordai l'embarcadère où d'autres canoës étaient rassemblés. Une conque mugit. Je gravis la falaise, portant Prend-Son-Temps dans mes bras. Une petite foule s'amassa autour de moi.

Je reconnus des visages familiers. Le neveu de l'Homme Soleil, revêtu du costume de son oncle, vint à ma rencontre. Derrière lui, au-delà des huttes, un espace avait été défriché. Au centre était érigé un petit tumulus recouvert de charbon de bois. On avait planté, sinistres et muettes, trois effigies à l'image du pivert.

J'entendis quelqu'un pleurer. Fleur de Soleil apparut. Elle palpa le corps de Prend-Son-Temps. Je me dirigeai avec mon fardeau vers le tumulus qui dégageait encore la chaleur de l'incinération funéraire de l'Homme Soleil. Fleur de Soleil m'aida à y déposer le cadavre. Quelques villageois gagnèrent la hutte et en ramenèrent une poignée de pipes inachevées. Nous les disposâmes autour de la tête et sur la poitrine de Prend-Son-Temps. Quelqu'un apporta une torche. Nous éparpillâmes des branchages et des brindilles sèches sur sa dépouille, puis recouvrîmes le tumulus de broussailles.

J'ôtai alors la parure de pivert, le bec levé, et la plaçai sur le corps.

On me tendit la torche.

— Il m'a dit de vous faire savoir qu'il s'en est allé, annonçai-je à l'assistance en portant la flamme à la parure emplumée.

J'alimentai le brasier, puis allai arracher une effigie du pivert que je plaçai en travers de celui-ci. Je répétai la même opération avec les deux autres. Elles étaient lourdes et l'effort me faisait transpirer.

Nous regardâmes la fumée et les flammes s'élever dans le ciel que ponctuaient les busards. Fleur de Soleil sanglotait à mon côté. Un peu avant que ne mourût le feu, six jours et six nuits de fatigue eurent raison de moi et je plongeai dans un sommeil peuplé de lumineux rêves bleus.



# LA BOÎTE XVII

JOURNAL DE SMITH

17 avril 2003

*Ainsi en sera-t-il.*

*Ce journal prendra place dans la boîte avec les rapports et comptes rendus de service. Et la balise. J'espère que quelqu'un la retrouvera.*

*La nuit est calme. Le ciel fourmille d'étoiles.*

*Ils nous encerclent. Nous n'avions jamais pensé qu'ils pouvaient être aussi nombreux. Ils ont convergé ici depuis des jours et des jours, semble-t-il, venant de toutes les directions. Et, maintenant, ils sont prêts.*

*Leur intention est de nous massacrer tous ou, si telle est leur coutume, de nous réduire en esclavage.*

*Je ne puis les en blâmer mais je ne veux pas, non plus, mourir si loin de tout. Demain, nous nous entre-tuerons.*

*Hennesey est prêt. Dieu ait pitié de nous. Et d'eux aussi. Nous ne pouvons pas être autrement que nous sommes. Et eux non plus.*

*Nous avons essayé.*

A : Dép. de la Déf. Au matin du  
État de situation mod.I 15 avril 2003  
Présents à l'appel 34  
Tués au combat 76  
Tué en service commandé 8  
Porté disparu au combat 13  
Porté disparu en service commandé 2  
Blessés hospitalisés 12  
En absence illégale 1

B.F. Jones M. Smith,  
Chef d'E-M adjoint off. 1<sup>ère</sup> classe, dét. fém.  
CIA aide de camp par  
intérim.  
Contingent civil Commando US army

## BESSIE XIV

La Boîte reposait sur la table de la salle à humidité constante du musée de l'université.

L'équipe dégagea avec soin les écailles de gomme arabique et de laque qui la jointoyaient pour en forcer le couvercle.

Le bois s'effritait. Il avait la consistance du papier.

Il fallut des heures pour l'ouvrir.

À l'intérieur se trouvait un magma de matières moisies. Il y avait des disques plats et durs impossible à détacher – ils faisaient corps avec les parois.

Et un livre. La couverture n'était plus que le fantôme d'elle-même, les pages avaient la texture de toiles d'araignée mais les mots qu'elles portaient étaient lisibles. Il y avait aussi un paquet de feuillets qui ne faisaient plus qu'un bloc, aussi solide qu'un billot de boucher. Plus une masse noire transformée en une sorte d'épais résidu pâteux à l'intérieur de laquelle on distinguait comme des paillettes de métal terni.

— Il faudra des mois pour sécher et décoller ces pages, dit le conservateur.

— Nous avons tout notre temps, rétorqua Bessie.

## LA BOÎTE XVIII

Sur le flanc de la Boîte, sous le revêtement protecteur qui, en durcissant, avait pris l'aspect de l'ambre et l'enduit craquelé qui avait jadis été de la laque, un message avait été rédigé au crayon gras :

KILROY EST PASSÉ ICI(4)

En dessous, une autre main avait écrit :

MAIS IL N'A PAS FAIT DE VIEUX OS

## BESSIE XV

Un petit crachin froid noyait la falaise. Des bouffées d'un vent glacé venu du nord plaquaient le caoutchouc de Bessie sur ses jambes. Le temps avait tourné. Il verglacerait avant la nuit et il était possible que, demain, on ait de la neige. La météo était aussi foldingue que l'avait été tout le reste de l'année.

Les yeux de la jeune femme se posèrent sur la surface obscure du bayou. Le faite des tumulus se trouvait déjà sous plus d'un mètre d'eau – tout le travail de l'été réduit à néant. La table rase... Du site, plus rien ne demeurerait en dehors des spécimens entreposés au musée, de ses notes et de celles de Kincaid – et de la Boîte. Les tranchées qu'ils avaient creusées, les affouillements, le matériel, le batardeau hâtivement édifié pour contenir la crue, tout était désormais submergé. À la bonne santé des poissons-chats et des orphies !

Il avait sûrement dû y avoir une ultime et farouche résistance qui s'était soldée par l'extermination des défenseurs. Là – à l'endroit même où la Boîte avait été enfouie. Là où le vieux chef avait fait inhumer les cadavres après en avoir prélevé les têtes à son usage personnel. Et c'était là, aussi, qu'après sa mort, quelques années plus tard, il avait été enterré à son tour en haut des cadavres amoncelés à côté du tumulus aux chevaux.

Ici même s'étaient affrontées deux cultures aussi incapables l'une que l'autre de se comprendre que de s'épauler. Une tragédie mineure dans la trame de l'histoire. De ces deux groupes condamnés, il ne restait plus aucune trace, plus le moindre vestige. L'un avait été balayé par ses ancêtres, et ces ancêtres eux-mêmes avaient été balayés par la marée du temps.

Bessie frissonna en songeant au futur. À tous les futurs.

Elle se laissa aller contre l'épaule du capitaine Thompson, également plongé dans ses propres pensées :

— Ce n'est pas juste, murmura-t-elle.

— Absolument pas.

— Ils auraient dû nous accorder la possibilité d'en apprendre davantage. Ils auraient dû boucler tout l'État. Laisser noyer Bâton Rouge. Ils...

— Vous connaissez toute l'histoire, pas vrai ?

— Non ! Je veux savoir *pourquoi* c'est arrivé. Je veux *comprendre*.

— Ils se sont entre-tués. Ils ne pouvaient pas faire cause commune.

— Non ! Ceux qui sont venus du futur... de l'avenir... N'auraient-ils pas pu se montrer plus intelligents ? Plus amicaux ? Enfin, je ne sais pas... Ils arrivaient d'une époque où...

— Que voulez-vous que je vous dise ? Allez savoir pourquoi les

gens font ci ou ça !

Thompson lança sa cigarette au loin. Elle décrivit une parabole rougeoyante qui tournoya et s'éteignit au contact de l'eau du bayou.

— J'ai une copie de mon rapport à l'hôtel, reprit l'officier. Vous pourrez la lire demain. J'ai noté exactement ce qui s'est passé et ce que vous avez découvert. J'ai expédié des photocopies de tout ce qui était susceptible d'être photocopié. Kincaid nous communiquera le duplicata de vos dernières communications. C'est tout ce que je peux faire.

— Vous croyez que cela changera quelque chose ?

— Non, je ne pense pas. Cela constituera un document insolite pour un quelconque archiviste. Peut-être quelqu'un souhaitera-t-il en tirer quelque chose mais que pourra-t-on faire ? Personne ne peut modifier le passé.

— Mais l'avenir ? On peut changer le futur.

— Je l'espère. Mais nous ne comprenons même pas la moitié du vocabulaire employé. Au département de la Défense, on va me demander ce que veulent dire telles et telles choses, et j'essaierai de leur expliquer ce que je suppose qu'elles signifient. Et puis, ils vous interrogeront sur tous ces trucs à la Buck Rogers. Je ne doute pas que cela fera dresser l'oreille à *Amazing Stories* ou à *Weird Tales* mais ce sera à peu près tout. Voilà le genre de réactions auxquelles je m'attends.

— Mais la preuve... Nous avons la preuve.

— Écoutez-moi. (Thompson prit Bessie par les épaules.) Ce que vous avez, c'est parfait pour un musée, pour M. Tout-le-monde, je ne dis pas le contraire. Mais c'est à partir du moment où vous commencez à faire des vagues avec ça que les ennuis commencent. Vous le savez bien. Tenez, par exemple, le... comment l'appellez-vous ? Cette espèce d'éléphant...

— La tablette de Cincinnati ?

— Voilà ! Elle n'a fait qu'apporter les pires ennuis à ses inventeurs et personne n'est encore convaincu. Tout ce que vous pouvez faire est d'essayer de prouver la chose à vos collègues.

— Et vous ?

— J'insisterai discrètement auprès de mes supérieurs, je ne peux rien faire de plus. Si j'en dis trop, ils cesseront de m'écouter.

— Kincaid fera connaître sa communication dès qu'elle sera prête.

— Je lui souhaite bien du plaisir. On criera à la mystification avant qu'il en ait lu la moitié.

— Je sais.

Ils se turent. De la neige fondue commençait à tomber. De plus en plus dru.

— Il serait préférable de rentrer, dit enfin Thompson. Ces routes

sont déjà suffisamment mauvaises sans le verglas.

Bessie prit place à côté de lui à l'avant du camion de l'armée. Il lança le moteur et alluma les phares. Le véhicule faisait face au bayou dont Bessie discernait la surface lisse et sombre à travers le crachin et la neige fondue. L'été prochain, les eaux auraient encore monté de deux mètres ou à peu près. Le paysage serait entièrement différent sur des centaines de kilomètres carrés.

Thompson mit les essuie-glaces en marche.

— Il y a du café derrière. Vous seriez gentille de le chercher. (Il manœuvra le volant pour faire demi-tour.) Je suis frigorifié.

Bessie tâtonna derrière le siège et finit par mettre la main sur le récipient tiède. Elle jeta un coup d'œil à la lunette arrière. L'obscurité engloutissait les eaux.

— Ils n'ont pas compris, murmura-t-elle.

— Non, je ne pense pas.

Le capitaine Thompson rétrograda et il y eut un cahot quand le camion passa sur un nid-de-poule.

## LEAKE XVIII

*« them bones, them bones gone walk aroun' them  
bones, them bones gone walk aroun' them bones,  
them bones gone walk aroun'  
nunc aiulite verbum dei »*

Les choses ne sont pas normales et elles ne le seront jamais plus.

Chaque jour, Fleur de Soleil, moi et quelques autres allons rajouter un peu de terre sur le tumulus funéraire de Prend-Son-Temps.

Chaque jour, je travaille un peu les pipes ébauchées qu'a laissées Prend-Son-Temps. Je les parachève un peu.

Chaque jour apporte son lot de nouvelles horreurs auxquelles nous sommes maintenant habitués.

Des rumeurs nous parviennent des deux côtés du fleuve : rumeurs de villages désertés, envahis par la forêt en amont.

La semaine dernière, les adorateurs du Busard sont venus exécuter quelques-unes de leurs danses, toujours sur la rive opposée. Nous les avons regardés. Se tenant par la main, ils piétinent sur place et font ainsi des kilomètres sans bouger. On les entend danser de la sorte dans les villages morts, sur leurs esplanades, devant leurs portes.

Quand ils sont revenus quelques jours plus tard, ils étaient moins nombreux que la première fois.

Nos chasseurs qui traversent le Mes-A-Sepa évitent les villages et les cabanes solitaires, tout ce qui fut habitat humain.

La seule bonne nouvelle qui nous soit arrivée est que les Huastecas semblent mourir plus vite que nous. Ils sont frappés d'une autre maladie, à moins que ce ne soit la même mais avec des symptômes tout à fait particuliers. Pour moi, il s'agit des oreillons. Ils ont attrapé l'affection sur le Golfe, l'hiver dernier, quand leurs négociateurs ont établi des échanges réguliers avec les Marchands.

On pourchasse et on tue Marchands et Nordiques chaque fois qu'on en rencontre. J'espère que quelques-uns réussiront à échapper à l'extermination. Les maladies sont là : il est trop tard pour les arrêter. Il est vain de massacrer les messagers. Il faut croire que cela reconforte les gens.

Le culte du Busard se développe aussi de ce côté du fleuve mais lentement, sans tumulte. Ses adeptes se rassemblent, ils dansent, puis ils rentrent chez eux.

Sans le Pivert, il ne reste plus grand-chose d'autre. Le tatoueur n'a jamais eu autant de travail. La mode est aux yeux qui pleurent. Les mains et les serpents à sonnettes connaissent aussi un joli succès.

La mort et la résignation sont omniprésentes.

Fleur de Soleil s'efforce de s'occuper et de me faire plaisir. À présent, je suis obligé d'aller à la chasse avec les autres. Le printemps touche à sa fin et nous ne sommes pas sûrs que ce que nous avons semé ici germera. Nous nous hâtons de tuer des bêtes et de faire sécher la viande. Peut-être que le mammoth reviendra, cet hiver, et si la pipe magique remplit son office, tout le monde pourra festoyer.

J'étais en train de sculpter cette pipe en m'efforçant de reproduire les défenses avec précision quand j'entendis qu'on m'appelait.

— Yaz ! Yaz ! criait le nouvel Homme Soleil.

Je sortis avec mon javelot.

Le nouvel Homme Soleil était déjà fortement hâlé. Il portait un petit chevreuil sur l'épaule, ce que son prédécesseur n'aurait jamais fait. Tout le monde, désormais, chassait et fouillait le sol pour déterrer des racines.

Les trois hommes qui avaient traversé le fleuve avec lui l'accompagnaient.

— Yaz, l'endroit où tu es arrivé... fit l'un d'eux en tendant le bras. Tu te rappelles ? Il se passe des choses bizarres par là.

— Quoi donc ?

— Il y a un étrange phénomène. L'air. Il frémit. À côté de l'arbre où tu as attaché une étoffe blanche et au pied duquel tu as laissé un objet orange. On poursuivait un lapin et il s'est évanoui juste sous nos yeux. Nous sommes restés une demi-heure à regarder l'air palpiter. Et puis, soudain, il s'est produit des bruits comme des ululements. Alors, nous avons déguerpi sans demander notre reste.

— Merci, répondis-je. Je vais arranger ça.

Je regagnai notre tente de peaux.

Fleur de Soleil se tourna vers moi.

— Que se passe-t-il ?

— Oh ! Des histoires de bonshommes. (Je farfouillai dans mes affaires.) L'Homme Soleil veut que je lui rende un petit service.

— Resteras-tu longtemps absent ?

— Je n'en sais rien.

— Tu vas aller de l'autre côté du Fleuve ?

— Oui, mais pas bien loin.

Elle s'assombrit.

— As-tu besoin de ravitaillement ?

— Un peu, oui.

Je sortis de mon paquetage quelques objets d'équipement qui pourraient m'être nécessaires.

Fleur de Soleil me prépara des vivres et, se penchant, me piqua un baiser sur le crâne.

— Reviens vite ! (Je me dirigeai vers le rabat de la tente servant de porte.) Mais si tu pars pour toujours, dis-le-moi, ajouta-t-elle à voix



très basse.

— Je ne pense pas que ce sera le cas.

Je l'embrassai. Elle se détourna.

J'allai jusqu'à la berge et détachai un canoë. Beaucoup étaient inutilisés, désormais.

J'avais presque oublié à quoi ressemblait l'endroit – la falaise, le bayou au loin. Je l'atteignis le lendemain à midi. J'entendis ce ululement alors que j'étais encore à bonne distance : c'était un klaxon qui mugissait à peu près une fois toutes les deux minutes. De quoi effrayer les animaux et attirer les curieux.

Seulement, des curieux, il n'y en avait plus un seul dans un rayon de vingt kilomètres. Je doute que les adorateurs du Busard de ce côté-ci du Fleuve y eussent prêté beaucoup d'attention. Ils auraient probablement pensé que ce n'était rien d'autre qu'une manifestation supplémentaire du Seigneur de la Mort. Peut-être finiraient-ils par le remarquer et construiraient-ils un autel.

L'air frémissait, en effet. Il y avait encore quelqu'un de vivant, Là-Haut. Peut-être avaient-ils trouvé un moyen pour me réaccoupler. Ce bon vieux Dr Heidegger ! À moins que ce ne soient ses fils, ses petits-fils ou ses filles. Ou un type qui, à dix mille ans de distance, avait lu ses notes et reproduit ses expériences par curiosité.

Je ramassai une grosse pierre, sortis mon marqueur à cartes, écrivis dessus QUI ETES-VOUS ?, avançai jusqu'à ce que je pensais être, à l'estime, le portail temporel et la lançai à travers.

Puis, je me jetai à plat ventre.

Rien ne se produisit. L'air continuait à vibrer, le klaxon continuait à beugler par intermittence.

Au bout d'une heure, il se tut. Un frisson glacé me parcourut l'échine.

Un peu plus d'une heure plus tard, selon ma montre qui marchait toujours, la pierre réapparut. Elle roula sur le sol et s'immobilisa à un mètre de moi. Sous mon message, un autre avait été hâtivement griffonné : HEIDEGGER, LEAKE ?

Je repris mon marqueur et inscrivis : DÉLAI UNE HEURE – PIERRE REVENUE. QU'EST-IL ARRIVÉ ?

Je relançai la pierre et attendis.

Cette fois, elle ne réapparut pas. Ce fut quelque chose de léger qui se matérialisa à la place et se posa dans l'herbe. Un cahier de notes de laboratoire entortillé dans un câble prolongateur en guise de lest.

AVONS PERDU TRACE DES AUTRES. MACHINE AMÉLIORÉE. VOYAGE DANS LES DEUX SENS DÉSORMAIS POSSIBLE. NOUS N'AVONS PLUS BEAUCOUP DE TEMPS À VIVRE ICI MAIS RESTE DU GROUPE N'EST PAS DANS ANNÉES CRÉNEAUX. OÙ ÊTES-VOUS ?

Je répondis :

DANS UN MONDE QUE NOUS N'AVONS PAS FAÇONNÉ, DOCTEUR. CHRISTIANISME INCONNU. MAIS INDIENS, ARABES, VIKINGS ! J'HABITE UNE CABANE EN TORCHIS, FABRIQUE DES PIPES, COMBATS AZTÈQUES, CONSTRUIS DES TUMULUS DE TERRE. TOUT LE MONDE EST EN TRAIN DE MOURIR DE LA PESTE APPORTÉE PAR BATEAUX A VAPEUR. BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE N'A JAMAIS BRÛLÉ. TERMINÉ. A VOUS.

Il faisait nuit quand la réponse arriva :

REVENEZ. AVONS BESOIN VOTRE AIDE, LEAKE. NIVEAU RETOMBÉES TROP ÉLEVÉ, ILS MEURENT TOUS. AIDEZ-NOUS A RETROUVER LES AUTRES POUR LES RÉEXPÉDIER À ÉPOQUE PROGRAMMÉE. REVÊTEZ VOIRE COMBINAISON ANTICONTAM. NOUS AVONS BESOIN DE VOTRE AIDE.

Je gribouillai ATTENDEZ sur le cahier et le renvoyai à l'expéditeur.

Puis j'allumai un feu – le seul à briller à des kilomètres à la ronde – et m'abîmai dans la contemplation du bayou.

Je sortis un carnet de mon sac et commençai à rédiger le compte rendu sommaire de ce que j'avais vécu depuis que j'avais quitté mon temps d'origine. À la troisième page, je m'arrêtai et posai mon marqueur.

Je me mis à réfléchir. Au monde où j'étais né et à celui où je me trouvais actuellement. Deux mondes à l'agonie. Si je retournais là-bas, peut-être parviendrais-je à en trouver un qui soit vivant, affranchi de toute menace. Un monde qui ne serait pas en cours de désagrégation, qui ne serait pas sur la voie de la désolation et de la dévastation. Il devait sûrement en exister un quelque part où il faisait bon vivre.

Je regardai ma combinaison anticontamination. Je regardai mon javelot. Puis ma montre.

J'arrachai une page du carnet et, après l'avoir remplie, en enveloppai une pierre que je lançai à travers ce rideau d'air palpitant et assombri qui ondoyait au-delà de mon feu. Puis, j'appuyai sur le poussoir chronométrique de ma montre.

PARTEZ, avais-je écrit, PARTEZ ET ALLEZ MOURIR AILLEURS, DANS UN AUTRE TEMPS. LA MORT EST DÉJÀ SUFFISAMMENT EN ABONDANCE ICI. CE MONDE SE MEURT MAIS IL N'EST PAS ENCORE MORT. J'AIME SCULPTER DES PIPES. J'AIME COMBATTRE LES AZTÈQUES. PARTEZ. DANS UNE HEURE ET DIX MINUTES, JE BALANCERAI SUCCESSIVEMENT TROIS GRENADES DANS LA MACHINE TEMPORELLE. LE DÉLAI IMPARTI DE DIX MINUTES DE VOTRE TEMPS COMMENCE EN CET INSTANT MÊME.

Une heure et quatre minutes plus tard, l'air cessa de vibrer.

J'entendais le crépitement du feu, le coassement des grenouilles, le vrombissement des moustiques. Au moins, nous n'avons pas encore la malaria. Ni la fièvre jaune. Ce sera peut-être pour plus tard.

Je me levai et dispersai les braises d'un coup de pied. Je laissai sur place tout mon matériel militaire. Je pris seulement le prolongateur que je pourrais troquer avec le fabricant de bijoux qui s'en servirait

pour confectionner des colliers.

Et maintenant, à la maison ! Je retournerai dans le nouveau village. Je deviendrai son pipier. J'épouserai Fleur de Soleil si elle veut bien de moi. Je chasserai avec les gars, plaisanterai avec eux. Chaque jour, nous rajouterons un peu de terre sur le tumulus de Prend-Son-Temps pour l'exhausser. Il finira par être plus grand que Kohoka en amont du Fleuve, il s'élèvera plus haut que le ciel. Il dominera de sa masse la falaise où devraient demeurer les Natchez.

Et je ferai cela parce que Prend-Son-Temps était mon ami, et à quoi servent les amis, sinon à amonceler toujours davantage de terre sur vous une fois que vous n'êtes plus là ?

Voilà. Je deviendrai un rotarien constructeur de tumulus, je vivrai aussi longtemps que je pourrai en donnant le meilleur de moi-même et en m'efforçant de rendre l'existence aussi agréable que possible à ceux qui m'entourent.

Mais je refuserai toujours de me faire circoncire.

Allez ! À la maison.

« La nécessité qui s'impose d'observer l'ultime parcelle vestigielle du futur conduit naturellement à méditer sur le monde prochain et interdit de refuser de considérer cette durée qui fait des Pyramides des colonnes de neige et, de tout ce qui est passé, un moment. »

BROWNE, *Urn Burial*

- 
- 1 Comédien américain, interprète de *La Charge victorieuse* de John Huston, mais aussi le soldat le plus décoré de la Seconde Guerre mondiale.
  - 2 Louisianais d'origine française (*N.d.T.*).
  - 3 Les trois Stooges, Larry Fine, Moe et Curly Howard : trio de comiques américains au burlesque violent et destructeur. Leurs films, qui s'échelonnent des années trente aux années soixante, restent toujours très populaires à la télévision américaine (*N.d.T.*).
  - 4 Personnage mythique de la Seconde Guerre mondiale, qui laissait sur son passage partout où débarquaient les forces américaines la même inscription : *Kilroy was there* (cf. *supra* p. 122) (*N.d.T.*).